This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

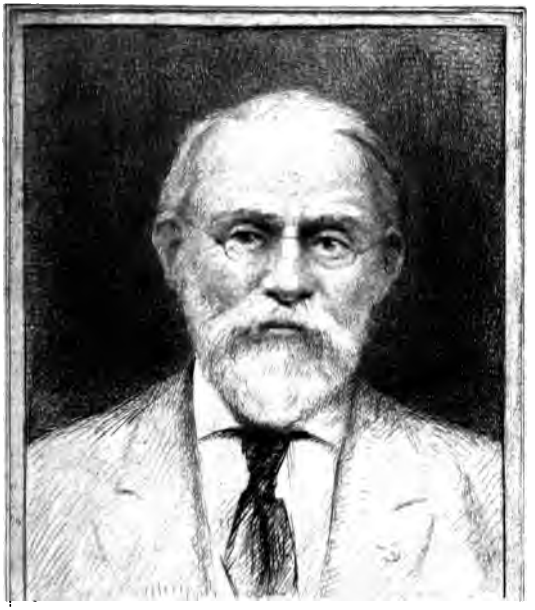
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

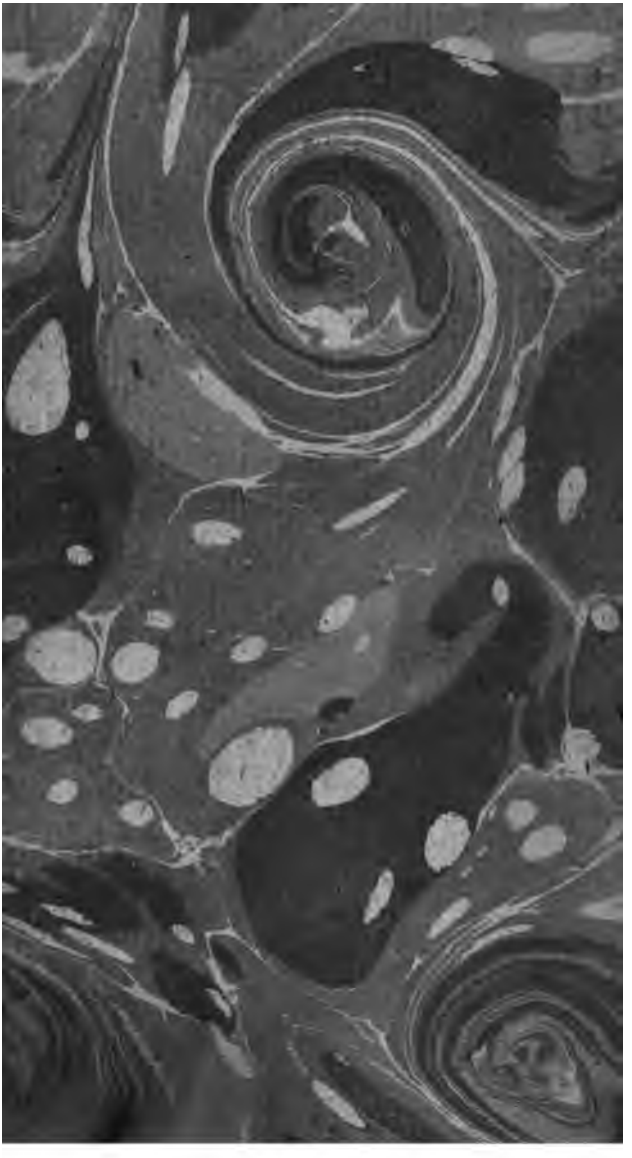
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



# JOURNAL ÉTRANGER.

MAI 1762.

*DEDIÉ*

A MONSEIGNEUR

## LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ ſit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.

A PARIS,

Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Chriſtine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Auguſtins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

AP
20
.J87

T24-27742

# CONDITIONS.

*ON ſouſcrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Chriſtine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Auguſtins.*

*Chaque Volume du Journal ſera compoſé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souſcription *des douze Volumes pour l'année ſera de* vingt-quatre livres. *Les Souſcripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le ſoin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume ſe vendra ſéparément quarante-cinq ſols.

*CE Journal ſe trouve dans les Villes, chez les Libraires ſuivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens*, . . . | François. |
| *Amſterdam*, . . . | Rey. |
| *Bayonne*, . . . . | Treboſc. |
| *Bruxelles*, . . . . | Pierre Vaſſe. |
| *Chaalons en Champagne*, | Briquet. |
| *Geneve*, . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle*, . . . | Chaboceau Grand'-Maiſon. |
| *Lyon*, . . . | Deville. |
| *Montpellier*, . . . | Rigaud. |
| *Nantes*, . . . . | la veuve Vatar. |
| *Niſmes*, . . . . | Gaudes. |
| *Orléans*, . . . . | Tournay. |
| *Provins*, . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen*, . . . . . | Pierre Le Boucher, ſous la galerie du Palais. |
| *Soiſſons*, . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg*, . . . | Dulcesker. |
| *Turin*, . . . . . | les freres Reycends & Guibert, ſur le coin de la rue Neuve. |

# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

*SUITE du Mémoire ſur les coutumes & uſages des cinq Nations Iroquoiſes du Canada.*

### De leur Religion.

IL me ſeroit bien difficile, Monſieur, de ſatisfaire votre curioſité ſur la Religion des Sauvages de ce continent; je n'ai remarqué chez les Iroquois aucune eſpece de culte. Lorſqu'ils ſe mêlent de raiſonner ſur la formation du premier homme, ou ſur leur origine, ils racontent tant d'abſurdités,

& cela d'une maniere ſi confuſe, qu'il eſt impoſſible de rien réſumer. Ils ſemblent avoir quelqu'idée d'une autre vie; ils croyent, par exemple, que celui qui a été bon chaſſeur, généreux, grand guerrier, paſſe à ſa mort dans une terre abondante en toutes ſortes de fruits & d'animaux, où il ſera content & heureux; & qu'au contraire celui qui a été méchant, qui a abandonné ſes parens lorſqu'il pouvoit les ſoulager, qui n'a rendu aucun ſervice au village, eſt tranſporté dans une terre ingrate où tous les malheurs l'attendent.

Du reſte les Européens leur ont donné occaſion de mêler à leurs rêveries tant de traits de la Religion Chrétienne, qu'il n'eſt plus poſſible de diſtinguer quelle étoit leur ancienne croyance. Autrefois chaque vieillard ſe croyoit en droit de ſe faire une Religion à ſa guiſe, & la tranſmettoit à ſes enfans qui prenoient à leur tour la même liberté; tous les jours encore il s'introduit chez eux de nouveaux points de croyance dont ils ignorent l'origine. Ils ont pris des différentes ſectes des Anglois ce qui a pu s'ac-

commoder à leurs premieres ſuperſtitions, & de nos dogmes tout ce qui n'a point été au-deſſus de leur portée.

Pluſieurs des Nations Sauvages qui habitent la partie du Sud, adorent le Soleil. J'ai quelquefois vu des Pontéotamis monter ſur le haut de leurs cabanes au lever du Soleil, & après pluſieurs génuflexions accompagnées de mouvemens de bras & de tête, offrir à cet aſtre de la *ſagamité* & de la viande, dont ils lui faiſoient un ſacrifice. Ces ſortes d'hoſties offertes au Soleil ou au *Manitou*, nom que les Outaouais donnent à l'Eſprit qui domine ſur eux, ſont tout ce que j'ai vu d'actes de Religion parmi les Sauvages connus.

## DE LEUR CHASSE.

Quoique les Iroquois, comme tous les autres Sauvages, n'ayent jamais fait de partage de terres, cependant il n'y a preſque jamais de diſpute entre eux ſur cet article.

Une Nation chaſſe depuis un tems immémorial dans certaines contrées, cela ſuffit pour établir ſon droit; & ſi

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

ni murmure, ni reproche, & que ſi l'on fait peu de chaſſe, on n'en impute la faute & le malheur qu'à ſoi-même.

La chaſſe du caſtor eſt la plus fatigante : elle ſe fait parmi les neiges & les glaces ; mais elle eſt auſſi la plus lucrative. Lorſque la ſaiſon eſt venue (c'eſt depuis le mois de novembre juſqu'à la fin de mars), les Sauvages partent armés d'outils tranchans pour couper la glace, & ſe rendent ſur le lieu. S'il leur arrive de rencontrer quelque cabane de caſtors, autour de laquelle un chaſſeur ait laiſſé quelque ſigne pour donner à connoître qu'il a découvert & retenu pour lui la cabane, ils paſſent ſans y toucher, & croiroient ſe rendre coupables d'un vol, s'ils ſe rendoient maîtres des animaux qui y ſont renfermés. Il y a telle cabane qui contient une famille de dix à douze caſtors.

Trois ou quatre cabanes pareilles ſuffiſent pour entretenir autant de familles de Sauvages.

Peut-être aurez-vous peine à croire que les animaux entr'eux connoiſſent quand un animal ſupérieur à leurs forces a fait une cache de viande dans le

bois. Ainſi le carkajoux, qui eſt un grand chaſſeur de chevreuils, connoît la cache qu'un loup a faite; & ſi la faim le preſſe, il n'héſite point de s'en emparer : mais ſi la cache eſt de la façon du tigre, ce qu'il diſtingue très-bien, loin de s'en approcher, il s'en écarte & ſe laiſſeroit mourir de faim, plutôt que d'y attenter.

Les Sauvages préferent la viande de caſtor à celle de tous les autres animaux. Tant que le froid dure, le poil & la peau de cet animal ſont bons. A l'approche du printems les chaſſeurs reviennent dans le village qui pendant l'hyver n'eſt habité que de quelques vieillards qui gardent les foyers avec ce qu'on leur laiſſe pour vivre.

Il ne faut pas croire que chaque Nation ſoit raſſemblée par village ; il n'y a que celles du Sud : preſque tous les Sauvages du Nord ſont errans, comme autrefois les Scythes & les Nomades. Ils vont de contrée en contrée, en ſuivant l'ours, le chevreuil, l'orignal & le caribou, animaux qui changent de climat & qui, loin de s'approcher jamais des villages, cherchent au contraire la profondeur des

elles apportent le gibier mort ſur leurs épaules, elles écorchent les bêtes, raccommodent les ſouliers des chaſſeurs & font ſécher les viandes qui doivent ſervir de proviſion pour le voyage & pour le retour. La chaſſe du chevreuil eſt la plus facile & la plus abondante. J'ai eu la curioſité de la voir. A l'extrémité du lac Ontario il y a une pointe de bois, environnée d'un côté par de vaſtes marais, & de l'autre par le lac même, où les chevreuils qui aiment à changer de contrée, s'avancent ſouvent : alors les chaſſeurs ſe joignent, s'attroupent & marchent enſemble ; ils battent un chemin droit qui traverſent cette pointe, ils y vont & viennent pluſieurs fois : cela fait, une partie ſe met en embuſcade, pendant que l'autre pouſſe le chevreuil. Lorſque cet animal rencontre le chemin battu, frappé de l'odeur du chaſſeur, il s'arrête tout court. Tous les chevreuils qui prennent le même ſentier s'arrêtent pareillement, de ſorte que les chaſſeurs embuſqués en tuent deux & trois d'un ſeul coup.

Dans le tems des macaingoins, le chevreuil s'approche des lacs & des

rivieres, & il entre dans l'eau juſqu'au col. Les chaſſeurs le vont guetter dans les marais où il eſt moins méfiant que dans les bois; c'eſt ce que l'on appelle tuer le chevreuil *à la plonge*.

La chaſſe en général eſt beaucoup plus facile & plus ſûre en hyver; plus il y a de neige, plus il eſt aiſé de tuer l'animal. Jugez juſqu'où peut aller un chevreuil, un cerf ou un ours qui a quatre ou cinq pieds de neige à ſurmonter à chaque pas qu'il fait: auſſi le fuſil eſt-il alors inutile, les dagues & les caſſe-têtes ſuffiſent.

Le pays des Iroquois eſt preſque dépeuplé de bêtes fauves. Ils ſont obligés d'aller au loin pour chaſſer; ils font ſécher la viande d'une partie des animaux qu'ils tuent, pour la rapporter à leurs villages. Ils ont leurs *Manitous* auxquels ils donnent leur confiance, tant pour la chaſſe que pour la guerre, ainſi que je l'ai dit plus haut; mais cet uſage aſſez général n'empêche pas que chaque chaſſeur & chaque guerrier ne puiſſe adopter & n'adopte ſouvent des ſuperſtitions qui lui ſont particulieres.

## DE LEURS FESTINS.

LE plus conſidérable eſt le feſtin de guerre. Il ſe fait d'ordinaire avec de la viande de chien ou d'ours; ſi par malheur on n'a que du chevreuil, le Chef du parti qui fait le feſtin en demande excuſe & prie les convives de manger de la viande qu'il offre, comme ſi elle étoit d'ours ou de chien. Les convives complaiſans ſe prêtent à la circonſtance & n'en mangent pas avec moins d'appétit & de plaiſir.

La façon de convier quelqu'un au feſtin leur eſt commune avec les autres nations : ils coupent un morceau de cedre, ou de pin, ou de tel autre bois, de la longueur d'environ quatre pouces; ils le fendent par petites allumettes que les François ont nommées *bûchettes*, & ils en envoyent une à chacun de ceux qu'ils veulent prier à manger. La maîtreſſe de la cabane coupe l'animal dont on fait le feſtin en autant de morceaux qu'il y a de conviés; la viande eſt miſe dans une chaudiere, & cuite à petits bouillons. Lorſque tout le monde eſt raſſemblé (notez que chacun apporte avec ſoi

ſon plat & ſa micouene ), le Chef de la cabane annonce à l'aſſemblée le motif du feſtin, qui, preſque toujours, eſt l'accompliſſement d'un rêve fait par quelqu'un de la cabane au ſujet d'un malade, d'un chaſſeur ou enfin d'un Chef de guerre. Après la harangue qui n'eſt pas longue, la Dame de la cabane, ou une autre chargée par elle de la cérémonie, va tour-à-tour prendre & préſenter les plats; elle commence par le plus accrédité des Chefs, auquel on ſert la tête de l'animal; elle ſert enſuite à chacun des autres conviés un morceau de viande qui peſe quatre ou cinq livres, ſuivant la groſſeur de l'animal & le nombre des conviés. Quoique dans ces ſortes de feſtins on ſoit obligé de tout manger, il eſt néanmoins permis à celui qui ne peut pas achever ſon plat, de prier un autre de venir à ſon ſecours, ou d'emporter le reſte chez lui; mais cela arrive très-rarement. Les Sauvages mangent tant qu'ils veulent & jeûnent de même. Pour encourager les convives, le harangueur leur répete de tems en tems : *courage, courage, mes freres, le malade a rêvé*, ou *le Médecin a jugé*

*néceſſaire que l'animal fût mangé tout entier, il ne peut guérir qu'à ce prix ;* pour faire avaler les morceaux, on ſert du bouillon dans lequel l'animal a été cuit.

Ces feſtins n'ont rien d'amuſant : on y entre, on y mange & on en ſort ſans avoir dit un mot.

Les Iroquois ont tant de conſidération pour les vieillards, qu'ils gardent preſque toujours le ſilence devant eux, à moins que les anciens ne leur ordonnent de parler. Ils ont d'excellentes qualités ; ils ſont généreux, charitables, patiens & véridiques ; ils mépriſent les babillards, les fripons, les menteurs & les gourmands. Le défaut qu'on leur reproche eſt d'être orgueilleux ; mais l'orgueil n'a d'autre objet chez eux que la valeur à la guerre & l'adreſſe à la chaſſe. Ils ne connoiſſent point la vanité que nous attachons aux avantages de la figure. Ils aiment la parure, ſans trop s'y complaire ; & s'ils affectent de ſe peindre le viſage, c'eſt pour ſe donner un air redoutable, avec lequel ils eſperent intimider leurs ennemis : c'eſt encore pour cette raiſon qu'ils ſe peignent de noir lorſqu'ils vont

à la guerre. Leur continence éclate surtout dans la maniere dont ils se comportent envers leurs jeunes esclaves, femmes & filles; ils les amenent à leur village de plus de deux cens lieues, à-travers les bois, sans cependant que, dans tout ce long voyage, il leur arrive d'abuser du droit du vainqueur.

## De leur Médecine.

Leur Médecine ne consiste que dans la connoissance des simples : leur maniere de s'en servir dans presque toutes les maladies, est d'en faire des cataplasmes qu'ils réchauffent souvent avec l'eau dans laquelle l'herbe a bouilli. C'est ainsi qu'ils dissolvent les tumeurs, qu'ils font aboutir les abcès & qu'ils appaisent les douleurs les plus aiguës. Ils se purgent & se font vomir avec des herbes dont ils avalent le suc, ou avec des pierres qui ressemblent assez par le goût à celles de vitriol, mais qui sont blanches. Au lieu de saignées, ils pratiquent les ventouses.

S'ils sont attaqués de rhumatisme, ils scarifient la partie souffrante avec le tranchant d'une pierre à fusil, ils y

appliquent enſuite les ventouſes, par le moyen deſquelles ils tirent une quantité de ſang corrompu, & ſont ſoulagés.

Ils n'ont aucun préſervatif, & toute leur ſcience ne conſiſtant que dans quelques expériences très-incertaines, après les remedes généraux qui conſiſtent en des tiſanes faites de ſucs d'herbes & de racines, ils laiſſent mourir tranquillement le malade qui s'y détermine avec une réſignation ſurprenante. Je n'ai jamais vu ni même ouï-dire que les Sauvages en laiſſant la vie, ſe plaigniſſent de ſon peu de durée : il eſt vrai qu'ils ne laiſſent rien à regretter.

Les Sauvages excellent ſur-tout dans l'art de panſer & de guérir les plaies. Leur déterſif ne manque jamais de tenir leurs plaies vermeilles & nettes : il faut avouer que le régime qu'ils font obſerver à leurs bleſſés y contribue beaucoup ; car dans les plaies conſidérables ils ne leur permettent de manger que du bled d'Inde cuit à l'eau : les viandes de cerf & de chevreuil leur ſont expreſſément défendues.

Le Médecin & le malade ont l'un & l'autre une patience invincible. J'ai vu un Iroquois qui s'étant donné un grand coup de hache ſur l'os de la jambe, reſta trois ans entiers ſur ſa natte, ſe faiſant panſer tous les jours avec de la racine de bois d'épinette & de ſapin, pilées & macérées en forme d'onguent ; de façon qu'après en avoir fait ſortir une quantité d'eſquilles, il guérit parfaitement au bout de ce tems. Le Chirurgien de ma garniſon voyant la jambe menacée de la cangrene, voulut pluſieurs fois en faire l'amputation ; mais l'Iroquois s'y oppoſa conſtamment & vint enfin à bout de conſerver ſa jambe.

Ils ſont auſſi bons Chirurgiens que mauvais Médecins : au reſte tous ceux de la Nation ont la même connoiſſance des ſimples & des racines ſalutaires.

## De la Jonglerie.

Il eſt une autre eſpece de Médecine dont les Sauvages cherchent à appuyer l'ignorance profonde où ils ſont des maladies du corps humain : c'eſt la Jonglerie. Le Jongleur parmi eux

truit au Jongleur une cabane en for
de dôme, dans laquelle s'étant enfe
mé, il répand ſur des pierres rougi
ce qu'il appelle ſa médecine, qui n'
ſouvent qu'une poudre, à la fumée
laquelle il fait ſemblant d'entrer da
l'enthouſiaſme. Il crie, il s'agite,
évoque avec des hurlemens affreux l
Démon familier. Il eſt tout en ſuet
il écume, il étouffe, il appelle
haute voix ſon *Eſprit*. Le corps du m
lade ouvert ſe préſente à ſes yeu
alors il profere les paroles de gué
ſon : un tel, dit-il, a été enforcelé
y a tant de jours, le ſortilege eſt a
taché à ſa poitrine par un petit paqu
de cheveux ; mais je ne le ſaurois a
racher, quelque tourment que je m
donne, que le malade n'ait fait aup
ravant le feſtin d'un chevreuil & d'u
barril d'eau-de-vie.

Les jeunes gens vont à la chaſſe ;
le feſtin fini, le Jongleur rentre da
ſa cabane. On l'y laiſſe avec le ma
lade, ſur le corps duquel il ſe jett
& appliquant ſes levres à l'endroit o
il a dit que le ſortilege étoit caché,
ſuce pendant quelque tems avec vi
lence & vient cracher à la porte, en cria

*victoire*, un petit tortillon de cheveux qu'auparavant il avoit eu la précaution de mettre dans sa bouche.

Ces impoſteurs ont pluſieurs façons d'en impoſer à ces pauvres Nations; mais c'eſt aſſez de cet exemple dont j'ai été témoin moi-même. Le nombre des Jongleurs eſt extrêmement multiplié, & je ne conçois pas comment on n'eſt pas encore révolté de leurs groſſieres ſupercheries. Il eſt certain qu'ils ne s'eſtiment nullement les uns les autres; mais comme ils ne ſauroient faire tort à leurs confreres ſans s'en faire à eux-mêmes, ils cachent la tromperie tant qu'ils peuvent : c'eſt leur intérêt. Le reſte de la Nation veut être trompé, comme ailleurs.

Je ne connois aucun principe de morale établi parmi les Sauvages : il me paroît qu'ils ne ſuivent que cette loi gravée au fond du cœur de tous les hommes, qui eſt de ne faire à autrui que ce que l'on voudroit qui nous fût fait; & cette loi y eſt ſi puiſſante, qu'on ne voit preſque jamais entr'eux aucun de ces ſcélérats dont les actions deshonorent la nature humaine.

Ils naiſſent tels, ſans éducation,

ſans correction de la part de leurs proches, ſans avoir beſoin de l'exemple. On ne les voit point entraînés par ces paſſions furieuſes qui mettent tous les jours chez nous l'honneur, la liberté & la vie en danger. Ils ſont complaiſans au point de ne contredire jamais celui qui parle, & d'accorder tout ce qu'on leur demande. J'en excepte ſeulement ceux que leur commerce avec les Européens a corrompus.

*Le mémoire qu'on vient de lire, & dont nous ne connoiſſons pas l'Auteur, nous a été communiqué par M. de Bougainville (a) qui a bien voulu nous faire part en même tems du Journal de ſes campagnes en Canada. Ce Journal plein d'obſervations militaires, politiques & philoſophiques, nous fournira plus d'un article intéreſſant. Nous allons commencer par en extraire quelques traits propres à répandre du jour ſur les mœurs & les uſages des Peuples qui ha-*

(a) Colonel d'Infanterie, connu dans la république des Lettres par un excellent ouvrage ſur le calcul intégral & différentiel.

*bitent*

*bitent le vaſte continent de l'Amérique ſeptentrionale.*

Les cinq Nations ſont une eſpece de ligue ou d'aſſociation formée par cinq Peuples Iroquois d'origine, qui ne compoſent qu'une ſeule cabane qu'on appelle la Cabane Iroquoiſe ou le grand Village. Ces Peuples ſont les *Eſonnoutouins*, les *Goiogouins*, les *Onnontagués*, les *Agniers* & les *Onneyots*. Ils parlent autant de dialectes différentes d'une même langue, & habitent cette partie de l'Amérique ſeptentrionale ſituée au Sud des lacs qui forment le fleuve S. Laurent, laquelle eſt bornée à l'Eſt par la Nouvelle-Yorck, & au Nord par les Apalaches. Ce ſont les plus beaux guerriers de toutes ces contrées. Il n'y a preſqu'aucune Nation Sauvage qu'ils n'ayent attaquée & ſoumiſe; mais, auſſi bons politiques que les Romains, ils ont adopté quelques-uns de ces Peuples vaincus & leur ont, pour ainſi dire, donné ſur leurs nattes le droit de bourgeoiſie Iroquoiſe. Au reſte, quoique par ces adoptions leur ligue ſoit maintenant compoſée de dix Nations différentes, comme ils n'é-

toient originairement que cinq, on continue de dire *les cinq Nations.*

La porcelaine eſt un genre de coquillage qui ſe trouve ſur les côtes de la Nouvelle-Yorck : ce ſont des bourgots ou colimaçons, dont les uns ſont blancs, & les autres violets tirant ſur le noir. Les blancs ſont de peu de valeur : les violets ſont les plus recherchés; & plus ils tirent ſur le noir, plus ils ſont eſtimés. La porcelaine qui ſert pour les affaires d'Etat eſt travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce, & gros à proportion. On les diſtribue de deux manieres, en branches & en colliers. Les branches ſont compoſées de cylindres enfilés ſans ordre & à la ſuite les uns des autres, comme les grains d'un chapelet. Les colliers ſont de larges ceintures où les cylindres blancs & pourpres ſont diſpoſés par rangs & aſſujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on fait un tiſſu aſſez propre : leur longueur, largeur & couleur ſe proportionnent à l'importance de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers ordinaires ſont de onze rangs & de cent quatre-vingt grains chacun.

Ces colliers & branches de porcelaine ſont l'agent univerſel chez les Sauvages ; ils leur ſervent de mémoire, de bijoux, de parure, d'annales & de regiſtres. C'eſt le lien des Nations & des particuliers ; c'eſt un gage inviolable & ſacré, qui donne la ſanction aux paroles, aux promeſſes & aux traités. Comme ils n'ont point l'uſage de l'écriture, ils ſe font une mémoire locale au moyen de ces colliers dont chacun ſignifie une affaire particuliere ou une circonſtance d'affaires. Les Chefs des villages en ſont les dépoſitaires & les font connoître aux jeunes gens qui apprennent ainſi l'hiſtoire & les engagemens de leur Nation.

Outre le nom de *gaionné* qui eſt le plus uſité pour ſignifier ces colliers, les Sauvages leur donnent encore le nom de *gartona* qui veut dire une affaire, celui de *gaouenda*, voix ou parole, & celui de *gaianderenſera* qui répond à celui de grandeur ou nobleſſe, parce que les grandes affaires traitées par les colliers, ſont de la compétence des Chefs, que ce ſont eux qui fourniſſent les colliers & branches, & que c'eſt entr'eux qu'on les repartit, lorſ-

qu'on fait des préſens au village, & qu'on répond aux paroles des Ambaſſadeurs.

Voici un exemple de l'uſage qu'on fait des colliers de porcelaine. M. le Marquis de Montcalm voulant réunir & lier les différentes Nations dont il avoit beſoin pour attaquer les Anglois, ſe pourvut d'un collier de ſix cens grains, & tint le grand Conſeil qui fut compoſé des Chefs & des Orateurs de ces Nations.

*Kiſenſeck*, fameux Chef Niſſiping, l'ouvrit : « Mes freres, dit-il aux Nations des pays d'en-haut, leſquelles venoient de remporter un léger avantage ; nous, Sauvages domiciliés, vous remercions d'être venus pour nous aider à défendre nos terres contre l'Anglois qui les veut uſurper. Notre cauſe eſt bonne, & le Maître de la vie la favoriſe. En pouvez-vous douter, après le beau coup que vous venez de faire ? Il vous couvre de gloire ; & le lac du ſaint Sacrement, teint du ſang de Caſſlar, atteſtera éternellement cet exploit. Que dis-je ? Il nous couvre auſſi de gloire, nous vos freres, & nous en tirons vanité. Notre joie doit être en-

core plus grande que la tienne, ô mon pere, dit-il en s'adreſſant au Marquis de Montcalm, toi qui as paſſé le grand lac, non pour ta propre cauſe : car ce n'eſt pas ſa cauſe qu'il défend ; c'eſt le grand Roi qui lui a dit : *Pars, paſſe le grand lac & va défendre mes enfans.* Il va vous réunir, mes freres, & vous lier par le plus ſolemnel des nœuds. Acceptez-le avec joie, ce nœud ſacré & que rien ne puiſſe plus le rompre ».

La harangue fut rendue aux Nations par les différens Interpretes & reçue avec applaudiſſement.

Le Marquis de Moncalm leur fit dire enſuite : « Mes enfans, je ſuis ravi de vous voir tous réunis pour les bonnes affaires ; tant que durera votre union, l'Anglois ne pourra vous réſiſter. Je ne puis mieux vous parler que votre frere Kiſenſeck vient de le faire. Le grand Roi m'a ſans doute envoyé pour vous protéger & vous défendre ; mais il m'a recommandé ſur-tout de chercher à vous rendre heureux & invincibles, en établiſſant entre vous cette amitié, cette union, ce concours pour opérer les bonnes affaires, qui doivent ſe trouver entre des freres,

enfans du même pere, du grand *Ononthio*. Par ce *collier*, gage ſacré de la parole, ſymbole de bonne intelligence & de force, par la liaiſon des différens grains qui le compoſent, je vous lie tous les uns avec les autres, de maniere qu'aucun de vous ne puiſſe ſe ſéparer avant la défaite de l'ennemi ».

Cette parole fut alors rapportée par les différens Interpretes, & le collier jetté au milieu de l'aſſemblée.

Il fut relevé ſur le champ par les Orateurs des différentes Nations, leſquels les exhorterent à l'accepter. *Pennahouel*, en le préſentant à celles des pays d'en-haut, leur dit : « Voilà maintenant un cercle tracé autour de vous par le grand *Ononthio*; qu'aucun de vous n'en ſorte : tant que nous reſterons dans ſon enceinte, le Maître de la vie ſera notre guide, nous inſpirera ce que nous devons faire & favoriſera toutes nos entrepriſes. Si quelqu'un en ſort avant le tems, le Maître de la vie ne répond plus des malheurs qui pourront le frapper. Que ſon infortune lui ſoit perſonnelle & ne retombe pas ſur des Nations qui ſe promettent ici une

union indiſſoluble & la plus grande obéiſſance à la volonté de leur pere ».

A meſure que les Orateurs avoient parlé en relevant le collier, ils le remettoient au milieu de l'aſſemblée. Le collier, ſuivant les coutumes de ces Nations, appartient à celle qui fournit le plus de guerriers, c'eſt-à-dire aux Iroquois qui ſont preſque toujours les plus nombreux & à qui leurs anciennes victoires ſur preſque toutes les Nations de l'Amérique ſeptentrionale, ont donné un ton de ſupériorité qu'ils conſervent ſoigneuſement.

Les Sauvages du pays d'en-haut ſont les plus ſuperſtitieux de tous. Il faut être extrêmement ſur ſes gardes pour ne rien faire de ce qu'ils regardent comme préjugés funeſtes : par exemple, ſi l'on touchoit aux armes d'un guerrier qui va en parti, il ſe croiroit menacé de périr, & ne prendroit aucune part à l'expédition.

Au haut d'une montagne plus élevée que la chaîne du Sud, eſt une eſpece de ſimulacre de pierres que les Sauvages ont en grande vénération : ils l'appellent *Rozzio*, & le regardent comme le maître du lac. Ils diſent que

quatorze iſles ſituées au-deſſous, & qu'on nomme iſles des quatre vents, ſont ſes enfans. Quand ils paſſent à portée de *Rozzio*, ils lui envoyent du tabac & des pierres à fuſil pour en obtenir un tems favorable.

Toutes les fois qu'ils marchent en découverte, & qu'ils vont frapper, ils apportent au Général autant de bûchettes qu'il y a d'hommes dans le parti : c'eſt le contrôle du détachement : ainſi dans les premiers tems de la monarchie des Perſes, lorſqu'on marchoit à la guerre, chaque guerrier dépoſoit une fleche dans un lieu public ; au retour chacun reprenoit la ſienne, & le nombre de celles qui reſtoient, indiquoit la perte qu'on avoit faite.

La religion des Sauvages des pays d'en-haut eſt le Paganiſme brut & encore dans ſon enfance. Chacun d'eux ſe fait un Dieu de l'objet qui le frappe, le ſoleil, la lune, les étoiles, un ſerpent, un orignal, enfin tous les êtres viſibles, animés ou inanimés. Cependant ils ont une maniere de déterminer l'objet de leur culte ; ils jeûnent trois ou quatre jours : après cette préparation propre à faire rêver ; le premier être qui dans le

ſommeil ſe préſente à leur imagination échauffée, c'eſt la divinité à laquelle ils dévouent le reſte de leurs jours ; c'eſt leur *Manitou* : ils l'invoquent à la pêche, à la chaſſe, à la guerre ; c'eſt à lui qu'ils ſacrifient. Heureux quand l'objet de ce rêve important eſt d'un petit volume, une mouche, par exemple ; car alors, mon corps eſt une mouche, diſent-ils, je ſuis invulnérable : quel homme aſſez adroit pour attraper un point ?

La croyance de deux eſprits, l'un bon, l'autre mauvais, l'un habitant les cieux, l'autre les entrailles de la terre, établie maintenant parmi eux, ne l'eſt que depuis qu'ils commercent avec les Européens. Originairement ils ne reconnoiſſoient que leur *Manitou* : au reſte ils diſent que le maître de la vie, qui les a créés, étoit brun & ſans barbe, tandis que celui qui a créé le François, étoit blanc & barbu.

Ils croyent beaucoup aux ſorciers, aux jongleurs, à toutes ces divinations enfin qu'ils comprennent ſous le nom général de Medecine. Ils n'admettent après la mort qu'un état pareil à celui de la vie, un peu plus heureux toute-

fois ; car ils penſent que leurs morts habitent des villages ſitués au couchant, où ils ont le vermillon & le tabac en abondance. Avant de les enterrer, ils les expoſent trois ou quatre jours dans une cabane conſacrée, les mouſtachent & leur ſervent à manger ce qu'ils ont de meilleur, uſage que nous obſervons en France pour la Famille royale : ils les enterrent enſuite avec des vivres, des équipemens & leurs armes. Ils diſent que ſur le paſſage eſt une fraiſe d'un contour immenſe, dont les morts prennent un morceau pour leur ſervir de nourriture en chemin ; qu'au ſurplus ils ſont plus ou moins bonne chere dans le pays ſouterrein, ſuivant que leurs parens leur donnent plus ou moins de vivres tous les jours, & ſur-tout les jours des repas des morts. La façon de leur en donner eſt de jetter dans le feu le premier morceau : ainſi les anciens faiſoient des libations aux mânes, au commencement des repas.

Chez les Sauvages il n'y a qu'une ſubordination volontaire, chacun en particulier eſt libre de faire ce qu'il lui plaît. Les chefs de village & de guerre

peuvent avoir du crédit, mais ils n'ont point d'autorité ; encore leur crédit sur les jeunes gens est-il plus ou moins grand, suivant qu'ils donnent plus ou moins, & qu'ils ont plus d'attention à tenir *chaudiere ouverte*.

Un jour que je fis la traverse de Carillon à la Chûte dans un canot de Sauvages, tant que le trajet dura, un chef de guerre, debout dans le canot, le *chichicoi* à la main, raconta, pour ainsi dire en récitatif obligé, ses derniers rêves : le *Manitou* m'a apparu, chantoit-il, il m'a dit : de tous ces jeunes gens qui te suivent à la guerre, tu n'en perdras aucun ; ils réussiront, se couvriront de gloire, & tu les rameneras tous sur leurs nattes. Des cris d'applaudissemens l'interrompoient de tems en tems. Le pere de ce chef, vénérable vieillard, assis derriere lui, dit alors à haute voix : mon fils, avois-je tort de t'exhorter à jeûner ? Si semblable aux autres tu eusses passé le tems à manger, à sacrifier à ton ventre, tu ne te serois pas rendu le *Manitou* favorable ; & voilà qu'il t'a envoyé des rêves heureux, & qui font la joie de

tes guerriers. On voit par-là combien les Chefs ſont occupés à ſe donner de la conſidération, & quelles choſes ſont capables de la leur procurer.

Je ne veux pas omettre un trait du fameux Kiſenſeck, Chef Niſſiping : chargé d'aller informer le Marquis de Montcalm que l'avant-garde avoit pris poſte ; j'étois embarraſſé pour le trouver, attendu qu'il étoit en marche dans des montagnes fourrées de bois, où tout eſt chemin, parce qu'il n'y en a aucun de tracé : je rencontre Kiſenſeck, à qui je conte la peine que j'avois à trouver le Général dans des bois qui m'étoient inconnus. Je vais, me dit-il, chercher mon fils qui a été bleſſé, ſans cela je te ſervirois volontiers de guide. Le Chirurgien qui l'a panſé, lui répondis-je, m'a aſſuré que la bleſſure étoit legere. Tu m'en réponds, dit Kiſenſeck : eh bien je vais te conduire, le ſervice d'*Ononthio* l'exige, je verrai enſuite mon fils.

Le langage des Iroquois eſt plein de mouvement, de figures & d'images ; cela n'eſt pas ſurprenant : tel eſt le ſtile de tous les peuples que les loix, la réflexion, les ſciences & les arts

n'ont pas encore domptés : mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, c'eſt que leurs raiſonnemens ſont ſouvent auſſi juſtes, auſſi ſenſés que leur élocution eſt forte & ſublime.

Des Miſſionnaires voulurent engager les Abenakis de Saint François & de Bekancourt, ſous prétexte de les éloigner du commerce des François & de les dégoûter des liqueurs fortes, à tranſporter leurs habitations ſur les bords de la Belle Riviere ; mais les Abenakis ne voulurent jamais conſentir à cette tranſmigration. Les Miſſionnaires, pour les y forcer, leur refuſerent les Sacremens & même l'entrée de l'Egliſe. « A la bonne heure, diſoit » un de ces Indiens au principal Miſ» ſionnaire, tu es le pere de la priere: » les prieres, les Sacremens & l'Egliſe » t'appartiennent, mais c'eſt nous qui » avons bâti ta maiſon ; elle eſt à » nous, & nous allons t'en fermer la » porte. » Jérôme, Chef de village, préſenta à ce ſujet un Mémoire à M. de Vaudreuil conçu en ces termes : « Moi, Jerôme, Chef de village des » Abenakis, repréſente à toi, mon » pere, que les robes noires veulent

» nous faire quitter notre natte &
» tranſporter ailleurs le feu de notre
» conſeil ; cette terre que nous habi-
» tons eſt à nous : ce qu'elle produit
» eſt le fruit de nos peines ; fais-la
» fouiller, tu trouveras dans ſes en-
» trailles les oſſemens de nos peres : il
» faut donc que les oſſemens de nos
» peres ſe levent de ſon ſein pour nous
» ſuivre dans une terre étrangere ».

## ARTICLE II.

*IL Trionfo di Clelia*, &c.

« LE Triomphe de Clelie, Drame » lyrique, repréſenté à l'occaſion de » l'heureux accouchement de S. A. R. » l'Archiducheſſe Iſabelle, à Vien- » ne, 1762 ».

PORSENNA, Roi des Toſcans, ayant réſolu de rétablir ſur le trône de Rome le dernier fils de Tarquin le Superbe, aſſiégea cette ville, à la tête d'une armée très-nombreuſe. Les Romains réduits aux dernieres extrémités, demanderent quelques jours de treve. Porſenna voulut bien les leur accorder, en faveur du courage & de la fermeté dont Mutius Scævola venoit de lui donner l'exemple le plus extraordinaire; mais il exigea des ôtages : les Romains lui en envoyerent, & l'illuſtre Clelie fut du nombre. Le caractere artificieux & violent de Tarquin d'une part, de l'autre la franchiſe & la magnanimité des Romains, firent

bientôt l'impreſſion la plus vive ſur l'ame juſte & grande de Porſenna. Enfin ayant appris que Clelie avoit traverſé le Tibre à la nage ( action qui, au rapport de Tite-Live, parut à ce Monarque plus héroïque que celles de Mutius & d'Horace ), loin d'opprimer les Romains, il fit ſa paix avec eux, devint leur ami & les laiſſa généreuſement dans la tranquille poſſeſſion de cette liberté qui leur étoit ſi chere.

Voilà le ſujet du Drame, en voici l'extrait; nos réflexions viendront enſuite.

## ACTE PREMIER.

### SCENE I.

*Le théâtre repréſente des appartemens deſtinés à Clelie, dans un palais ſitué entre les rives du Tibre & le pied du Janicule, & occupé par Porſenna, à l'occaſion du ſiege de Rome.*

« Clelie aſſiſe, appuyée triſtement ſur une table, apperçoit Tarquin & ſe trouble en le voyant ».

( CLEL. ) O Ciel! Tarquin dans ces lieux! Et d'où te vient cette audace?

(TARQ.) Un inſtant.

(CLEL.) Tout inſtant eſt un outrage....Pars.

(TARQ.) Clelie, écoutez-moi.

(CLEL.) Clelie eſt ici le gage d'un traité, & non pas une eſclave : ſi ma gloire ne te touche pas, reſpecte au moins le droit des gens.

(TARQ.) En quoi l'ai-je offenſé ?

(CLEL.) Le nom des Tarquins nous eſt tellement en horreur, que leur ſeule préſence eſt un outrage...Eloigne-toi.

(TARQ.) Ah ! Clelie, connoiſſez mieux mes ſentimens. Tarquin vient vous offrir ſon cœur & ſa main.

(CLEL.) Ignores-tu que je ſuis l'épouſe d'Horace ?

(TARQ.) Clelie, un trône leve bien des obſtacles.

(CLEL.) Quel trône ?

(TARQ.) Le mien.

(CLEL.) Le tien !

(TARQ.) Oui, celui de mon pere, celui de Rome qui dans peu va retomber ſous mes loix.

(CLEL.) Rome ſoumiſe à un Tarquin ? Ah ! tu verras plutôt le Tibre remonter à ſa ſource ; & ſi par la

cruauté des deſtinées, Rome retombe dans ſes premiers fers, apprends que Clelie mourra libre & ton ennemie.

(TARQ.) Adorable Clelie ! ſi vous voyiez mon cœur !

(CLEL.) Eh ! de quel front me préſentes-tu ton cœur ? Ne l'as-tu pas promis à Lariſſe ?

(TARQ.) C'eſt pour flatter le pere, que je feins d'aimer la fille ; mais que peuvent les raiſons d'Etat ſur les ſentimens ? J'adore Clelie, & je déteſte Lariſſe....

(CLEL.) La voici qui vient ; acheve de t'expliquer avec elle.

(TARQ.) O Ciel !

## SCENE II.

« Tarquin n'eſt pas long-tems à revenir de ſa ſurpriſe ; il prévient même Lariſſe, & en préſence de Clelie il lui prodigue les expreſſions les plus tendres & les plus paſſionnées. Lariſſe l'interrompt & lui impoſe ſilence. La réponſe de Tarquin eſt dûe au ſentiment qu'a eu le Poëte de ce qu'il devoit au Muſicien ; elle eſt on ne peut pas plus lyrique. Il part ».

## SCENE III.

« Clelie révele à Lariſſe la perfidie & la témérité de Tarquin : elle ne conçoit pas comment Porſenna protege ce Prince & lui deſtine ſa fille. Porſenna eſt pere & Roi, répond Lariſſe : comme Roi, il défend dans Tarquin la cauſe des Monarques ; comme pere, il cherche à aſſurer un trône à ſa fille ».

(CLEL.) Eh de quel prix peut être le trône quand on le partage avec un Tarquin ?

(LAR.) Son caractere artificieux & perfide n'eſt pas connu de mon pere. Perſonne ne ſait mieux que lui non-ſeulement diſſimuler ſes vices, mais encore leur donner la couleur des vertus. Ah ! Clelie, que vous êtes heureuſe ! vous avez trouvé dans Horace un cœur digne de vous.

(CLEL.) Il eſt vrai ; cependant Rome eſt en danger, mon époux n'obtient rien : enfermée dans un camp étranger, je me trouve expoſée aux inſultes de Tarquin, & les Dieux ſçavent juſqu'à quel excès il peut ſe porter.....

Informons Horace de ma ſituation ; il y va de ma gloire, il y va de la ſienne. Adieu.

(LAR.) Arrêtez, vous cherchez Horace, Horace va venir, ouvrez-lui votre cœur, confiez-lui vos craintes : ah ! que ne puis-je auſſi répandre les ſecrets du mien dans le ſein de celui...

(CLEL.) Lariſſe, vous aimez !

(LAR.) Mes levres ont trahi mon cœur : j'aime, & la loi tyrannique du devoir me condamne à me taire : ô qu'il eſt cruel pour une ame ſenſible de cacher une belle ardeur ! mais à quoi ſervent ces efforts ? L'amour enſéveli, captif au fond du cœur, briſe ſes liens, & vole ſur le viſage avec tous les ſecrets de la penſée.

« Cette derniere image eſt très-ingénieuſe, très-heureuſe, très-belle ; mais où trouver dans la Muſique des reſſources pour la rendre ? Nous ſommes bien perſuadés que *le Haſſe*, loin de s'arrêter aux mots, comme le feroit la populace des compoſiteurs, s'eſt uniquement attaché à caractériſer la ſituation de Lariſſe ».

SCENE IV.

« Clelie demeure ſeule & ſe livre aux plus triſtes réflexions : l'audace de Tarquin, ſon caractere violent & ſuperbe, tout l'épouvante. Horace ſurvient, Clelie le conjure de l'arracher à ces lieux & de partir avec elle. Horace en demande la raiſon ».

(CLEL.) Tarquin m'aime, le téméraire n'a pas craint de m'en faire lui-même l'aveu.

(HOR.) Eh bien, qu'il t'aime, & qu'il en ſoit puni par tes mépris.

(CLEL.) Près de Tarquin il n'eſt point de ſûreté pour moi, fuyons.

(HOR.) Je ne le peux ni ne le dois, Clelie eſt ici le gage de la foi publique, j'y ſuis l'unique eſpoir de ma patrie, ces ſentimens doivent triompher de tout.

(CLEL.) Ingrat! je te montre un rival, tu me vois expoſée à ſes artifices, tu peux me perdre pour toujours, & ton cœur demeure tranquille ; non, il n'eſt pas vrai que tu m'aimes.

(HOR.) Clelie, écoutez : les Dieux me ſont témoins que je vous aime, &

que je ne peux aimer d'autre femme que vous : mais je vous l'avouerai, Rome l'emporte ſur Clelie ; la patrie : voilà notre premier devoir, ſi Horace pouvoit l'oublier un ſeul inſtant, ſi pour plaire à Clelie il privoit Rome de ſon unique appui, Horace deviendroit indigne de Clelie elle-même.

(CLEL.) O Citoyen généreux & magnanime, tes diſcours font paſſer dans mon ame la tendreſſe & le courage, pardonne ſi j'ai douté un moment de ton amour ; Clelie imitera ton exemple.....

SCENE V.

« Mannius arrive, & apprend à Horace que le Roi veut lui parler. Horace obéit ; mais avant de partir, il s'adreſſe à Clelie : Adieu, lui dit-il, ſi la crainte s'empare de ton ame, penſe à Rome, penſe à moi : ton amour pour la patrie, ma tendreſſe pour toi, quels objets ! en eſt-il de plus propres à ſoutenir ta conſtance » ?

SCENE V.

« Mannius ſuit Horace : Clelie le re-

tient, & veut ſavoir de lui s'il reſte quelque eſpérance aux Romains ».

(MANN.) Porſenna eſt grand, il eſt juſte, mais Tarquin a ſa confiance.

(CLEL.) Et nul de vous n'entreprendra de détromper ce Monarque?

(MANN.) C'eſt mon unique ſoin, je cherche par-tout des preuves de la perfidie de Tarquin, je parviendrai à en trouver, l'ame du confident de ſes ſecrets eſt déja dans mes mains; mais je crains que Lariſſe ne le juſtifie aux yeux de Porſenna.

(CLEL.) Vaine terreur, Lariſſe le déteſte.

(MANN.) Eſt-il poſſible? Quoi! je pourrois eſpérer de toucher, d'attendrir le cœur indifférent de Lariſſe?

(CLEL.) Tarquin n'eſt point votre rival, & le cœur de Lariſſe n'eſt pas indifférent, allez, ſuivez Horace.

(MANN.) J'y cours.

(CLEL.) Je vous confie les intérêts de Rome.

(MANN.) Et moi, ceux de mon cœur.

## SCENE VII.

(CLEL. *ſeule.*) Graces immortelles,

vous ſoient rendues, Dieux protecteurs de ma patrie, c'eſt à vous que je dois la paix qui tout-à-coup renaît au fond de mon cœur; le courage de mon époux, le génie de Rome ont paſſé dans mon ſein; j'enviſage tous les périls & je les brave tous; ni la perfidie, ni la fureur, ni l'artifice ni la force, n'ont rien qui m'épouvante: la tempête bouleverſe les flots, les nuages voilent les cieux; mais mon ame eſt tranquille & pleine d'eſpérance; la ſécurité profonde dont je jouis à l'aſpect des dangers qui me menacent, eſt le préſage certain de mon bonheur.

## SCENE VIII.

*Le théâtre repreſente l'appartement du Roi, d'où l'on découvre toute l'Armée Toſcane.*

PORSENNA, MANNIUS *& enſuite* HORACE.

(MANN.) Horace attend vos ordres.

(PORS.) Qu'il vienne, & que perſonne n'entre: ô ſi je pouvois triompher de la fierté de Rome, ſans ſouiller ma gloire par l'effuſion du ſang, que ma victoire ſeroit belle!

(HOR.)

(HOR.) Porſenna a-t-il décidé ? Sommes-nous en paix avec lui, ou faut-il que nous reprenions les armes ?

(PORS.) Qu'aimes-tu mieux ? Décide toi-même.

(HOR.) Si le deſtin de Rome dépend de mes vœux, Rome eſt libre.

(PORS.) Prends un ſiege, Horace, nos vœux ne ſont point oppoſés ; tu aimes Rome & je l'admire ; ſon bonheur fait ton plus grand deſir, je le deſire moi-même. Travaillons de concert à l'établir pour jamais ; commençons par bannir de nos propos la fierté, le mépris & la haine ; qu'ici l'ami parle à ſon ami.

(HOR.) Les Romains ne connoiſſent d'autre bonheur que la liberté.

(PORS.) La liberté que les Romains idolâtrent n'eſt point le bonheur ; elle n'en eſt que l'ombre. Toutes les chaînes ne ſont pas les mêmes ; mais quiconque voit le jour porte des chaînes. Les premiers cris de l'enfance implorent l'aide & le ſecours d'autrui ; c'eſt la foibleſſe commune qui nous force à nous unir : nous ſommes tous aſſujettis les uns aux autres ; moi-même, tout Roi, tout Monarque que je ſuis, je

ſens mes fers ſur le trône : l'humanité entiere eſt ſoumiſe à cette loi ; les Romains prétendent-ils en être ſeuls exemptés ?

(HOR.) Les Romains veulent être ſoumis à la raiſon de tous, & non pas aux paſſions d'un ſeul.

(PORS.) Mais les Romains, pour être réunis, ſeront-ils exemps de paſſions ? & un homme, parce qu'il regne ſeul, eſt-il privé de la raiſon ? Horace, ſors d'erreur : il n'eſt rien de parfait ſur la terre. Il eſt néceſſaire d'être unis ; & plus le nœud qui nous lie les uns aux autres eſt ſimple, moins il eſt imparfait.

(HOR.) Que faut-il conclure de tes maximes ? Que Rome eſclave en ſera plus heureuſe ? Sors d'erreur toi-même. Dans les viciſſitudes humaines, l'expérience eſt plus ſûre que ne peut l'être toute ta Philoſophie. Tu ne ſais pas ſi le joug des Tarquins eſt ſupportable, & nous le ſavons. Ce joug eſt briſé, nous ne le ſouffrirons plus ; nous l'avons juré, & nous avons pris tous les Dieux vengeurs à témoin de nos ſermens. La mort eſt le prix de tout Romain qui ne rougiroit pas d'ap-

peller la ſervitude. Tu ſais quel ſang a coulé ſous la hache de Brutus; il n'eſt point de Romain qui ne ſoit prêt à frapper des mêmes coups les têtes les plus cheres qui ſe rendroient coupables du même crime.

(PORS.) Si pour vous convaincre il n'eſt d'autre raiſon que les armes, je me verrai forcé de vous rendre heureux malgré vous.

(HOR.) Malgré nous! Porſenna, l'entrepriſe eſt difficile: tout eſt libre & guerrier dans nos murs; tout ce qui y reſpire défendra juſqu'au dernier ſoupir le bien dont tu veux nous priver. Il n'eſt point de puiſſance capable de ſubjuguer un Peuple armé d'audace, de fer & de raiſon. Si les deſtins ont réſolu la chûte de Rome, Rome tombera; mais les ſeuls trophées dont tu pourras te couronner & t'enorgueillir, ſeront ſes cendres, ſes pierres & ſon nom. Adieu.

(PORS.) Où vas-tu?

(HOR.) A Rome.

(PORS.) Arrête.

(HOR.) Tes ſentimens me ſont aſſez connus.

(PORS.) Non, tu ne les connois

pas; apprends que Porſenna adore la vertu, même dans ſes ennemis.

(HOR.) Et cependant Porſenna l'opprime.

(PORS.) Ton courage te tranſporte. Donne un moment de repos à ton ame; réfléchis à loiſir & viens me répondre.

« Cette ſcene ſuffit pour juger s'il reſte encore du reſſort à l'ame de M. l'Abbé Métaſtaſe. Pourquoi ceux de nos Auteurs dramatiques qui s'empreſſent tant aujourd'hui d'imiter ce célebre Poëte, n'aiment-ils pas mieux tranſporter ſur notre théâtre des morceaux de cette nobleſſe & de cette vigueur, que ces incidens & ces tableaux, que le ſeul beſoin de complaire au Compoſiteur, au Chanteur, au Décorateur, à l'Entrepreneur, arrache aux Poëtes lyriques de l'Italie? »

« Dans la ſcene IX. Tarquin aborde Horace & cherche à endormir ſa prudence ».

(TARQ.) Les Dieux t'ont donné toutes les vertus, tu n'aimes que ta patrie & la gloire; tu connois les Tarquins, d'autres paſſions tyranniſent

mon cœur ; j'adore Clelie. Si Clelie eſt à moi, Rome eſt libre ; tu peux contenter à la fois mon amour & ta gloire....Tu te troubles ; j'entends, les héros ſont des hommes. Adieu, je te laiſſe à tes réflexions. Souviens-toi que la deſtinée de Rome eſt dans tes mains. [*Tarquin part, bien réſolu de mettre à profit les momens qu'Horace employera à délibérer.*]

SCENE X.

(HOR. *ſeul*) O ma patrie ! quel ſacrifice exiges-tu de moi ?... Tu ſeras ſatisfaite, j'immolerai mon cœur à ta félicité. Mais quoi ! ne reſte-t-il plus de vigueur aux Romains ? Combattons ; que la juſtice & la valeur triomphent à la clarté des cieux.... Le ſort n'a pas toujours ſervi la valeur & la juſtice, & dois-je expoſer le deſtin de ma patrie au caprice du ſort ?..Cependant que dira Clelie ? Je peux vaincre ma douleur ; mais la douleur de Clelie m'accable & me confond. Eloignons-nous.

(CLEL. *ſurvient*) O mon époux ?

(HOR.) Dieux tout-puiſſans !

(CLEL.) As-tu vu Porſenna ?

(HOR.) Je l'ai vu.

(CLEL.) Qu'as-tu obtenu de lui?

(HOR.) Rien.

(CLEL.) Il n'eſt donc plus d'eſpérance pour Rome?

(HOR.) Il lui en reſte encore.

(CLEL.) Et quelle?

(HOR.) O ciel!... Clelie.... laiſſe moi reſpirer....tu le ſauras. [*Il part.*]

## SCENE XI.

« Clelie s'abandonne à toutes les inquiétudes que le trouble de ſon époux a dû lui faire naître ».

## ACTE II.

*La ſcene repréſente une gallerie qui correſpond à différens appartemens.*

« Tarquin qui, pendant que d'un côté les Romains ſe repoſent ſur la foi d'une treve, & que de l'autre Horace flotte entre les ſentimens qu'il doit à ſon épouſe & à ſa patrie, a ordonné qu'on s'emparât du pont & qu'on ſurprît les Romains, ignore ſi ſes ordres ont été exécutés; il s'agit de poſſéder ou de perdre pour jamais Rome & Clelie. Cependant perſonne ne vient, ſes alarmes redou-

blent ; enfin il apprend que tout eſt prêt, & il vole. Horace paroît, il regarde triſtement autour de lui, ſon courage ſemble l'avoir abandonné ». Dieux de Rome, s'écrie-t-il ! pardonnez, ſi je laiſſe paroître la douleur qui me déchire. Amour de ma patrie, tu triompheras ; mais ne t'offenſe pas de mes ſoupirs : le ſacrifice que tu m'impoſes eſt cruel, même pour les héros. » Horace eſt enfin réſolu d'apprendre à Clelie à quel prix Rome peut être libre & tranquille. Clelie arrive : ſon maintien, ſes regards, tout annonce le trouble & l'agitation de ſon ame. Horace ne doute plus qu'elle ne ſoit inſtruite de tout ; mais d'autres malheurs ont fait naître ſon déſeſpoir. Elle vient d'apprendre que Rome va tomber au pouvoir des ennemis ; les traîtres ont violé la foi qu'ils avoient jurée, ils attaquent Rome. Horace s'apperçoit trop tard de l'artifice de Tarquin ; il veut aller trouver Porſenna ».

( Clel. ) Et qui défendra la patrie ?

( Hor. ) Eh bien, cours auprès du Roi ; je vole à Rome.

(CLEL.) Le fleuve t'en ſépare, & les Toſcans ſont maîtres du pont.

(HOR.) Ce fer ſaura m'ouvrir un paſſage.

(CLEL.) Tu périras ſans ſauver ta patrie.

(HOR.) Eh bien, je me jetterai dans le fleuve; le Génie de Rome me tranſportera ſur l'autre rive.

(CLEL.) Et que deviendra Clelie?

(HOR.) Clelie reſtera fidelle à ſes engagemens.

(CLEL.) Quoi! au milieu de ces traîtres?...

(HOR.) Leur perfidie ne juſtifieroit pas la tienne. Les Dieux ne devront des ſuccès aux Romains, que tant que les Romains donneront à l'univers l'exemple des vertus. Adieu.

(CLEL.) Horace!

(HOR.) Ah! permets que mon devoir....

(CLEL.) Oui, je te cede volontiers à la patrie, conſacre-lui ton cœur & ton bras; mais ſouviens-toi d'Horace, ſouviens-toi de Clelie. Ce n'eſt plus l'ennemi, c'eſt toi qui me fais trembler : je ſais trop bien juſqu'où

peut te porter ta généreuſe ardeur. Horace, tes dangers ſont les miens, ma vie dépend de la tienne.

(HOR.) Ah, Clelie!.... (Dieux tout-puiſſans, ſoutenez mon courage! O mon épouſe! ô Rome!...Adieu.

« Tout ce dialogue eſt plein de chaleur & d'action. Si nos Auteurs dramatiques avoient à peindre la même ſituation, par combien de mots & de rimes ſeroit-elle ralentie ? Le miel n'eſt pas plus doux que les derniers vers de cette ſcene. Eh, que ſeroit-ce, s'ils frappoient nos oreilles, revêtus des charmes de la Muſique du *Haſſe* » ?

« Dans la ſcene IV. Porſenna eſt ſurpris de la triſteſſe de Lariſſe, de ſon zele pour Rome & de ſon éloignement pour Tarquin : cependant il ne veut pas gêner ſon cœur ; il veut qu'elle oublie qu'il eſt ſon pere & ſon Roi, pour ne voir en lui qu'un ami. Il ſoupçonne que Mannius.... Au nom de Mannius, Lariſſe laiſſe voir un embarras, un trouble & des tranſports qui ne permettent pas à Porſenna de douter que ſa fille n'aime ce Prince.

## SCENE V.

*Dans ce moment même Clelie arrive :* Où ſuis-je, *s'écrie-t-elle ?* Eſt-ce au milieu des Toſcans, ou parmi les Scythes ? Le droit des gens eſt-il ici reſpecté ? Quel cas y fait-on de la gloire, de la foi, de l'humanité ?

« Elle ſe plaint à Porſenna qu'au mépris d'un traité ſaint & ſolemnel, dont elle eſt elle-même le gage, les Toſcans ont attaqué Rome. Porſenna qui ignore & qui ne ſoupçonne même pas la perfidie de Tarquin, s'efforce en vain de calmer Clelie ; ſa fureur ne fait que s'accroître ». C'en eſt aſſez, lui dit Porſenna, je pardonne tes alarmes & tes reproches à la crédulité de ton ſexe, aux feux de ta jeuneſſe & à ton amour pour la patrie, amour reſpectable même dans ſes excès. Apprends que la gloire m'eſt chere ainſi qu'aux Romains. Ce n'eſt pas ſur les ſeuls bords du Tibre qu'on voit briller un noble orgueil ; ce n'eſt pas au Capitole ſeul que le Ciel a fait préſent de grandes ames : le Soleil éclaire & féconde d'autres plages ; il eſt ailleurs

des cœurs que les rayons de la vertu pénetrent & enflamment.

« Condamné à terminer presque toutes les scenes par une ariette, M. l'Abbé Métastase possede éminemment l'art de les varier & d'y mettre la seule sorte de vraisemblance dont elles sont susceptibles. Celle de Porsenna, dont nous n'avons rendu tout au plus que le trait, exprime la gravité, la grandeur & la noblesse, par le son même des mots dont le Poëte l'a tissue. Nous la rapporterons en faveur de ceux de nos Lecteurs qui savent ce que c'est que la partie pittoresque des langues ».

*Sol del Tebro in su la sponda,*
*Non germoglia un bell'orgoglio.*
*D'alme grandi al Campidoglio,*
*Sol cortese il Ciel non fù.*
*Altre piagge il Sol feconda:*
*Và chi altrove il giusto onora:*
*Scalda i petti altrove ancora*
*Qualche raggio di virtù.*

## SCENE VI.

« Larisse reproche à Clelie d'avoir accusé trop légerement Porsenna de la

plus noire des trahiſons, & l'invite à ceſſer de ſe tourmenter elle-même ».

## SCENE VII.

« Mannius vient, qui confirme l'audace & la perfidie de Tarquin; il a tout vu lui-même ».

(LAR.) O ciel!

(CLEL.) Et les Toſcans?...

(MANN.) Ils ont déja livré l'aſſaut.

(CLEL.) Et les Romains?

(MANN.) Ils prennent la fuite.

(CLEL.) O Rome! ô mon époux! ô jour à jamais déplorable!

(MANN.) Où courez-vous?

(CLEL.) Je vais m'enſevelir ſous les ruines de ma patrie.

« Dans la ſcene qui ſuit, Mannius ſe plaint à Lariſſe de l'indifférence dont elle l'accable; Lariſſe qui ne peut pas encore diſpoſer d'elle-même, diſſimule ſes vrais ſentimens, & Mannius ſort, déſeſpéré de n'avoir pas pu arracher à la Princeſſe un aveu qui ſeul l'eût rendu heureux.

*Ici la ſcene change ; le théâtre repréſente le pont* Sublicius ; *une des têtes du pont eſt cachée à la gauche par un grand nombre d'édifices ; on voit l'autre ſur la rive oppoſée du fleuve. Rome paroît dans le lointain.*

*A l'ouverture de la ſcene, le petit nombre des Romains qui gardoient le pont, ſurpris par les Toſcans qui s'avancent lentement & en ordre, abandonnent leur poſte & fuyent du côté de la ville. Horace vient, s'avance ſur le pont & s'écrie :*

Non, traîtres, le deſtin de Rome n'eſt pas encore décidé. Horace ſeul ſaura punir votre perfidie & s'en venger ſur l'Etrurie entiere.

*Il attaque les ennemis au milieu du pont, il les renverſe ; on en voit quelques-uns tomber enſanglantés dans le fleuve. Tout cede à la valeur d'Horace, le pont reſte libre : alors Horace faiſant quelques pas en arriere, s'adreſſe à ſes compagnons :*

Avancez, il eſt tems : les Dieux combattent pour nous. L'ennemi n'a

que ce ſeul paſſage, hâtez-vous de le lui couper. Renverſez, détruiſez le pont, employez le fer & le feu, pendant que j'arrêterai les efforts des Toſcans.

SCENE XI.

*Tandis que les Romains ſe préparent à exécuter les ordres d'Horace, Tarquin arrête les Toſcans fugitifs :*

Lâches ! où courez-vous ? Voyez donc par qui vous êtes mis en fuite, & rougiſſez de vos terreurs. Ah ! puiſſe votre infamie ne parvenir jamais à la poſtérité ! Puiſſent les ſiecles futurs ignorer que le bras d'un ſeul homme repouſſa une armée entiere, qu'un ſeul Romain triompha de toute l'Étrurie.

*Les Toſcans précédés par Tarquin, renouvellent l'aſſaut. Cependant les flammes s'étant déja emparées de la partie oppoſée du pont, quelques-uns des Romains preſſent Horace de ſe mettre en ſûreté.*

(HOR.) Non, mes amis, je n'abandonnerai pas mon poſte ; il faut, juſqu'à ce que ce paſſage ſoit coupé, que j'arrête l'effort des Toſcans. Oubliez

mes dangers, ſongez à Rome, & non à moi. Hâtez-vous, voici l'ennemi.

*Horace va au-devant des Toſcans. Cependant la partie du pont qui porte ſur la rive romaine, cédant à la violence des flammes & aux coups des travailleurs, crie, chancelle & tombe. Les Toſcans épouvantés fuyent avec précipitation, & l'on voit l'intrépide Horace reſter ſeul ſur la partie entiere du pont.*

## SCENE XII.

(CLEL. *arrive.*) Quel bruit affreux! Mais, ô ciel! qu'apperçois-je? Horace. O mon époux! Par quel étrange événement?

(HOR.) Rends grace aux Dieux, Rome eſt ſauvée.

(CLEL.) Et toi?... Mais d'où vient que tes regards s'attachent ſur le fleuve?

(HOR.) Fleuve ſacré!...

(CLEL.) Horace! que fais-tu?

(HOR.) Reçois dans ton ſein paternel le guerrier par qui ton cours eſt encore libre, & ſois-lui propice. [ *Il ſe précipite dans le Tibre.*

(CLEL.) Malheureuſe que je ſuis!

## SCENE XIII.

« Pendant que Clelie immobile ſur les bords du fleuve, ſuit des yeux ſon cher Horace, Tarquin entre ſur la ſcene. Furieux de voir toutes ſes eſpérances échouées, il ſe propoſe de faire retomber ſur les Romains la violation de la treve : la fuite d'Horace lui ſervira de preuve. Clelie qui a vu ſon époux arriver heureuſement au rivage, reſpire & fait un mouvement. Elle apperçoit Tarquin, elle veut fuir, Tarquin la pourſuit ».

(TARQ.) Adorable Clelie, pourquoi m'accablez-vous de votre haine?

(CLEL.) Je ne te hais point, je te mépriſe ; tes ennemis ſont au fond de ton cœur. Le traître eſt aſſez puni, quand il ne retire de la trahiſon d'autre fruit que la honte. [*Elle part.*]

« Dans la ſcene qui ſuit, Tarquin reſté ſeul, s'occupe moins de ſes revers que de ſa paſſion ; il craint que la trêve étant rompue, Porſenna ne renvoye Clelie aux Romains. Pour éviter le coup, il ſe propoſe de l'enlever ;

mais faisant attention que cette entreprise demande des préparatifs, & que dans ce tems-là Porsenna peut rendre Clelie, il prend le parti d'écrire à son confident, pour le charger de ce soin, pendant qu'il volera chez Porsenna ». Peut-être, dit-il, compté-je trop sur la faveur du sort ; mais c'est à celui qui craint la mer, de dormir sur le rivage.

## ACTE III.

*Le théâtre représente des jardins qui correspondent à l'intérieur de l'appartement de Clelie ; ces jardins sont environnés de balustres & de portes qui ferment l'unique issue d'où l'on descend sur une rive solitaire du Tibre, duquel on voit une grande partie.*

### SCENE I.

« Clelie est dévorée d'inquiétudes ; elle sait que Tarquin a eu l'adresse de persuader à Porsenna que les Romains étoient les premiers transgresseurs du traité. Larisse lui a promis de détromper son pere, & Larisse n'arrive pas. Tout ce qui l'environne lui annonce

de nouveaux malheurs ; elle cede à ſa triſteſſe, quand tout-à-coup elle apperçoit le confident de Mannius, qui s'avance vers elle avec un billet à la main. Ce billet eſt préciſément celui de Tarquin ; Mannius l'a intercepté & s'eſt empreſſé de l'envoyer à Clelie. Elle le prend, l'ouvre, le lit & y trouve ces mots :

« J'ai voulu ſurprendre Rome, le » Ciel n'a pas ſecondé mon deſſein, » je veux du moins m'aſſurer de Cle- » lie. Tu raſſembleras des guerriers & » des chevaux, tu m'attendras caché » derriere le mont Janicule. Avant le » coucher du Soleil ; je viendrai te » trouver, maître & poſſeſſeur de Cle- » lie. Là tu ſauras de moi dans quels » lieux tu dois la conduire. Adieu. » TARQUIN ».

« Clelie paſſe de l'abattement à la plus grande joie. Elle a la preuve la plus éclatante de la perfidie de Tarquin ; le traître s'accuſe lui-même, Porſenna connoîtra l'homme qu'il protege & ceux dont il eſt l'ennemi ; la fidélité romaine va éclater aux yeux de l'univers. Clelie ne peut contenir ſes

transports, il lui tarde de ſe rendre auprès du Roi & de voir Tarquin confondu, lorſqu'elle apperçoit au loin Tarquin lui-même qui s'avance à la tête d'un gros de gens armés. Elle veut fuir, mais comment? A droite ſon palais n'a point d'iſſue, Tarquin eſt à gauche, derriere coule le Tibre. Déſeſpérée, elle eſſaye d'ouvrir une des portes, elle y parvient; elle découvre enfin un paſſage libre juſqu'aux bords du fleuve, elle prend le parti de le traverſer ou de périr, quand tout-à-coup un courſier ſe préſente à elle ». Dieux protecteurs, s'écrie-t-elle! j'accepte l'augure & le ſecours. Je ne balance plus, le Ciel me favoriſe.

## SCENE II.

« Cependant Tarquin déſolé de ne point trouver Clelie, l'appelle à grands cris. Lariſſe arrive ».

(LAR.) Quoi! Tarquin dans ces lieux! Ah! le Ciel m'a conduite ici pour ſecourir mon amie. Le ſcélérat n'oſera en ma préſence.... Mais qu'apperçois-je? N'eſt-ce pas Clelie qui preſſe le dos de ce courſier qui nage & fend les flots? O Ciel! c'eſt elle-même.

Imprudente, quel eſt ton deſſein ? Comment la ſauver ? comment la ſecourir ?

( TARQ. *qui dans le trouble où il eſt, n'a pas encore apperçu Lariſſe.* ) Clelie, Clelie! Ah ! je la cherche en vain. Les Dieux ne ceſſeront donc pas de me perſécuter. Clelie ?

( LAR. ) Tu cherches Clélie, la voilà. Ne l'abandonnez pas, Dieux protecteurs de la vertu !

( TARQ. ) En croirai-je mes yeux ? Quel coup de foudre ! O Ciel ! que dois-je faire ? Faut-il ſuivre Clelie ? faut-il appaiſer Lariſſe, ou bien prévenir Porſenna ? Dans le trouble où je ſuis, mon audace m'abandonne, & je ne peux rien réſoudre. [ *Il ſort.* ]

## SCENE III.

( LAR. *ſeule.* ) Hélas ! je l'ai perdue de vue ; les flots l'ont ſans doute engloutie. O le plus méchant des hommes ! Mais je ne le vois pas ; l'impoſteur a fui ma préſence : & voilà les ames que le ſort protege & favoriſe. Ce billet que je déſirois tant, qui a coûté tant de ſoins à Mannius, périt avec Clelie. Nous voilà privés du ſeul

moyen de convaincre ce traître. Saintes Divinités ! juſques à quand permettrez-vous que le vice triomphe de la vertu ? [ *Elle part.* ]

## SCENE IV.

« Porſenna, perſuadé que Rome a rompu le traité la premiere, ne conçoit pas comment avec autant de vertus, les Romains ont pu ſe rendre coupables d'une pareille perfidie. Tarquin lui allegue l'exemple récent de Mutius Scævola ».

(PORS.) Il m'a trompé, j'en conviens ; & cependant ſon courage, ſon audace, ſa fermeté plus qu'humaine me forcent à le reſpecter.

(TARQ.) Mais comment excuſer Horace ? lui qui ſur la foi d'une treve jurée, nous ſurprend & nous attaque.

(PORS.) Il s'eſt expoſé à périr pour ſa patrie, il a repouſſé lui ſeul les efforts d'une armée entiere. Tarquin, quel prodige de courage & de valeur !

(TARQ.) Je le vois trop, Porſenna, les fauſſes vertus de Rome t'éblouiſ-

ſent & te font perdre de vue mes droits & tes promeſſes.

(PORS.) Tu te trompes, Tarquin; en rendant juſtice au mérite, je n'offenſe point l'amitié. Tu vois l'Etrurie entiere armée en ta faveur.

(TARQ.) Eh bien, pourquoi différer plus long-tems ? Il n'eſt plus d'eſpoir que dans les armes.

SCENE V.

« Pendant que Porſenna donne ſes ordres pour l'aſſaut, Mannius arrive & lui annonce qu'un Ambaſſadeur de Rome demande à lui parler ».

(PORS.) Qu'on l'introduiſe : il faut l'entendre.

SCENE VI.

(TARQ. *ſeul.*) O Fortune cruelle ! tu m'abandonnes ; du moins ſi mon audace me reſtoit ! Mais tout m'épouvante, tout m'accuſe, tout m'accable. D'où me vient cette foibleſſe ? Mon cœur frémit & ſemble me dire que c'eſt ici que je dois périr.

SCENE VII.

« Quel eſt l'étonnement & l'effroi

de Tarquin, lorſqu'il apprend que l'Ambaſſadeur de Rome eſt Horace lui-même! Il voudroit que Porſenna l'éloignât; mais ce Monarque veut voir juſqu'où l'on peut porter la diſſimulation & l'audace ».

SCENE VIII.

(HOR.) Je viens, au nom des Romains, demander raiſon à Porſenna de la perfidie qu'ils viennent d'éprouver. S'il en eſt lui-même l'auteur, Rome lui déclare la guerre; ſi tout autre que lui a rompu le traité, Rome demande le coupable.

(PORS.) Je m'attendois à des excuſes, & non à des accuſations. Ingrats! n'eſpérez pas abuſer encore de ma clémence.

(HOR.) Que le coupable s'excuſe, & qu'il tremble que les Dieux vengeurs...

(PORS.) N'inſultez point les Dieux; vous les avez déja aſſez outragés.

(HOR.) Quand?

(PORS.) Lorſqu'au mépris de la foi que vous aviez jurée, vous êtes venus nous attaquer.

(HOR.) Vous attaquer! Qui?

(TARQ.) Vous.

(HOR.) Nous! Quoi, les trahis ſont transformés en traîtres!

(TARQ.) Vaine ſurpriſe! Pourquoi paſſer en ſecret ſur l'autre rive du Tibre? Ne t'ai-je pas vu armé ſur le pont? Parle.

(HOR.) Je devois m'oppoſer à vos injuſtes projets.

(TARQ.) Quels projets? Et de qui les avois-tu appris?

(HOR.) D'une ame ennemie de l'injuſtice & de la trahiſon. Il eſt dans les cieux des Divinités propices à mon zele.

(TARQ.) Le méchant trouve toujours quelque Divinité complice de ſes crimes.

(HOR.) Quoi! l'abominable Tarquin....

(PORS.) Eh bien, ſi nous ſommes coupables, montre-nous notre accuſateur.

(HOR.) Je ne le peux ſans devenir parjure.

(PORS.) Horace, le fait vous condamne.

(HOR.) Les armes nous abſoudront: rends-nous nos ôtages.

(PORS.)

(PORS.) Vous avez perdu le droit de les demander.

(TARQ.) Seigneur, c'eſt ici un nouvel artifice. Clelie eſt à Rome.

(PORS.) Comment!

(TARQ.) Lariſſe & moi avons été témoins de ſa fuite.

(HOR.) O Ciel!

(TARQ.) Eh bien, faut-il d'autres preuves de leur intelligence?

(PORS.) C'en eſt trop; pars, retourne à Rome, & dis que je veux la guerre.

(HOR.) Tu l'auras: tremble. Tu ſais ce qu'ont fait les Romains lorſqu'ils n'avoient à défendre que leur liberté; juge de ce qu'ils feront aujourd'hui, qu'ils ont à venger leur honneur. Rome perfide! Dieux témoins du traité que nous avons juré, je vous dévoue le traître qui l'a tranſgreſſé. Viens, Porſenna, emmene avec toi l'Etrurie entiere & toute la terre: toute la terre apprendra des Romains ſi la raiſon & la juſtice ſont à la guerre des armes redoutables. [ *Il part.* ]

SCENE IX.

« Tarquin reſpire & preſſe Porſenna de ſe venger ».

(PORS.) Je te l'avouerai, les Romains confondent ma raiſon : as-tu bien fait attention à l'air, au maintien & aux diſcours d'Horace ? Dans cette voix ferme & terrible, dans ce front découvert & altier, dans ce regard aſſuré, dans ce langage intrépide & ſublime, comment ne pas reconnoître tous les caracteres de l'innocence & de la vérité ?

(TARQ.) Horace eſt convaincu, il ſuffit ; il n'eſt plus tems de délibérer.

SCENE X.

*Clelie accompagnée de Romains, laquelle entendant que Tarquin la nomme, s'arrête quelques inſtans pour l'écouter, ſans être vue ni de lui, ni de Porſenna. Avec elle, tous les perſonnages.*

(PORS.) Mes doutes ſubſiſtent encore.

(TARQ.) Mais Clelie fugitive....

(CLEL.) Tarquin ment, Clelie eſt préſente.

(PORS.) Clelie dans ces lieux!....

(CLEL.) Tarquin entreprit de m'enlever : le traître m'avoit enveloppée de toutes parts ; il ne me reſtoit d'autre reſſource qu'un courſier, le fleuve & mon courage. Jalouſe de mon honneur, je me jettai dans le Tibre pour échapper au plus grand des affronts. Aujourd'hui jalouſe de ma foi, je retourne auprès de Porſenna.

(PORS.) O prodiges !

(HOR.) Tu ne connois pas encore tous ſes crimes : c'eſt lui qui a rompu le traité ſaint & ſolemnel par lequel Rome & Porſenna s'étoient liés.

(TARQ.) Ne le crois pas, Porſenna, il t'en impoſe.

(HOR.) Crois donc Tarquin lui-même ; lis ce billet tracé de ſa propre main.

(TARQ.) O Ciel ! je ſuis trahi ; il ne me reſte plus d'eſpoir. [*Il ſort.*]

(PORS.) Quoi ! Tarquin a oſé....

(LAR.) Le perfide a diſparu.

(MANN.) Sa fuite prouve ſon crime.

(PORS.) Que ne m'a-t-il délivré plutôt de ſa funeſte préſence !

(HOR.) Et les Romains...

(PORS.) Leurs vertus ont paſſé dans mon ame ; je ſuis Romain moi-même.

Clelie, pars, retourne à Rome : dis-lui que tu triomphes de Porſenna; annonce-moi comme l'ami & le défenſeur de ſa liberté. Me préſervent les Dieux de priver la poſtérité des exemples de vertu qu'elle doit ſe promettre d'un Peuple dont les premiers eſſais font tant d'honneur à l'humanité. Le Ciel protege Rome, il a choiſi les Romains pour donner aux armes & à la raiſon des regles immortelles. Je reſpecte les deſſeins de la deſtinée, trop heureux d'être appellé à les ſeconder.

*Le Drame eſt terminé par un chœur des Romains, en l'honneur de Porſenna.*

Pour mettre nos lecteurs à portée de juger eux-mêmes ce drame, ainſi que les drames lyriques italiens en général, les obſervations ſuivantes nous ont paru néceſſaires.

L'ancienne Muſique dramatique n'étoit plus : le chant avoit dégénéré ſur la ſcene en pure déclamation. Sulpitius entreprit le premier de rappeller les procédés qu'avoient conſtamment ſuivis les Grecs & les Latins; il com-

posa une espece de tragédie qui fut chantée en 1480 sur un magnifique théâtre qu'avoit fait construire le Cardinal Riari.

Dans le seizieme siecle la Musique dramatique fit de nouveaux progrès. Nous n'oserions assurer qu'elle s'étendit d'abord à toutes les parties du Drame; ce qui est de certain, c'est qu'en 1590 on représenta à Florence, en présence du Grand-Duc, deux pastorales qui furent chantées d'un bout à l'autre.

Mais ces sortes de représentations étoient encore imparfaites, informes & ne pouvoient être regardées que comme des essais, lorsque Rinuccini composa sa *Daphné*. Cet ouvrage, mis en Musique par *Jacopo Peri* l'an 1597, fut représenté la même année avec un succès extraordinaire. Dès ce moment la Musique s'empara de toutes les sortes d'ouvrages dramatiques; les tragédies, les comédies & les pastorales furent chantées. Vint enfin *Cicognini* qui perfectionna & fixa la forme du *mélodrame* (*a*) proprement dit.

(*a*) Du mot grec ΜΕΛΟΣ *modulation*,

Long-tems la Muſique ſubordonnée à la Poéſie, ne procéda qu'au gré des paroles, & ſembla méconnoître ſa plus forte énergie. Son élocution, uniquement gouvernée par l'oreille & par les loix de la modulation, étoit incertaine, longue, traînante, telle en un mot que l'élocution oratoire des Grecs, avant qu'elle fût devenue périodique (*a*).

Cependant ceux des Compoſiteurs Italiens qui ne cultivoient que la Muſique inſtrumentale, forcés d'exprimer leurs paſſions & leurs idées par le ſeul emploi des ſons inarticulés, après avoir eu recours aux puiſſances de l'harmonie, chercherent & trouverent dans la mélodie des reſſources plus abondantes & plus heureuſes. Juſqu'alors ils n'avoient, pour ainſi dire, enviſagé que des proportions & des rapports; ils s'appliquerent à paſſionner les ſons; ils preſſerent la ſubſtance de l'harmonie & en firent jaillir des expreſſions

---

*chant.* C'eſt le nom que les Italiens donnent au Drame lyrique.

(*a*) Voyez ce que Demetrius de Phal. dit de la période dans ſon *Traité de l'élocution.*

& des formes nouvelles ; le ſtyle muſical eut ſes tropes, ſes figures, ſes membres & ſes repos : il devint tout-à-la-fois périodique & pittoreſque : ainſi le geſte ne fut jamais plus vigoureux & plus expreſſif que lorſque ſe réduiſant à ſes propres forces, il dédaigna le ſecours de la parole.

Ces découvertes firent en quelque ſorte de la Muſique un art nouveau, & l'on ne tarda pas de ſentir tous les avantages que le théâtre pouvoit en retirer. La langue italienne, la plus ſonore & la plus ſouple des langues, ſe revêtit ſans effort des traits libres & hardis qui n'avoient été encore affectés qu'aux inſtrumens ; de ſorte que la muſique vocale fut entierement confondue avec l'inſtrumentale.

Par ces nouveaux procédés la poéſie fut plus que jamais ſubordonnée à la muſique. Une trop grande quantité de paroles auroit embarraſſé le Compoſiteur, & l'eût mis dans l'impoſſibilité de développer ſes propres idées ; les longues expoſitions ne lui auroient point laiſſé d'eſpace pour ſon Art. Nous ne parlons pas des ſentences & des épigrammes ; elles repouſſent toute eſpece de mu-

ſique artificielle. Le Poëte devoit donc ne préſenter que des objets propres à favoriſer l'expreſſion des ſignes muſicaux, & n'employer de mots qu'autant qu'il en falloit pour ôter à cette expreſſion ce qu'elle a de vague & d'indéterminé.

Quelques Philoſophes Italiens ſe ſont élevés avec force contre l'Opera de leur nation : ils ne conçoivent pas comment dans le concours de la poéſie & de la muſique, la muſique a pu devenir l'art dominant & principal. Il ſeroit bien plus difficile de concevoir comment elle ne le ſeroit pas devenue. Un Art dont les ſignes ſont intimément & néceſſairement liés à la choſe qu'ils repréſentent, qui a ſes figures, ſes couleurs, ſes paſſions, en un mot ſa rhétorique propre, qui réunit enfin à ces avantages, toutes les puiſſances du rythme & de l'harmonie, doit néceſſairement produire ſur les ſens, ſur l'imagination & ſur le cœur, une impreſſion beaucoup ſupérieure à celle que peuvent faire naître les ſignes arbitraires & preſque uniquement propres à repréſenter les regards de l'eſprit, auxquels la poéſie & l'éloquence

ſont obligés de recourir. Auſſi vit-on la muſique, au moment même qu'elle ſe fit entendre ſur le théâtre, ſubjuguer inſenſiblement les loix & les regles de la poéſie. Le Drame, qui juſqu'alors avoit été conſtamment diviſé en cinq actes, ne fut plus compoſé que de trois. Le nombre des interlocuteurs fut réglé; ils ne dûrent jamais être plus de ſept ni moins de quatre : il fallut apprendre du Compoſiteur quels étoient les talens des perſonnages pour ajuſter les rôles de maniere que les voix, loin de ſe nuire, ſe ſerviſſent réciproquement; chaque acte dût renfermer une ſcene de mouvement & de force, & ſur-tout n'être terminé que par ceux des Chanteurs dont les talens & la voix étoient en poſſeſſion des applaudiſſemens.

Rarement il fut permis d'ouvrir les ſcenes par un air, ſi ce n'eſt au commencement des actes, & cela pour ne pas détruire l'effet de l'air par lequel les ſcenes devoient néceſſairement finir. Si jamais on inſéroit une ariette dans le corps du récitatif, elle devoit être courte, peu figurée & ſans

repriſe : c'eût été refroidir l'action & choquer toute vraiſemblance, de mettre dans la bouche d'un Acteur toutes les richeſſes du chant, pendant que les autres droits & muets auroient été forcés d'entendre tranquillement ſon ramage. Les *duo* furent placés ordinairement au milieu de la ſcene dans ces inſtans où deux ames ſenſibles, abandonnées aux mouvemens de la tendreſſe ou de la douleur, expriment leurs ſentimens beaucoup moins par ce qu'elles diſent, que par l'accent qu'elles donnent au peu de mots entrecoupés qui leur ſont arrachés par leur ſituation.

Les expoſitions, les intrigues, les narrations, les affaires, les conſeils, réſiſtent aux figures de la muſique, & dûrent par conſéquent former la ſubſtance du récitatif. Les prieres, les louanges, les paſſions tendres & douloureuſes, les expreſſions de l'amour ou de la haine, les irréſolutions d'un cœur agité par mille ſentimens oppoſés, appellent des mouvemens & des traits plus reſſentis : auſſi firent-elles le ſujet des ariettes.

Le récitatif fut ordinairement com-

posé de vers de sept & d'onze syllabes, que le Poëte put alterner & mêler à son gré. Les constructions & les périodes du récitatif dûrent être faciles & surtout très-serrées : par là le Compositeur étoit à portée d'animer & de passionner la scene par la fréquence des modulations ; le Chanteur pouvoit non-seulement reprendre haleine dans la prononciation, mais donner, au moyen des pauses, un nouvel effor à sa voix ; & l'Auditeur enfin avoit moins de peine à saisir le sens des paroles dont la musique altere le ton ordinaire, & qui dans la poésie italienne, ainsi que dans la poésie de toutes les langues qui en ont une, sont toujours transposées.

Le récitatif ne dut être ni trop court ni trop long ; dans le premier cas il auroit pu devenir obscur ; dans le second il eût été ennuyeux ; cependant dans les scenes de force il fut permis au Poëte de se livrer à son génie, & de donner un peu plus d'étendue au récitatif qui l'emporte alors sur l'ariette, en ce qu'il donne plus de mouvement & plus d'évidence à l'action. Et ce sont là les beaux momens de la musique italienne : c'est

dans ces parties du drame que réuniſſant toutes les forces du rythme, de la mélodie & de l'harmonie, le Compoſiteur attendrit, déchire, épouvante, tonne, foudroye & bouleverſe les cœurs.

A l'égard de l'ariette, le Poëte y fut encore plus aſſervi que dans le récitatif. Il n'eſt pas néceſſaire de porter plus loin nos obſervations pour faire ſentir que dans le *Mélodrame* italien la muſique eſt à tous égards l'art dominant & principal, & que toutes les regles, tous les procédés de la poéſie doivent lui être abſolument ſubordonnés. Les Poëtes lyriques italiens avoient étrangement abuſé de ce principe; pour mieux ſervir le Muſicien ils avoient anéanti toutes les loix de la poéſie, de la convenance & de la raiſon. Le ſavant Apoſtolo Zeno réforma cet abus, il oſa ſe montrer Poëte & grand Poëte dans ſes opéra; mais il ne ſe ſouvint pas aſſez de ce qu'il devoit au Muſicien, & il s'en falloit beaucoup que ſon élocution fût harmonieuſe & lyrique.

Il étoit réſervé au diſciple immortel de l'immortel Gravina, à M. l'Abbé Metaſtaſe, de perfectionner toutes les par-

ties du *Mélodrame*; c'eſt pour mettre nos Lecteurs en état d'en bien juger que nous avons tâché de donner en peu de mots une idée juſte & préciſe de l'objet & de la nature de ce genre de poéſie, qu'il faut bien ſe garder de confondre & avec la tragédie & avec nos opéra. Dans la tragédie le Poëte ne reçoit des loix de perſonne; quant à nos opéra, notre muſique n'a pas encore mérité que la poéſie lui fît de ſi grands ſacrifices.

## ARTICLE III.

*THE hiſtory of England, from the invaſion of Julius Cæſar to the acceſſion of Henri VII, by* David Hume. Millar, 1761.

« L'HISTOIRE d'Angleterre, depuis » l'invaſion de Jules Céſar juſqu'à » l'avénement de Henri VII, par » M. *David Hume.* Chez *Millar*, » 1761. 2 vol. *in*-4°.

NOus avons déja annoncé ces deux nouveaux volumes qui complettent l'hiſtoire d'Angleterre depuis la deſcente de Jules Céſar juſqu'à la révolution, c'eſt-à-dire juſqu'à l'avénement de Guillaume; & nous croyons que c'eſt le plus beau corps d'hiſtoire qui ait été écrit dans aucune langue. M. Hume ſera le modele de cette impartialité, de cette apathie philoſophique qu'on exige particulierement d'un hiſtorien. Tranquille ſpectateur des ſectes & des factions diverſes dont il expoſe les extravagances & les fureurs, il ne

ſe paſſionne pour aucun ſyſtême, pour aucun homme, pour aucun ſiecle; il diſcute de ſens froid, il peſe les raiſons oppoſées avec équité, il juge ſans humeur, ſans prévention, ſans ſatyre; on croit entendre un être ſupérieur faire l'hiſtoire des habitans d'un autre monde. On ne reconnoît l'homme qu'à ce caractere précieux de bienveillance univerſelle, de ſage tolérance qui brille dans tout l'ouvrage & qui le rendra cher à tous ceux qui ont en eux de quoi aimer le genre humain. Aucun Auteur n'a montré une connoiſſance plus profonde des reſſorts qui font mouvoir les états & les individus; mais cette connoiſſance ne s'exprime ni par ſentences, ni par ſaillies; la narration n'eſt ni ſurchargée de réflexions, ni coupée par des digreſſions; l'eſprit philoſophique eſt fondu dans la ſubſtance même de l'ouvrage, il en pénétre toutes les parties, & il en dirige tous les mouvemens. On ne pouvoit trop s'empreſſer de faire paſſer ce bel ouvrage dans notre langue: M. l'Abbé Prevôt a donné la traduction de l'hiſtoire des Stuarts; celle de l'hiſtoire des Tudors eſt actuellement ſous preſſe; c'eſt l'ouvrage d'une

Dame dont l'eſprit & les talens ſe ſont déja exercés avec ſuccès ſur des ouvrages utiles, & qui prépare la traduction des deux volumes que nous annonçons.

Nous nous étions d'abord propoſé de donner un extrait détaillé de ces deux nouveaux volumes ; mais nous avons penſé qu'un ſemblable extrait ne ſeroit qu'un abrégé fort ſec de faits qui ſont dans toutes les hiſtoires ; ces faits d'ailleurs iſolés, détachés des circonſtances qui les enchaînent & les expliquent, perdroient tout l'intérêt qu'ils peuvent avoir. Nous avons cru qu'il convenoit mieux pour intéreſſer le Lecteur & pour faire connoître le caractere & la maniere de l'hiſtorien, de traduire le tableau raccourci qu'il a tracé lui-même des révolutions politiques & morales qui diſtinguent le période dont il fait l'hiſtoire. Nous pourrons donner dans un autre volume un chapitre très-intéreſſant ſur l'origine & les progrès du gouvernement féodal.

APRÈS avoir ſuivi l'hiſtoire d'Angleterre à travers une ſucceſſion de pluſieurs ſiecles barbares, nous voyons

enfin briller les premiers rayons de la politeſſe & de la ſcience; l'hiſtoire des tems poſtérieurs devient à la fois plus certaine & plus intéreſſante. Ce n'eſt pas que dans le cours de cette longue narration, nous ayons toujours eu à nous plaindre du défaut de certitude & d'intérêt. Cette iſle poſſede pluſieurs hiſtoriens anciens de bonne réputation & beaucoup de monumens authentiques: il eſt rare qu'un peuple auſſi peu cultivé que l'étoient les Anglois, ainſi que les autres Nations Européennes depuis l'extinction des lumieres & des arts dans l'Empire Romain, ait tranſmis à la poſtérité des annales auſſi complettes & auſſi peu mêlées de fauſſetés & de fables: c'eſt un avantage que nous devons abſolument aux Eccléſiaſtiques de l'Egliſe romaine; comme ils fondoient leur autorité ſur la ſupériorité de leurs connoiſſances, ils préſerverent d'une ruine totale les reſtes précieux de la Littérature ancienne; & à l'ombre des immunités & des privileges ſans nombre dont ils jouiſſoient, ils trouverent une ſûreté qu'ils auroient attendue en vain de la juſtice & de l'humanité de ces tems de

tumulte & de licence : d'ailleurs le ſpectacle que nous offre l'hiſtoire de ces premiers tems n'eſt pas dénué partout d'intérêt & d'inſtruction. Le tableau des mœurs & des actions humaines, peintes ſous une infinité de formes diverſes, eſt également agréable & utile ; & ſi quelques périodes nous préſentent des aſpects hideux & terribles, nous y apprendrons du moins à reſpecter & à chérir la politeſſe & la ſcience, qui ont une liaiſon ſi intime avec la vertu & l'humanité, qui ont arrêté peu-à-peu les progrès de la ſuperſtition, le fléau le plus cruel des ſociétés humaines, & qui fourniſſent les meilleurs remedes contre les vices & les déſordres de toute eſpece.

La naiſſance, la progreſſion, la perfection & la décadence des Arts & de la Science, ſont les objets les plus dignes de l'attention des hommes, & ſont d'ailleurs intimément liés à la narration des tranſactions civiles. On ne peut rendre compte des événemens d'un période particulier, qu'en conſidérant les progrès que les hommes avoient faits à cet égard.

Ceux qui ont réfléchi ſur les révo-

lutions générales des choſes humaines, ont trouvé que les Arts ayant atteint à-peu-près leur état de perfection ſous le regne d'Auguſte, ſubirent dès ce moment une dégradation ſenſible, & que les hommes tomberent enſuite par degrés dans l'ignorance & la barbarie.

L'étendue illimitée de l'Empire Romain, & le deſpotiſme des Empereurs qui en fut le réſultat, étoufferent toute émulation, abaiſſerent les ames, & éteignirent ce feu ſacré qui doit entretenir & féconder tous les Arts de l'imagination & du goût. Le gouvernement militaire, qui ſuccéda bientôt, ne laiſſa plus de ſûreté pour la vie & les propriétés des Citoyens, il détruiſit les Arts plus groſſiers, mais plus néceſſaires de l'agriculture, des manufactures & du commerce, & il anéantit à la fin l'Art militaire même & l'eſprit belliqueux, qui ſeuls pouvoient ſoutenir encore l'immenſe coloſſe de l'Empire. Les irruptions des Barbares acheverent d'effacer juſqu'aux traces des connoiſſances humaines, & les peuples à chaque ſiecle ſe plongerent plus avant dans

les ténebres de l'ignorance, de la ſtupidité & de la ſuperſtition.

Mais il y a un dernier point d'abaiſſement comme d'élévation, que les choſes humaines ne paſſent jamais; dès qu'elles ſont arrivées à ce terme, elles ſemblent retourner d'elles-mêmes ſur leurs pas. Le période où les peuples de l'Europe ont été plongés le plus avant dans l'ignorance, & par conſéquent dans les vices de toute eſpece, peut être fixé au onzieme ſiecle, vers le tems de Guillaume le Conquérant. Depuis cette époque le ſoleil de la Science commença à s'élever, & répandit des rayons de lumiere qui précéderent le beau matin où les Lettres reparurent dans tout leur éclat au quinzieme ſiecle. Les Danois & les autres peuples du Nord, qui avoient ſi long-tems déſolé par leurs déprédations les côtes & même les parties intérieures de l'Europe, apprirent enfin les Arts du labourage & de l'Agriculture; & lorſqu'ils trouverent une ſubſiſtance aſſurée chez eux, ils ne furent plus tentés de renoncer à leur induſtrie, pour aller chercher une ſubſiſtance précaire en pillant les con-

trées voiſines. Le gouvernement féodal fut auſſi réduit en ſyſtême chez les nations plus méridionales ; quoique cette étrange eſpece de gouvernement civil fût peu propre à aſſurer la liberté & la tranquillité des peuples, il étoit cependant préférable à la licence, au déſordre univerſel qui l'avoit précédé dans toute l'Europe.

Peut-être rien ne contribua-t-il davantage à éclairer & à perfectionner le ſiecle, qu'un événement qui n'a pas été beaucoup remarqué juſqu'ici ; je parle de la découverte accidentelle d'une copie des Pandectes de Juſtinien, trouvée dans la ville d'Amalfi en Italie vers l'an 1130. Les Eccléſiaſtiques, qui avoient du loiſir & quelque goût pour l'étude, adopterent avec empreſſement cet excellent ſyſtême de Juriſprudence, & en répandirent la connoiſſance dans toutes les parties de l'Europe. Indépendamment du mérite intrinſeque de l'ouvrage, il leur étoit encore précieux par la connexion primitive qu'il avoit avec la ville Impériale de Rome, qui étoit le ſiege de la Religion, & ſembloit acquérir un nouveau luſtre & une nou-

velle autorité, en donnant ſes loix au peuple d'Occident. Il n'y avoit pas dix ans que les Pandectes avoient été recouvrées, lorſque Vacarius, ſous la protection de Theobald, Archevêque de Cantorbery, donna des leçons publiques de Droit Civil dans l'Univerſité d'Oxford; & dans toute l'Europe les Eccléſiaſtiques encouragerent les progrès de cette nouvelle Juriſprudence & par leurs exhortations & par leur exemple. Cet ordre d'hommes ayant de grandes poſſeſſions à défendre, étoit pour ainſi dire forcé à tourner ſes études du côté de la Juriſprudence; & comme les propriétés des Eccléſiaſtiques étoient ſouvent attaquées par la violence des Princes & des Barons, il étoit de leur intérêt d'accréditer l'obſervation des loix générales & équitables, dont l'autorité pouvoit ſeule les protéger: ils poſſédoient toute la ſcience de leur ſiecle; il falloit bien néceſſairement que la théorie, auſſi-bien que la pratique de la Juriſprudence, leur appartînt. Quoique la correſpondance étroite qu'ils établirent ſans néceſſité entre le Droit Civil & le Droit Canonique, eût excité la ja-

lauſie des Laïques d'Angleterre, & eût empêché la Juriſprudence romaine de devenir la loi municipale du pays, comme cela étoit arrivé dans pluſieurs Etats de l'Europe ; cependant une grande partie de cette Juriſprudence paſſa ſecretement dans la pratique des cours de Juſtice, & les Anglois jaloux d'imiter leurs voiſins, s'occuperent par degrés à tirer leur propre Juriſprudence de ſon état primitif de groſſiereté & d'imperfection.

Il eſt aiſé de concevoir quels avantages devoit procurer à l'Europe cet héritage précieux d'une Science complette, néceſſaire par elle-même pour la ſûreté de toutes les autres, & qui en donnant à la fois plus de fineſſe & de ſolidité à l'eſprit humain, lui ouvroit la route à de plus grands progrès. L'utilité ſenſible de la Juriſprudence romaine, tant pour l'intérêt du public que pour celui des particuliers, en accrédita l'étude dans un tems où les Sciences plus élevées & plus ſpéculatives ne pouvoient point avoir encore d'attraits. Ainſi la derniere branche de la Littérature ancienne, qui s'étoit conſervée pure & entiere, fut heureuſe-

ment la premiere qui refleurit à la renaiſſance des Lettres ; car il eſt bon d'obſerver que lors de la décadence des Arts de Rome, les Philoſophes étoient devenus ſuperſtitieux & ſophiſtes, l'Hiſtoire & la Poéſie étoient tombées dans la barbarie, tandis que les Juriſconſultes, qui dans tous les pays ne ſont pas ordinairement des modeles de ſcience & de politeſſe, s'étoient cependant ſoutenus par une étude conſtante & par l'imitation des grands Maîtres, & conſervoient encore le même bon ſens dans leurs déciſions, & la même pureté de langage que leurs prédéceſſeurs.

Ce qui relevoit encore le mérite du Droit Civil, étoit l'extrême ignorance & l'imperfection de la Juriſprudence qui préceda cette étude chez les Nations Européennes, & particuliérement chez les Saxons ou anciens Anglois. On peut ſe former une idée de la maniere abſurde & barbare dont s'adminiſtroit alors la Juſtice par les monumens authentiques qui nous reſtent des Loix Saxonnes : alors tous les crimes étoient compenſés par une taxe pécuniaire ; il y avoit un tarif établi pour les membres

&

& la vie de chaque ordre de Citoyens ; les vengeances particulieres étoient autoriſées par la Loi, qui admettoit les preuves de l'eau, du feu & enſuite le duel, comme des moyens légitimes de preuves : alors les Juges étoient des feudataires ignorans & ruſtiques qui s'aſſembloient dans les cas particuliers, & jugeoient les procès ſur le débat des Parties. Un état de ſociété ſemblable n'étoit guere avancé au-delà de l'état groſſier de nature ; la violence prévaloit univerſellement & tenoit lieu de maximes générales & équitables. La liberté prétendue de ces tems-là n'étoit qu'indépendance du gouvernement, & les hommes n'étant protégés par la Loi ni dans leur vie ni dans leurs propriétés, cherchoient leur ſûreté dans des aſſociations volontaires, ou ſe mettoient à l'abri de l'oppreſſion en vouant leurs perſonnes & leurs ſervices à des Seigneurs puiſſans.

Les progrès graduels de la raiſon tirerent peu-à-peu les Européens de cet état de barbarie, & les affaires prirent de bonne heure, particuliérement dans cette iſle, une tournure

favorable à la Juſtice & à la liberté. Les emplois civils devinrent bientôt honorables chez les Anglois. Dans un pays que la nature avoit ſéparé du continent, l'attention du peuple n'étoit pas continuellement abſorbée par les guerres comme chez les nations voiſines, & l'eſtime publique n'étoit pas conſacrée excluſivement à la profeſſion militaire. La bourgeoiſie & la nobleſſe même commencerent à regarder l'étude de la Juriſprudence comme une partie néceſſaire de l'éducation, & l'on étoit moins détourné de cette étude par d'autres ſciences, qu'on ne le fut dans la ſuite. Nous trouvons dans Fortescue que ſous le regne de Henri VI. il y avoit dans les Colleges de Droit environ deux mille étudians, dont la plûpart étoient des hommes d'une naiſſance honorable qui s'appliquoient à l'étude de la Juriſprudence, circonſtance qui prouve qu'on avoit déja fait des progrès conſidérables dans la Science du gouvernement, & qui en annonçoit encore de plus grands.

Un des principaux avantages qui réſulta de l'introduction & des progrès des Arts, fut l'introduction & le pro-

grès de la liberté : cette conſéquence intéreſſoit les hommes & comme individus & comme citoyens. Si nous conſidérons l'état ancien de l'Europe, nous trouverons que la plus grande partie des membres de la Société étoient partout dépouillés de la liberté perſonnelle, & vivoient entiérement aſſujettis à la volonté de leurs maîtres. Tout ce qui n'étoit pas noble étoit eſclave ; les payſans s'achetoient avec la terre : le petit nombre d'habitans des villes n'avoit pas un meilleur ſort ; la haute bourgeoiſie étoit, elle-même ſubordonnée à mille égards aux grands Barons & aux vaſſaux principaux de la Couronne ; ceux-ci, quoique placés dans un état brillant de puiſſance & de grandeur, ne trouvoient cependant qu'une foible protection dans la Loi, & ſe trouvoient par-là expoſés à tous les orages publics : ainſi la condition précaire dans laquelle ils vivoient leur faiſoit payer cher le pouvoir qu'ils s'arrogeoient de tyranniſer & d'opprimer leurs inférieurs.

Le premier incident qui donna atteinte à ce ſyſtême violent de gouvernement, fut la pratique qui s'intro-

duiſit en France d'ériger des communautés & des corporations, jouiſſant de privileges particuliers & d'un gouvernement municipal ſéparé qui les protégeoit contre la tyrannie des Barons, & que le Prince crut à propos de reſpecter. Le relâchement des *tenemens* féodaux & l'exécution plus ſévere de la Loi donna aux vaſſaux une indépendance qui avoit été inconnue à leurs peres : les payſans eux-mêmes ſe dégagerent, quoique plus tard que les autres ordres de l'Etat, des entraves de ſervitude dans leſquelles ils avoient gémi ſi long-tems.

On pourra trouver étrange que le progrès des Arts, qui chez les Grecs & les Romains ſemble avoir ſervi à accroître chaque jour le nombre des eſclaves, ſoit devenu dans les tems modernes la ſource générale de la liberté. Cette différence d'effet réſulte d'une grande différence dans les circonſtances qui tenoient à ces inſtitutions. Les anciens Barons, obligés de ſe tenir en état de guerre, n'employoient point leurs *villains* comme domeſtiques, & encore moins comme manufacturiers : ils compoſoient leur ſuite

d'hommes libres, prêts à les accompagner dans toutes les expéditions militaires, & dont l'esprit belliqueux rendoit le Chef redoutable à ses voisins : les villains étoient uniquement occupés à cultiver les terres du maître ; ils payoient les rentes en bled, en troupeaux ou en autres productions de la ferme, ou bien en services personnels qu'ils rendoient au Baron dans sa famille, ou dans les fermes qu'il s'étoit réservées. A mesure que l'Agriculture se perfectionna & que l'argent se multiplia, on trouva que ces services, quoique très-onéreux aux villains, étoient peu utiles au Seigneur, & que le produit d'une terre considérable seroit beaucoup mieux administré par le payſan qui la cultive lui-même, que par le propriétaire ou son Bailli, qui recevoit ordinairement les rentes. On commua donc les rentes en services, & les rentes d'argent en rentes en nature ; & comme on sentit bien dans les tems postérieurs que les fermes seroient mieux cultivées lorsque le Fermier jouiroit d'une possession assurée, la coutume d'accorder des baux aux payſans commença à prévaloir, &

acheva de briſer les chaînes de ſervitude que les altérations précédentes avoient déja relâchées. Ainſi la ſervitude des villains s'abolit peu-à-peu dans les pays les plus civiliſés de l'Europe, & l'intérêt du maître, auſſi-bien que celui de l'eſclave, concourut à cette révolution. Les dernieres Loix connues qui ayent été faites en Angleterre pour affermir ou régler cette eſpece de ſervitude, furent portées ſous le regne de Henri VII. Quoique les anciens ſtatuts ſur cet objet n'ayent jamais été abrogés par le Parlement, il paroît qu'avant le regne d'Eliſabeth la diſtinction d'homme libre & de villain étoit déja anéantie, & qu'il ne reſtoit plus dans l'Etat perſonne à qui les anciennes Loix puſſent être appliquées.

Ainſi la liberté perſonnelle devint preſque générale en Europe : cette révolution prépara les progrès de la liberté civile & politique ; & dans les pays mêmes où elle n'a pas produit cet effet ſalutaire, elle a du moins ſervi à procurer aux membres de l'Etat quelques-uns des avantages les plus conſidérables de la liberté civile.

Le gouvernement Anglois peut ſe glorifier de cette circonſtance honorable que même depuis l'invaſion d'Angleterre par les Saxons, la puiſſance du Monarque n'y a jamais été entierement abſolue & arbitraire ; mais à d'autres égards la balance du pouvoir a ſouvent varié parmi les différens ordres de l'Etat ; & la conſtitution Britannique a éprouvé toute la mutabilité à laquelle toutes les inſtitutions humaines ſont ſujettes.

Les anciens Saxons, ainſi que les autres nations germaines où chaque individu étoit accoutumé à la guerre, & où l'indépendance perſonnelle étoit aſſurée par une grande égalité de poſſeſſions, ſemblent avoir admis un mélange conſidérable de Démocratie dans la forme de leur gouvernement, & avoir été un des peuples les plus libres dont l'hiſtoire faſſe mention. Lorſque cette tribu ſe fut établie en Angleterre, ſurtout après la diſſolution de l'Heptarchie, la grande étendue du Royaume produiſit une grande inégalité dans les propriétés, & la balance ſemble avoir penché dès-lors vers l'Ariſtocratie.

La conquête des Normands mit une

plus grande portion d'autorité dans les mains du Souverain ; cette autorité n'étoit pas cependant ſans reſtriction, mais elle venoit moins des formes générales de la conſtitution, qui étoit trop irréguliere, que du pouvoir indépendant dont jouiſſoit chaque Baron dans ſon diſtrict particulier. L'établiſſement de la grande charte éleva encore plus haut l'Ariſtocratie, fixa des limites exactes à l'autorité royale, & introduiſit par degré un mélange de Démocratie dans la conſtitution. Mais dans le cours même de ce période, c'eſt-à-dire depuis l'avénement d'Edouard I. juſqu'à la mort de Richard III. la condition des Communes ne fut point heureuſe. Il s'établit un eſpece d'Ariſtocratie polonoiſe ; & quoique le pouvoir des Rois fût limité, le peuple étoit encore bien loin d'être libre. Il fallut l'autorité preſque abſolue dont jouiſſoit le Souverain dans le période ſuivant, pour abattre ces petits tyrans, auſſi ennemis de la paix que de la liberté, & pour donner à l'exécution des loix la vigueur, & la conſiſtance qui dans le ſiecle ſuivant mit la nation en état d'édifier un plan de liberté juſte & régulier.

Dans chacune de ces altérations ſucceſſives, l'unique regle de gouvernement qui ſoit intelligible ou qui ſoit revêtue de quelque autorité, eſt fondée ſur la pratique établie du ſiecle, & ſur les maximes d'adminiſtration qui étoient alors généralement reçues & approuvées. Ceux qui par une vénération prétendue pour l'antiquité en appellent ſans ceſſe au plan primitif d'une conſtitution, couvrent leur eſprit turbulent & leur ambition particuliere d'une apparence de reſpect pour les formes; quelque période qu'ils aſſignent pour leur modele, on pourra toujours les faire remonter à un période plus éloigné, où ils trouveront les meſures du pouvoir entierement différentes, & où chaque circonſtance, par la raiſon de la plus grande barbarie des tems, paroîtra encore moins digne d'imitation. D'ailleurs une Nation civiliſée, comme la Nation Angloiſe qui a heureuſement établi le ſyſtême de liberté le plus parfait qui ait jamais été compatible avec l'expérience, doit bien ſe garder d'en appeller à la pratique de ſes ancêtres, & de regarder les maximes des ſiecles barbares

comme des regles certaines pour ſa conduite préſente. L'hiſtoire des premiers périodes du gouvernement Anglois eſt une étude utile, parce qu'elle nous apprend à chérir notre conſtitution actuelle par la comparaiſon que nous en faiſons avec l'état de ces tems éloignés; c'eſt auſſi une connoiſſance curieuſe, parce qu'elle nous fait connoître les principes primitifs & communément foibles & informes, des plus belles inſtitutions, & parce qu'elle nous apprend à démêler le mêlange conſidérable de haſard qui concourt ordinairement avec une petite doſe de ſageſſe & de prévoyance, à élever l'édifice compliqué du gouvernement le plus parfait.

## ARTICLE IV.

*ESSAI analytique sur les facultés de l'ame, par* Charles Bonnet. *A Copenhague*, 1760.

*Troisieme Extrait.*

JUSQU'ICI l'on a pris le mot d'idée dans la signification la plus étendue, pour *toute maniere d'être de l'ame dont elle a la conscience* ; mais il reçoit différentes déterminations, suivant les diverses manieres d'être de l'ame ; tantôt il désigne des sensations, tantôt des notions : il s'applique soit au sentiment, soit à la réflexion. Il faut donc ébaucher ici cette théorie importante. Les idées sont comme les alimens de l'ame & les fondemens de toutes nos connoissances.

La *sensation* est une modification de la faculté de sentir : elle a son origine dans l'ébranlement des fibres sensibles, & elle est toujours accompagnée de plaisir ou de douleur.

La *perception* n'en differe que par le degré d'ébranlement : c'est une simple

appréhenſion de l'objet qui annonce ſa préſence. Je vois de la lumiere, j'ai une perception; cette lumiere eſt-elle aſſez forte pour offenſer l'organe? Je ſens de la douleur, j'ai une ſenſation.

Nous ſavons qu'il ne ſe fait aucun mouvement dans les fibres ſenſibles, qu'il n'y ait dans l'ame quelque choſe qui correſponde à ce mouvement, & c'eſt là tout ce que nous nommons du nom général de perception ou de ſenſation.

L'ame compare des perceptions entre elles; elle ſent que l'une n'eſt pas l'autre: ce ſentiment réſulte de la différence qui eſt entre un mouvement & un autre, & du rapport de chaque mouvement à la ſenſibilité ou à la perceptibilité.

Une perception n'étant donc que l'ame elle-même modifiée, l'ame doit ſentir que c'eſt elle qui éprouve cette perception; c'eſt ce ſentiment, que l'on nomme *conſcience* ou *aperception* en Métaphyſique, qui identifie l'ame avec ſes perceptions. Cependant l'ame qui ne connoît que par le miniſtere des ſens, ne ſe connoît point elle-même,

parce qu'elle n'eſt rien de ce qui tient aux ſens. Ces idées ne ſont point incompatibles.

Les rapports ou déterminations des objets lient l'activité de ces objets à celle de l'ame, & donnent naiſſance aux perceptions & aux ſenſations : celles-ci ne ſont que de ſimples réſultats, indépendans de toute opération de l'eſprit, & elles deviennent les loix primitives de notre être.

Parmi ces modifications de l'ame, il en eſt qu'elle ne peut décompoſer, parce qu'elles répondent à une impreſſion ſimple : telles ſont les idées ſimples, les ſenſations des odeurs, des ſons, du froid, du chaud & de toutes les qualités ſenſibles ; & quoique l'ame puiſſe y appercevoir des degrés comme dans les perceptions de l'étendue, de la ſolidité, ce ſont toujours les degrés ou les parties de l'étendue, qui en ſoi eſt une & ſimple. Définir donc l'étendue, c'eſt définir un ſon, une odeur ; nous ne pouvons définir nos ſenſations, parce que nous ne ſavons pas en quoi conſiſte le rapport d'un mouvement ſimple avec la ſenſibilité. Pour

connoître nos ſenſations, il faut les éprouver.

Il en eſt des forces intellectuelles comme des forces phyſiques : la perception, le ſentiment d'un acte de la volonté, de la liberté, eſt une idée ſimple. Nous ne pouvons pas plus les décompoſer que nous ne pouvons décompoſer l'ame dont ces forces ou ces facultés ſont les attributs eſſentiels.

Quand deux ou pluſieurs ordres de fibres d'un même ſens ou de pluſieurs ſens ſont ébranlés à la fois par un objet, l'impreſſion qui en réſulte eſt compoſée. La perception ou la ſenſation qui y répond eſt auſſi compoſée, & c'eſt ce que l'on nomme *idée compoſée*. Telles ſont celles de tous les corps qui nous environnent ; ce ſont des touts particuliers, & les perceptions qui les repréſentent ſont des *idées particulieres* ou *concretes*.

Ces idées ſimples, compoſées & concretes étant les réſultats de l'action des objets ſur les ſens, on les nomme *idées ſenſibles*.

Mais l'ame n'eſt pas ſi dépendante de l'action de l'objet qu'elle ne puiſſe

modifier cette action ; elle peut décomposer une idée concrete, séparer ce qui est joint dans la nature. Cette opération de l'ame s'appelle *abstraction*, & c'est un acte de l'attention.

Tantôt l'ame donne son attention à une certaine partie de l'objet ; c'est une *idée partielle* : tantôt elle ne la fixe que sur un certain mode de l'objet ; c'est une *abstraction modale* : tantôt elle ne considere en différentes idées concretes que ce qu'elles ont de commun, & ce sont là des *idées universelles*. Dans tous ces cas l'idée abstraite n'est qu'une idée sensible détachée du tout dont elle faisoit partie : ce sont donc des *abstractions sensibles*.

C'est par une activité composée qu'un objet agit à la fois sur deux ou plusieurs sens ; l'effet est l'idée concrete qui s'excite dans l'ame. Chaque qualité sensible est l'effet d'une force inhérente au sujet de cette qualité : le rapport de cette force avec le sens sur lequel elle agit, & la liaison de ce sens avec l'ame, forment l'*idée de la qualité*.

Chaque sens a sa méchanique, son action, sa fin. Les idées que l'ame re-

çoit par un des ſens, n'ont aucun rapport avec celles d'un autre ſens. L'aveugle né qui recouvre la vue ne reconnoît que dans la ſuite & par l'expérience, que ce corps rond qu'il voit eſt le même qu'il avoit touché : c'eſt l'expérience qui nous apprend à former une *aſſociation d'idées*.

Les idées que les objets ont fait naître dans l'ame peuvent ſe repréſenter à l'ame ſans l'intervention des objets : cette faculté de ſe les repréſenter, eſt l'*imagination ;* alors les fibres appropriées à une idée ſenſible ſont mues de nouveau. Cette diſpoſition dans le cerveau à répéter ces mouvemens, eſt le *phyſique de l'imagination*.

Si une ou pluſieurs des idées qui en compoſent une concrete ſont reproduites, toutes les autres reparoîtront à l'inſtant. Telle eſt la diſpoſition du cerveau & la communication ſecrete entre les différens ordres de fibres qui y fait naître des mouvemens, & concourent à la production de l'idée concrete. Tout ce que l'on a dit ſur le phyſique de la mémoire & de la réminiſcence, donne une grande vraiſem-

blance à cette liaiſon, ſans nous en découvrir le comment. Il en eſt de même de la réproduction de toutes les idées concretes qui ont été excitées ſucceſſivement ou à la fois par différens objets. L'ordre dans lequel elles ont été excitées ou ſe ſont ſuccédées, influera ſur celui de leur reproduction dans l'imagination. La même choſe doit arriver de la reproduction des idées ſimples: ces idées reçues par les ſens, on les revêt de ſignes ou de mots qui les repréſentent; de-là de nouvelles idées & de nouvelles diſtributions d'idées.

Il eſt des ſignes d'inſtitution dépendans de la relation naturelle qui eſt entre les objets & nos idées, ſur leſquels l'ame ne peut rien. Il en eſt d'autres arbitraires dépendans du langage : chaque objet, chaque mode, chaque action de cet objet ont été repréſentés par des ſons & des caracteres de pure convention.

Les idées ſenſibles ont donc été repréſentées par des termes; la préſence de ce ſigne réveille l'idée qui y eſt attachée : il ſe forme ainſi entre ce ſigne & l'idée une liaiſon analogue à celle qui eſt entre une ou pluſieurs

idées formant une idée concrete & cette idée concrete. Pour ſe rappeller l'objet l'ame n'a plus beſoin de l'avoir ſous les ſens, le ſigne le lui rappelle, & voilà la *mémoire* qui conſerve & rappelle les mots repréſentatifs des choſes.

Les ſignes ſont des figures ou des ſons ; ils affectent l'œil ou l'oreille ; ils tiennent aux fibres de ces ſens qui vont aboutir au ſiege de l'ame : ils y trouvent d'autres fibres qui leur correſpondent. La conſervation & le rappel du ſigne s'operent par la même méchanique que le rappel de l'idée attachée à ce ſigne ; de-là la conformité de la mémoire avec l'imagination.

Ces ſignes ſont des nouveaux liens qui uniſſent nos idées : ils ſont utiles ſur-tout dans les abſtractions ſenſibles ; l'ame trouve par leur moyen plus de facilité à ſéparer & fixer les idées. La géométrie, qui par le ſecours des lignes, ſe fixe ſur la figure des objets, en eſt une preuve.

Ce que l'ame exécute par les ſignes ſur les modes d'un ſujet, elle peut l'exécuter ſur les effets des agens & ſur les rapports qui les lient entre eux ;

elle les représentera par de nouveaux termes : elle les détachera des objets, & en fera ainſi *des êtres idéaux* ſur leſquels elle opérera : de-là les qualités phyſiques, les qualités intellectuelles, les qualités morales ; de-là la généraliſation des idées abſtraites, des rapports, des genres, des eſpeces, des claſſes : de-là encore les idées générales de volonté, de liberté qui viennent de la conſidération que fait l'ame d'un acte de ſon entendement. De ces idées elle remonte à de plus générales encore, celles d'être intelligent & moral.

C'eſt ainſi qu'en étendant & facilitant l'exercice de l'attention, l'uſage des ſignes donne à l'ame les moyens de décompoſer, de généraliſer ſes idées, & de les éloigner par-là de plus en plus des idées ſenſibles, de ſaiſir des rapports généraux de reſſemblance qui lient les êtres d'une même eſpece, d'un même genre, d'une même claſſe, & d'en former une *idée générale* qui appartient à l'eſprit, qui eſt de ſa création, & qui n'a point d'archetype ou d'original hors de lui.

Voilà donc des idées générales aux-

quelles les abſtractions intellectuelles donnent naiſſance, & que nous appellons *notions*.

La notion differe donc de la perception, en ce qu'elle ne réſulte pas ſimplement de l'action de l'objet ſur les ſens, mais ſuppoſe une opération de l'eſprit ſur cette action.

L'eſprit conſidérant un objet par rapport à ſon individualité, ou déſignant par des termes les particularités qui le caractériſent comme individu, acquiert une notion particuliere de cet objet, & s'en fait une *deſcription*. S'il le conſidere par rapport aux objets qui lui reſſemblent, & qu'il exprime ce qu'ils ont de commun, alors il acquiert la notion générale de l'objet, & s'en fait une *définition* : l'on en donne des exemples pris de la notion de l'*eſſence*, de celle de la *ſubſtance*, des *modes*, des *attributs*, des *rapports*, des *déterminations*, des *effets*, & de ce que nous connoiſſons de l'*eſſence réelle*. L'on paſſe de-là à la notion la plus générale, qui eſt celle d'*être*, d'où l'on déduit celle de ſa *propre exiſtence*. A cette notion l'on unit celle de *la durée*, d'où l'on tire celle du *tems* : l'on en

déduit encore celle *du nombre* & des *qualités numériques*, celle de *ſucceſſion* de *priorité* & de *poſtériorité d'ordre*, & enfin celle du rapport à la capacité d'exiſter agréablement ou déſagréablement, qui forme la notion *du plaiſir* & de *la douleur*.

C'eſt donc en opérant ſur les idées ſenſibles que l'eſprit acquiert des notions, & cette opération s'appelle *réflexion*, d'où l'on dit que nos idées ont deux ſources, les ſens, la réflexion.

C'eſt le réſultat de l'attention que donne l'eſprit aux idées ſenſibles qu'il compare & revêt de ſignes qui les repréſentent; c'eſt ainſi que l'eſprit ſe rendant attentif aux effets qui réſultent de l'activité d'un objet, en déduit la notion de ſes propriétés. L'idée ſenſible ne préſente qu'un certain mouvement, un changement de forme, de proportions; l'eſprit par une abſtraction intellectuelle tire de tout cela l'idée réfléchie des propriétés.

Le phyſique de la réflexion conſiſte en général dans cette force motrice que l'ame déploye ſur les fibres appropriées à chaque eſpece d'idée ſenſible, &

ſur les fibres des ſignes qui la repréſentent.

Les idées les plus abſtraites, celle de Dieu même, dérivent donc des idées ſenſibles, & tiennent aux ſens, aux caracteres & au mot que nous employons pour déſigner ce premier être. Les ſignes des notions doivent toujours réveiller dans l'eſprit quelque idée ſenſible : il eſt aiſé d'en donner la preuve par l'exemple de l'idée concrete d'un triangle que l'eſprit n'a point ſans ſe repréſenter la figure terminée par trois ſignes; ou par l'exemple des choſes morales, dont les mots repréſentatifs réveillent dans l'eſprit quelques-unes des idées ſenſibles deſquelles la notion morale a été tirée : c'eſt ainſi que les idées abſtraites ſont comme les eſquiſſes des objets ſenſibles; elles renferment des traits qui conviennent à pluſieurs objets & en rappellent les idées.

L'uſage donc des ſignes artificiels eſt d'étendre & de faciliter l'exercice de l'abſtraction que donne l'attention; d'où il arrive que les langues bornées, comme celles des Sauvages, facilitent peu les idées abſtraites; qu'étant en-

core plus reſſerrées pour les animaux, ceux-ci ne parviennent point à généraliſer leurs idées, ou du moins s'ils ſont capables d'aſſocier certaines idées, elles tiennent trop aux ſens, leur attention eſt trop renfermée dans les limites de leurs beſoins, & ils ont trop peu de ſignes pour que ces aſſociations puiſſent être multipliées & former des notions.

Les idées de réflexion étendent chez l'être qui réfléchit l'uſage de cette liberté qui conſiſte dans le pouvoir d'agir en éclairant la volonté. Celle-ci ſe détermine ſur des notions; de-là un nouvel ordre d'*actions morales*, ou ſoumiſes à une loi; & les êtres qui réfléchiſſent deviennent des *agens moraux*, ſupérieurs aux êtres corporels. L'on rappelle, & ceci développe ce que l'on avoit dit ailleurs ſur la volonté & la liberté.

Une idée ſenſible que l'ame ne peut confondre avec aucune autre idée ſenſible eſt *claire* ou *adequate*.

L'idée concrete eſt obſcure, ſi toutes les idées qui la compoſent ne ſont pas préſentes à l'ame : c'eſt ainſi que l'idée de la ſubſtance ou du ſujet eſt obſcure.

Une idée ſimple peut devenir obſcure par la foibleſſe de l'impreſſion lorſque les fibres ont été mues trop foiblement, ou qu'il n'y en a pas aſſez de mues pour que l'ame reconnoiſſe l'eſpece de la ſenſation.

Lorſque l'eſprit peut décrire ſon objet, énoncer toutes les idées particulieres que renferme ſon idée totale, l'idée que l'eſprit en a eſt une idée *diſtincte*, & cette idée eſt une notion.

Elle eſt *confuſe*, ſi l'eſprit ne poſſede pas tous les caracteres diſtinctifs de l'objet.

La confuſion eſt oppoſée à la diſtinction, l'obſcurité à la clarté. Une notion confuſe peut renfermer des idées claires : une idée obſcure peut avoir des notions diſtinctes. L'idée qu'a le Jardinier d'un poirier eſt très-claire ; la notion qu'il s'en forme eſt confuſe ; celle qu'en a le Botaniſte eſt diſtincte.

Les notions ſeront d'autant plus diſtinctes, que l'eſprit aura rendu les perceptions plus vives par l'attention, & qu'il poſſédera mieux la propriété des ſignes repréſentatifs, ce qui eſt une ſuite de l'eſprit d'obſervation.

Les

Les notions étant déduites des perceptions qui ſont des repréſentations des objets, les notions doivent être conformes à ce qui eſt dans les objets ou à l'état des choſes, & c'eſt ce qui conſtitue *la vérité des notions*, comme *la fauſſeté* eſt l'oppoſition à l'état des choſes.

C'eſt encore par l'attention que l'on ſe forme des notions vraies des choſes, en les conſidérant en elles-mêmes & dans leur rapport ou leur oppoſition entr'elles. Cette attention eſt déterminée par la volonté, celle-ci par l'entendement. Ce ſera donc proportionnément au degré de lumiere de l'entendement que la volonté dirigera l'attention dans la recherche du vrai.

La perception & l'expreſſion du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs choſes, conſtituent la notion : ainſi quand on définit l'ame un être qui penſe & qui veut, on affirme de ce ſujet ou de l'ame les attributs de penſée & de volonté par leſquelles il eſt connu.

Toute notion renferme donc un *jugement* qui eſt la *perception* du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs

choſes : elle naît de la comparaiſon que fait l'ame entre les idées qu'elle en a.

Ou elles ſe conviennent ou elles ne ſe conviennent pas ; de-là les jugemens *affirmatifs* & les *négatifs*.

Les rapports ou oppoſitions des choſes ſont indépendans de l'entendement qui les conſidere : ils dérivent de l'eſſence réelle des choſes ; mais la maniere dont l'entendement acquiert des idées diſtinctes & les compare, dépend de ſa capacité, & celle-ci des circonſtances, qui ſont l'aſſemblage des cauſes phyſiques & morales qui varient : tout cela varie auſſi infiniment les jugemens que l'entendement porte des choſes.

Mais ces circonſtances ne changent pas la nature des choſes ni la nature de l'entendement ; c'eſt le nombre & la qualité des idées qui différencient les entendemens.

Il y a une proportion primitive entre les choſes & la capacité qu'a l'entendement de les appercevoir & d'en juger. En vertu de cette proportion, il eſt des choſes dont l'entendement ſaiſit les rapports ou les oppoſitions d'une

maniere immédiate, & c'eſt ce qui conſtitue le caractere de ce que l'on appelle *évidence*.

Elle conſiſte dans un tel rapport ou dans une telle oppoſition entre deux choſes, que l'idée de l'une renferme ou exclut par elle-même l'idée de l'autre.

L'on peut dire que tous les entendemens apperçoivent également & immédiatement l'évidence des premieres vérités; ils en ont tous les mêmes idées : la comparaiſon qu'ils en font eſt ſi prompte, ſi facile, qu'il leur ſuffit d'une ſimple appréhenſion de l'objet.

Mais il eſt une infinité de rapports ou d'oppoſitions que l'entendement ne peut appercevoir immédiatement : il a beſoin d'objets intermédiaires qui lient les choſes ; c'eſt par pluſieurs comparaiſons, pluſieurs jugemens qu'il en découvre les rapports ou les oppoſitions. Les idées que ces jugemens renferment ſont des idées moyennes ; & la collection de ces idées compoſe ce que l'on appelle le *raiſonnement*.

Le nombre des idées moyennes que l'entendement employe eſt dans le

Tantôt s'agiſſant de vérités déja cor
nues, on les diſtribue dans un tel ordr
que les plus ſimples & les plus géné
rales précedent les plus compoſées &
les plus particulieres, qui par-là de
viennent des conſéquences; & c'eſt là l
*ſyntheſe*, dont on ſe ſert pour inſtruir

## ARTICLE V.

### *EXTRAITS de* Saadi.

TRois (*a*) Habitans de Balk voyageoient enſemble, ils rencontrerent un tréſor & ils le partagerent; ils continuerent leur route, en s'entretenant de l'uſage qu'ils feroient de leurs richeſſes. Les vivres qu'ils avoient emportés étoient conſommés; ils convinrent qu'un d'eux iroit en chercher à la ville la plus prochaine, & que le plus jeune ſe chargeroit de cette commiſſion. Il partit; il ſe diſoit en chemin: me voilà riche; mais je le ſerois bien davantage, ſi j'avois été ſeul quand nous avons trouvé le tréſor. Mes compagnons m'ont enlevé deux parts, ne pourrois-je pas les reprendre? Cela me ſeroit facile, je n'aurois qu'à empoiſonner les vivres que je vais chercher;

(*a*) C'eſt ici une traduction plus littérale de la belle fable que M. Bret a miſes heureuſement en vers, & que nous avons inſérée dans notre volume de novembre dernier.

à mon retour je dirois que j'ai dîné à la ville, mes compagnons mangeroient ſans défiance & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du tréſor, & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs étoient aſſis à l'ombre d'un platane & ils ſe diſoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'aſſocier à nous ; nous avons été obligés de partager le tréſor avec lui : ſa part auroit dû être la nôtre, & c'eſt alors que nous ſerions riches. Il reviendra dans peu, nous avons de bons poignards.... Le jeune homme revint, ſes compagnons l'aſſaſſinerent ; ils mangerent enſuite des vivres empoiſonnés, ils moururent, & le tréſor n'appartint à perſonne.

Cosroës avoit un Miniſtre dont il étoit content & dont il ſe croyoit aimé. Un jour ce Miniſtre vint lui demander à ſe retirer ; Coſroës lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? J'ai fait tomber ſur toi la roſée de ma bienfaiſance ; mes eſclaves ne diſtinguent point tes ordres des miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en

éloigne jamais. Mitrâne (c'étoit le nom du Miniſtre) répondit : O Roi! je t'ai ſervi avec zele, & tu m'en as trop recompenſé ; mais la nature m'impoſe aujourd'hui des devoirs ſacrés ; laiſſe-moi les remplir : j'ai un fils, il n'a que moi pour lui apprendre à te ſervir un jour comme je t'ai ſervi. Je te permets de te retirer, dit Coſroës, mais à une condition : parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en eſt aucun qui ſoit auſſi digne que toi d'éclairer & d'élever l'ame de mon fils, finis ta carriere par le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre aux hommes ; qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la Cour, il ne faut pas qu'un jeune Prince la reſpire ; prends mon fils & vas l'inſtruire avec le tien dans la retraite, au ſein de l'innocence & de la vertu. Mitrâne partit avec les deux enfans, & après cinq ou ſix années il revint avec eux auprès de Coſroës qui fut charmé de revoir ſon fils, mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de ſon ancien Miniſtre. Coſroës ſentit cette différence avec une amere douleur, & il s'en plaignit à Mitrâne.

O Roi! lui dit Mitrâne : mon fils a fait un meilleur uſage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes ſoins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils ſavoit qu'il auroit beſoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient beſoin de lui.

NOURSHIVAN le Juſte n'étant encore que Prince dans le Chorazan & ſujet du Roi des Rois, aimoit les plaiſirs & vivoit avec ſplendeur ; il répandoit ſes richeſſes autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellens, les Joueurs d'inſtrumens les plus habiles venoient le prier de les entendre, & ils étoient riches lorſque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi, qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre : il prit beaucoup de plaiſir à leurs concerts ; mais il les récompenſa beaucoup moins qu'il ne les récompenſoit lorſqu'il n'étoit que Prince dans le Chorazan & ſujet du Roi des Rois. Un des Muſiciens oſa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel ſoit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je don-

fois mon argent, aujourd'hui je donne celui de mon peuple.

UN jour en paſſant dans un vallon écarté, je vis un jeune homme, dont une belle fille s'éloignoit; elle étoit en déſordre, & fuyoit fort vîte: je m'approchai du jeune homme & il diſoit, je me vois à la fleur de mon âge, le jardin de l'amour me promet les fruits les plus doux, je ſuis riche & je puis acheter les plus belles filles de la Circaſſie; mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circaſſie, aux fruits les plus doux du jardin de l'amour, à mes richeſſes, à ma jeuneſſe même & à tout ce qu'elle peut me promettre de plaiſirs, ſi je pouvois poſſéder pendant une ſeule nuit tous les charmes de Dariſſa, qui s'eſt échappée de mes bras & qui m'a refuſé un baiſer. Je plaignis la folie de ce jeune homme & je continuai mon chemin. Un jour en me promenant dans les jardins du Roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui pouſſoit de profonds ſoupirs; je n'étois ſéparé de lui que par un lambris de verdure, je l'apperçus; les mains les plus habiles des ouvriers

de Damas avoient tiſſu ſes habits des plus belles ſoies de la Syrie ; ſon viſage étoit auſſi triſte que ſes habits étoient riches ; ſes ſourcils froncés s'abaiſſoient ſur ſes yeux ; ſes regards étoient ſombres ; tous les muſcles de ſon viſage étoient en mouvement & en contraction ; il diſoit : que me ſert-il d'être bien traité du Roi, de poſſéder de belles maiſons, de belles femmes & de beaux eſclaves ? puis-je jouir de mes richeſſes & de ma faveur tant qu'Hali-Naſrou ſera le ſeul dépoſitaire de l'autorité ? j'ai les careſſes du Prince, Hali-Naſrou a ſa confiance ; je ſuis honoré, & Hali-Naſrou eſt puiſſant ; il répand ſur ſes amis les bienfaits du Prince ; il fait ſentir à ſes ennemis le poids de la diſgrace ; la Cour, la Ville, les Provinces, ſe proſternent, le front dans la pouſſiere, en préſence d'Hali-Naſrou, & moi-même je fléchis le genou devant lui. Ah ! pour jouir, pendant l'eſpace d'une ſeule lune, d'une ſemblable puiſſance, je donnerois mes richeſſes, mon rang, mes plaiſirs & même ma vie : oui ma vie ; ne ſerois-je pas trop heureux de la perdre ſi je pouvois par ce ſacrifice obtenir d'être

pendant l'eſpace d'une ſeule lune à la place d'Hali-Naſrou? Quelque tems après, je partis de Damas, pour me rendre en Perſe; j'arrivai près d'une riviere dont le pont venoit d'être rompu; un homme étoit au bord; les rides commençoient à ſillonner ſes joues, & le tems avoit déja blanchi ſa barbe; il couroit ſur le rivage, il l'embraſſoit, il ſe rouloit dans le ſable, & donnoit toutes les marques de la plus violente agitation; il diſoit, quel malheur pour moi de ne pouvoir traverſer cette riviere & me rendre à la ville! j'allois y conclure un marché qui devoit doubler mes tréſors, & à quoi peuvent me ſervir ces tréſors ſi je ne les augmente pas? Je renoncerois volontiers à mes femmes, à mes enfans, à la ville où je ſuis né, à la plus grande partie de ce qui me reſte de jours à vivre, pour traverſer cette maudite riviere. Je laiſſai cet homme & je continuai mon chemin vers la Perſe. En traverſant les déſerts de la Meſopotamie, je rencontrai un voyageur dont la proviſion d'eau étoit épuiſée depuis deux jours; il diſoit: je donnerois mes biens, mes plaiſirs & la plus grande

partie de ma vie pour un ſeul plaiſir, je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve & d'abord y entrer, je verrois l'eau battre mes jambes, je deſcendrois encore, & je ſentirois tous mes membres embraſſés par les flots, ma tête ſeule reſteroit élevée ſur les eaux; je l'y plongerois ſouvent, non-ſeulement pour m'abreuver à longs traits, pour me raſſaſier du plaiſir de boire; mais pour qu'il n'y eût pas une ſeule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme & je pourſuivis mon chemin. Je repaſſai dans mon eſprit ce que je venois d'entendre & ce qu'avoient dit le jeune homme déſeſpéré des rigueurs de Dariſſa & le vieillard qui ne pouvoit traverſer la riviere, & le courtiſan de Damas; je marchai enſéveli dans mes penſées & je me diſois: il eſt donc poſſible que je m'arrête volontiers dans le petit vallon d'Abila, tandis que je ſuis le maître de me rendre dans la belle plaine de Sennaar; une pêche de ce vallon peut donc me tenter aſſez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad; où ſe vendent les plus beaux & les

meilleurs fruits de l'Aſie ! J'oublierois donc au bord d'un lac le plaiſir du ſpectacle impoſant des vaſtes mers ! quoi, le deſir que je ſens peut effacer en moi les impreſſions de tout autre deſir, & anéantir pour moi toute partie du tems, excepté celle du moment où je ſuis ! O homme ! tu peux donc ſacrifier la durée d'une ſaiſon à celle d'une lune, la durée d'une lune à celle d'un jour, & la vie à un moment. Quelle puiſſance les objets empruntent de leur proximité ! ils nous font compter pour rien tout ce qui eſt éloigné de nous par les tems ou par les lieux : la femme que j'apperçois me fait perdre l'image de ces divines Houris qui ſont promiſes par le Prophete aux ſerviteurs fideles ; ce qui agit immédiatement & préſentement ſur mes ſens & ſur mon cœur, fait diſparoître de devant moi l'avenir & tous les fantômes agréables ou terribles de l'eſpérance & de la crainte. Ces réflexions m'affligeoient, je me croyois prêt à perdre à chaque inſtant mon bonheur pour un plaiſir ; oh ! diſois-je, combien de fois l'homme eſt tenté fortement de perdre ſon bonheur ? je cherchois à me raſſurer en

rappellant à ma penſée quelle étoit la puiſſance de la raiſon & les ſecours que j'en pouvois attendre ; c'eſt un ami, diſois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en deſcendant de la montagne ; il me criera de me détourner ſans doute ; mais la deſcente eſt rapide, & ſi elle m'entraîne, la raiſon n'eſt en moi qu'une ſuite des ſentimens qui me furent donnés par l'expérience, & qui ſont conſervés par ma mémoire ; ils ſont affoiblis par le tems & que peuvent-ils contre le ſentiment qu'un objet préſent m'inſpire dans le moment préſent ? ils ſont la voix de l'ami qui me crie dans l'éloignement, & que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi, donne de la force à ta raiſon, retrace-toi ſouvent ces faits, ces événemens qui t'ont fait ſentir la vérité des maximes des Sages, fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompenſe du Sage & des malheurs où tombe l'inſenſé ; tu intéreſſeras ton cœur à être vertueux. Que la vertu ſoit toujours devant tes yeux & repréſente la ſi belle, qu'il te ſoit impoſſible de ne pas l'aimer ; ſur-tout ne

t'occupe point de ſes préceptes ſans penſer à ſes effets & à ſes charmes ; donne-lui un corps, ſaiſis-la par tes ſens : ô mes amis, ſi malgré ce ſecours vous me voyez quelquefois broncher dans le chemin de la vie, ſoutenez-moi : ſi je tombe, ne riez point de ma chûte : je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.

ABU-NEKER & moi nous nous étions aimés avec toute la force & le feu que donnent à l'amitié la jeuneſſe & la pauvreté : l'Ange qui veille ſur les bons conduiſit mon ami par la main ; Abu-Neker trompa l'œil du méchant, & parvint à plaire au ſouverain Seigneur des Seigneurs, qui le combla de ſes graces ; mais il ne ſe crut riche que quand je ceſſai d'être pauvre. Dès que nous eûmes une fortune médiocre, il quitta la Perſe, & alla s'établir dans la province de Cachemire, qui eſt le paradis de l'Aſie. Je reſtai à Shiras, & je me diſois tous les jours qu'il y avoit en Cachemire un cœur ſur lequel je pouvois compter : les loix immuables qui ſont écrites dans le livre de fer

que l'Ange de la néceſſité couvre de ſes aîles, m'ont fait depuis errer long-tems à l'occident de l'Aſie, dans mes voyages, dans mes travaux, dans mes diſgraces ; le ſouvenir de mon ami ſoutenoit mon cœur, & l'eſpérance de le voir un jour ſéchoit mes larmes : enfin le Ciel permit que ma vie fût moins agitée : j'eus du loiſir & je partis pour Cachemire ; j'embraſſai mon ami ; j'entendis ſes paroles ; il entendit les miennes, & je crus revenir aux beaux jours de ma jeuneſſe : je le trouvai dans une maiſon commode & riante, ſituée ſur le penchant d'un côteau qui dominoit un des plus riches canton de l'opulente Cachemire : cette heureuſe contrée eſt couverte au nord par les vaſtes montagnes de l'Immaüs, qui s'étendent un peu à l'orient & à l'occident comme une ligne qui ſe courbe à ſes extrêmités ; cette plaine immenſe défendue ainſi de tous les vents froids & malfaiſants, part des montagnes & deſcend vers le midi en préſentant ſon ſein aux rayons du ſoleil ; elle eſt partagée par deux grands fleuves qui font de longs circuits & forment des iſles innombrables ; elle eſt coupée de mille

ruiſſeaux couverts d'arbres de toute eſpece. Abu-Neker y poſſédoit un terrein aſſez étendu qu'il cultivoit avec ſoin : l'expoſition & l'humidité de cette terre lui donnent une fécondité qui étonneroit un habitant des rives de l'Euphrate ou de la fertile Syrie ; elle produit d'elle-même des plantes ſans nombre, dont les fruits parviennent promptement à leur maturité. Le travail des habitans conſiſte à empêcher la ſurabondance des plantes inutiles qui croiſſent ſans ceſſe & pourroient étouffer les plantes néceſſaires. Abu-Neker avoit des terres qui lui donnoient différentes ſortes de grains, il avoit des vignes, des lacs, des pâturages ; ſes troupeaux étoient nombreux, ſes jardins étoient magnifiques ; une multitude d'hommes eſt employée à ſon ſervice. L'eſclavage n'eſt point connu en Cachemire ; des hommes libres, mais pauvres, ſe conſacrent au ſervice des riches qui conviennent avec eux du prix de leurs travaux. Mon ami alloit ſans ceſſe d'un de ſes biens à l'autre préſider aux différentes cultures, en fixer le tems & celui des récoltes ; ſes femmes ( il en avoit deux & elles s'ai-

moient), ſes femmes prenoient ſoin de ſa maiſon & de ſes jardins; elles alloient quelquefois viſiter les troupeaux; elles voyoient auſſi prendre dans les lacs des poiſſons délicieux. Dès le lever de l'aurore, l'Iman appelloit tous les ſerviteurs dans la petite moſquée d'Abu-Neker; après avoir levé leurs mains vers l'Eternel & récité à haute voix un chapitre de la Loi apportée par les Anges, ils alloient à leurs travaux qu'ils ſuſpendoient quelques momens pendant la plus grande chaleur, & qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer juſqu'à la fin de la journée. J'accompagnois ſouvent Abu-Neker, je parcourois ſes campagnes avec raviſſement, je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui béniſſoient Dieu & ſon Prophete. Il y avoit trois lunes que j'étois chez mon ami, & la paix, la gaité, l'amour du travail y avoient regné ſans interruption; je n'avois vu dans aucun des ſerviteurs ni mécontentement, ni relâchement, ni pareſſe. Je rendois graces au Ciel, & des larmes de joie couloient de mes yeux, quand je penſois à la douce ſituation de l'ami de mon

cœur. Il avoit chez lui un homme que ſes femmes & ſes ſerviteurs, excepté l'Iman, traitoient avec conſidération & même avec amitié; cet homme ne me plaiſoit point, je ne lui connoiſſois aucune fonction dans cette maiſon ſi bien ordonnée; il ſe levoit tard & ne ſe trouvoit jamais à la priere de la premiere heure; je le voyois dans les jardins avec les femmes de mon ami, & quelquefois dans la campagne avec des ouvriers qu'il détournoit de leur travail. Quand il ſe promenoit ſeul, il jettoit des regards contens ſur la nature; il ſembloit croire que les campagnes s'embelliſſoient pour le plaiſir de ſes yeux, & que le zéphir ſe levoit pour lui faire reſpirer le parfum des fleurs & un air plus doux. J'étois indigné qu'un homme ſi parfaitement oiſif n'en eût aucune honte & parût ne vivre que pour jouir tranquillement des travaux d'une famille active & laborieuſe. Je fis part de mes penſées à mon ami : que faites-vous, lui dis-je, de Suleiman ? Il eſt encore dans ſa force, & il n'en fait aucun uſage. Pourquoi l'homme oiſif eſt-il bien traité dans la maiſon du travail?

Vous l'aimez : comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abu-Neker ? Mon ami me répondit : O Saadi ! reſpectez le ſage Suleiman : ſes mains ne cultivent pas la terre, mais ſa raiſon éclaire les hommes ; aux lieux d'abondantes moiſſons il fait croître la vertu : avant ſon arrivée, je ne connoiſſois ni les bornes de la fermeté, ni celles de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur ; je ſentois trop le plaiſir de me faire obéir ; j'avois quitté la Perſe où j'étois révolté de la tyrannie, & j'étois devenu un tyran. Je tempérai mon autorité, dès que Suleiman m'eut inſtruit dans la ſcience des Sages. J'avois eu des ſerviteurs, & le jour que je fus juſte, je me trouvai environné de mes freres. Hélas ! ils m'étoient indifférens, quand ils avoient à ſe plaindre de moi ; ils me devinrent chers, quand ils eurent à s'en louer, & je ſentis le plaiſir d'aimer, d'étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occupées qu'à ſe diſputer mon amour & à ſe haïr ; graces à Suleiman, elles ont connu des devoirs, elles s'en occupent, & elles ont ceſſé de ſe haïr,

en ceſſant de s'ennuyer. La brune Niaré eſt altiere, injuſte, capricieuſe; mais elle n'a jamais d'entretiens avec Suleiman, ſans en rapporter de la douceur, de l'amour de l'ordre, & de la bienfaiſance. La blonde Felina eſt timide, ſon eſprit eſt foible & ſuperſtitieux; elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent, & Suleiman la raſſure. Avec quelqu'amitié que mes femmes & moi traitions nos ſerviteurs, ils ont des momens où leur état les humilie : Suleiman leur apprend alors à s'eſtimer de poſſéder les vertus que leur état exige, & il les reconcilie avec leur état; s'il leur arrive quelque bien, il va partager leur joie & il leur rappelle quelques circonſtances qui doivent l'augmenter, & qui leur échappoient; s'ils ont des peines, il les en conſole, en leur préſentant le tableau de leurs vertus & en ouvrant leur âme à l'eſpérance. J'avois un Iman Acariâtre, qui contrarioit Suleiman en tout; il vaut mieux perdre un Iman qu'un ami, je renvoyai l'Iman. J'en ai un plus traitable; il s'eſt laiſſé perſuader que mes gens pourroient plaire à Dieu, en vivant en freres & en ſervant bien

leur Maître. Nous ne lui permettons pas de les exhorter à des pratiques ſuperſtitieuſes ; ſeulement nous le laiſſons prêcher, tant qu'il veut, les ablutions à nos femmes. Suleiman connoît les arts champêtres, il a perfectionné notre agriculture & les inſtrumens dont ſe ſervent nos ouvriers ; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées ; nous lui devons une partie de nos richeſſes & l'art d'en jouir ; enfin nous lui devons d'être contens les uns des autres, de la nature & de nous-mêmes.

A meſure que le tems a fait paſſer devant mes yeux une plus longue ſuite des événemens du monde, & depuis que la couleur de mes cheveux eſt comme celle des cignes qui ſe jouent dans le jardin du Roi des Rois, j'ai penſé que le ſouverain Arbitre de nos deſtinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laiſſa jamais ſans plaiſir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action ſans récompenſe. Ecoutez, fils d'Adam, écoutez ce récit fidele.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie,

rabie, habitoit depuis long-tems un riche Paſteur : je l'ai connu ; on le diſoit heureux, & il étoit content. Un jour qu'il ſe promenoit au bord d'un torrent dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun juſqu'aux pieds des cedres dont le ſommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui rempliſſoit quelquefois la vallée de ſes cris perçans, & dont quelquefois les plaintes étouffées ſe diſtinguoient à peine du bruit du torrent. Le vieux Paſteur courut aux lieux d'où partoit la voix : il vit au pied d'un rocher un jeune homme à-demi couché ſur le ſable ; ſes habits étoient déchirés ; ſes cheveux tomboient en deſordre ſur ſon viſage où les charmes de la jeuneſſe étoient flétris par la douleur ; on voyoit ſur ſes joues les traces des larmes ; ſa tête étoit penchée ſur ſon ſein : il étoit ſemblable à la roſe abattue & inondée par l'orage. Le riche Paſteur fut touché, il aborda le jeune homme & lui dit : O enfant de la douleur ! viens dans mes bras, laiſſe-moi preſſer contre mon ſein l'homme qui gémit, ne m'ôte pas la conſolation de lui faire ſentir que

ſes peines me font ſoupirer. Le jeune homme leva la tête, & en gardant un morne ſilence, il fixa pendant quelque tems le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La ſeule vue du bon Paſteur devoit donner de la confiance; ſes yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu, ils avoient ces regards vifs & tendres qui font toujours parler les malheureux. Le jeune homme ſe leva tout couvert de pouſſiere, & s'élança dans les bras du Paſteur, en pouſſant un cri que répéterent les montagnes: O mon pere! diſoit-il, ô mon pere! Quand il fut un peu calmé par les diſcours & par les careſſes du Paſteur, celui-ci fit pluſieurs queſtions au jeune homme qui répondit ainſi: C'eſt derriere ces grands cedres que vous voyez ſur la plus élevée des montagnes, qu'eſt le hameau de Shel-Adar, pere de Fatmé; la cabane de mon pere n'en eſt pas éloignée. Fatmé eſt la plus belle entre les filles des montagnes; je l'ai vue, & il m'eſt impoſſible de ne plus la voir. Je m'étois propoſé pour conduire les troupeaux de ſon pere, & il y avoit conſenti. Il eſt riche, le pere

de Fatmé, & mon pere eſt pauvre. J'aimois Fatmé; Fatmé m'aimoit; ſon pere s'en eſt apperçu : nous lui avons avoué que nous nous aimions, & il veut me contraindre à m'éloigner du pays de ſa fille. Je me ſuis jetté à ſes pieds & je lui ai dit : O pere de Fatmé ! laiſſe-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je conſens de ne plus parler à Fatmé : je ne ſaurai pas ſi elle m'aime, je te le promets, je ne le ſaurai pas. Donne-moi encore à conduire un de tes troupeaux, permets que je ſerve toujours le pere de Fatmé. Eh bien, Shel-Adar m'a refuſé tout, il m'a traité durement, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de ſa maiſon. Il m'a menacé de punir Fatmé, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé eſt malheureuſe, mon pere eſt infirme, j'ai perdu ma mere, & j'ai deux freres ſi jeunes, qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des cedres; mon pere & mes freres recevoient leur ſubſiſtance de moi qui recevois tout de Shel-Adar & de Fatmé : & je me meurs. Mon fils, dit le vieillard, al-

lons enſemble au hameau de Shel-Adar, je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y conſentit. Il ſe traînoit à peine. En approchant ils virent Fatmé : elle étoit pâle & abattue de triſteſſe. Le jeune homme dit au vieillard : je vois Fatmé. Le vieillard entre dans la maiſon de Shel-Adar & lui dit : Une colombe d'Alep avoit été tranſportée à Damas; elle y vivoit avec une colombe du pays : leur maître craignit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour ſa compagne, & il les ſépara. Elles ceſſerent de manger le grain qu'il leur donnoit dans la main, elles devinrent languiſſantes & moururent. O Shel-Adar ! ne ſépare point ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent enſemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maiſon, a-t-il de la vertu ? Shel-Adar répondit : Le Prophete me ſoit témoin de ce que je vais dire : Ce qu'un lys eſt parmi les narciſſes, ce jeune homme l'eſt parmi les fideles; il ſurpaſſe tous les jeunes Paſteurs par ſa piété, par ſa bonté & par ſa vigilance; mais il eſt pauvre. Il ne l'eſt plus, dit le vieux Paſteur, non, Shel-Adar, il ne l'eſt

plus. Je poſſede la riche vallée d'Hoſapha, & je puis enrichir ce jeune homme. Une partie de mes troupeaux ſera demain à ta porte, ſi tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner ſa fille, & le vieillard ſe retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le ſommet des hautes montagnes pendant l'hyver, & des troupeaux de cavales plus belles que celles que montoit le Prophete. Quelques jours après cette action, le riche & bon Paſteur ſe mit en chemin vers les grands cedres au-delà deſquels eſt ſitué le hameau de Shel-Adar. Il alloit ſortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruiſſeau bordé de figuiers; il vit ſur un tertre, à l'ombre des figuiers, Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard dont la phyſionomie avoit un caractere de ſageſſe & de gaité. Ce vieillard regardoit ſouvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie : Shel-Adar avoit la même expreſſion dans les ſiens. Le bon Paſteur les vit & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le ſpec-

tacle doux & majeſtueux de la vieilleſſe contente peut donner de conſolation. Les deux vieillards ſe montroient l'un à l'autre pluſieurs jeunes gens parmi leſquels étoient deux enfans qui tantôt ſe jouoient ſur l'herbe & tantôt venoient careſſer les vieillards ; ils étoient bien vêtus, ils avoient la ſanté, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Il vit ces deux jeunes enfans, le bon Paſteur, & il avoit entendu que le vieillard que Shel-Adar tenoit par la main, étoit leur pere, & qu'ils étoient les freres du jeune époux de Fatmé. Plus près de lui & préciſément à la liſiere du bois, Fatmé & ſon époux étoient aſſis ſur le gazon ; ſouvent ils reſtoient immobiles & ſe regardoient fixement ; ils ſourioient ſi doucement, qu'il ſembloit que la ſeule habitude du plaiſir eût rendu leur viſage riant. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur ſilence délicieux par des careſſes vives & modeſtes ; on voyoit qu'ils étoient retenus par la préſence de leurs peres, & ſur-tout par leur reſpect pour les enfans. Souvent ils ſe regardoient tous, & chacun paroiſſoit enyvré du bonheur de ce qui lui étoit

cher & du ſien ; la même joie qui les animoit ſe manifeſtoit de la même maniere ſur tous les viſages, comme la même ſeve couvre de fleurs ſemblables les branches d'un même cedre. Le bon Paſteur les regarda tour-à-tour, il porta ſes yeux dans la prairie, & il vit les troupeaux qu'il avoit donnés ; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi leſquels ils étoient confondus. Il voyoit ces troupeaux, le bon Paſteur, & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ſes chants le bonheur de ſes Maîtres & le ſien.

O fils d'Adam ! je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, & je vous ai fait le récit fidele que je vous avois promis.

## ARTICLE VI.

*Joannis-Joviani Pontani vita, auctore* Roberto de Sarno, *Congregationis Oratorii Neapolitani Presbytero.*

« VIE de Jean-Jovianus Pontanus, » par le R. P. *Robert de Sarno*, de » la Congrégation de l'Oratoire de » Naples. A Naples, 1761 ».

JEan-Jovianus Pontanus naquit à *Cereto* en Ombrie au mois de décembre 1426 : les factions qui déchiroient depuis long-tems ſa patrie, avoient forcé ſes ancêtres de l'abandonner. Les citoyens de cette malheureuſe contrée étoient tous diviſés, & tous étoient vendus au crime. Les excès où les porta leur haine mutuelle font frémir l'humanité. Pontanus nous en a conſervé le tableau que ſon ayeule lui avoit tracé plus d'une fois dans ſon enfance en verſant des torrens de larmes. « Toutes les familles, dit-il, étoient armées les unes contre les autres, & la fureur qui les animoit

étoit telle, que lorſque ceux d'une faction s'étoient emparés de quelqu'un du parti oppoſé, ils s'aſſembloient pour jouir du ſpectacle barbare de voir couler le ſang de ce malheureux : ils déchiroient ſes membres, rôtiſſoient les lambeaux de ſon cadavre ; & plus cruels que les bêtes féroces, ils dévoroient ſa chair & s'enyvroient de ſon ſang, en invoquant dans ces feſtins horribles le Ciel qui ne les puniſſoit pas. Mes ancêtres, pour échapper à la rage de leurs ennemis, ſe retirerent à la campagne ; ils y bâtirent une tour où ils crurent leurs femmes, leurs enfans & leurs biens en ſûreté ; mais bientôt après attaqués par une faction qui avoit pour chefs les deux freres de ma biſayeule, ils furent tous maſſacrés. Ma biſayeule reſta ſeule pour la défenſe de la place : ſes freres l'exhortent à ſe rendre ; elle y conſent à condition qu'on conſervera la vie à ſes deux enfans. Les barbares rejettent la propoſition, & le fer leur étant devenu inutile, ils ont recours à la flamme. Cette femme courageuſe emporte ſes enfans dans le lieu le plus ſecret de la tour, où bientôt le feu les

atteint & les conſume tous ». Né dans ces tems de haines & de guerres inteſtines, Jean paſſa ſes premieres années dans les larmes : il vit maſſacrer Jacques Pontanus ſon pere, homme encore plus diſtingué par la ſupériorité de ſes talens que par l'éclat de ſa naiſſance ; & lui-même ne dut la vie qu'aux tendres ſoins d'une mere vigilante qui le déroba au couteau prêt à l'égorger, & l'emmena à Perouze.

Cette femme vertueuſe ne confia pas à des mains étrangeres l'éducation de ſon fils. Pontanus ne dut qu'aux ſoins & aux exemples maternels le germe des talens & des vertus qu'il fit éclater dans le long cours de ſa vie. Après avoir paſſé ſon enfance dans le ſein d'une mere uniquement occupée à lui former l'eſprit & le cœur, Pontanus revint dans ſa patrie : la diſcorde y ſouffloit encore ſes fureurs. L'héritage de ſes parens, qu'il venoit recueillir, avoit été envahi, & ſa vie même n'étoit pas en ſûreté. Attiré par la réputation qu'avoit Alphonſe, Roi de Naples, d'aimer les Lettres & de récompenſer ceux qui les cultivoient, il ſe rendit en Toſcane auprès

de ce Prince, qui venoit de déclarer la guerre aux Florentins & revint avec lui à Naples. A peine fut-il arrivé qu'il tomba dangereuſement malade : *Julius Fortis*, Miniſtre d'Alphonſe, apprit ſa ſituation, & non-ſeulement il l'adoucit, mais il prit un ſoin particulier de ſa fortune.

Un des plus ſages & des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, *Antonius Panormita (a)*, qu'Alphonſe honoroit de ſon eſtime & de ſa confiance, connut Pontanus, aima ſon caractere, admira ſes talens & le produiſit à la Cour, où bientôt il jouit d'une grande conſidération.

Pontanus marchoit à grands pas dans le chemin de la fortune & de la gloire. A vingt-quatre ans il jouiſſoit déja d'une célébrité ſupérieure à celle des gens de Lettres de ſon tems les plus diſtingués. *Antoine Panormita* fut envoyé à Veniſe en qualité d'Ambaſſadeur, & Pontanus l'accompagna.

(*a*) Antoine *Bononia*, de l'ancienne Maiſon des *Beccadelli*. Un frere de l'Auteur de cette vie ſe propoſe de donner inceſſamment celle d'*Antoine*.

Arrivé à Florence, il attira tous les regards. Côme de Medicis, qui ſur la fin de ſa carriere gouvernoit encore ſa patrie avec la gloire des premiers jours de ſon adminiſtration, voulut le connoître : il lut quelques-uns de ſes vers & lui annonça la haute réputation à laquelle il parvint en effet, & que la poſtérité lui a confirmée.

La ſociété aimable & douce de Pontanus devenoit tous les jours plus chere à *Panormita* : ce ſavant homme lui confioit ſes ſecrets, lui ſoumettoit ſes ouvrages ; & lorſque ſes amis venoient le conſulter dans ſa vieilleſſe ſur quelque objet de littérature, il les renvoyoit à Pontanus.

Devenu plus célebre & plus conſidéré, Pontanus n'en devint ni plus fier ni moins appliqué. Tant de modeſtie, jointe à tant de mérite, engaga *Ulcinius*, Secretaire d'Alphonſe, à lui céder une partie de ſon emploi. Bientôt il le lui confia tout entier. Pontanus le remplit avec un ſuccès qu'on n'obtient pas toujours de la plus longue expérience : le tems que ſes occupations lui laiſſoient, il le conſacroit aux Muſes : ſes mains, comme il le diſoit, avoient perdu

l'habitude de quitter la plume.

Parmi le grand nombre d'hommes illuſtres dont s'honoroit alors l'Italie, Alphonſe choiſit Pontanus pour précepteur de ſon neveu Charles de Navarre. Après la mort d'Alphonſe, Charles ſe vit obligé de retourner en Arragon, & Pontanus délivré des ſoins de ſon préceptorat, s'attacha de nouveau à l'emploi qu'il avoit pris d'*Ulcinius* : bientôt il fut initié dans les affaires les plus importantes, & plus d'une fois la ſageſſe de ſes conſeils leva des difficultés qu'on croyoit inſurmontables.

Ferdinand, ſucceſſeur d'Alphonſe, qui depuis long-tems connoiſſoit le mérite de Pontanus, le nomma ſon Secretaire & le chargea de l'éducation de ſon fils, perſuadé que ce fils inſtruit par un grand homme, ſeroit néceſſairement un grand Prince.

Enveloppé dans ſa propre gloire, Jovianus ſembloit fuir les honneurs ; mais les honneurs venoient le chercher, & dès lors il fut aiſé de préſager le haut point de grandeur où l'Italie le vit depuis.

Une guerre s'éleva entre Ferdinand

& Jean d'Anjou. Ferdinand partit à la tête de ſon armée & emmena Pontanus, qui ſe montra tout à-la-fois Soldat & Général. On vit avec ſurpriſe un Philoſophe qui, juſqu'alors n'avoit cultivé que ſa raiſon & les Lettres, ſe diſtinguer dans les opérations militaires, comme ſi toute ſa vie il eût fait le métier de la guerre. La poudre des camps & le tumulte des armes ne l'empêcherent pas de ſacrifier aux Muſes : il fit lui-même l'hiſtoire de cette guerre, & l'écrivit avec autant d'élégance que d'impartialité.

L'habileté & les nouveaux talens que Pontanus avoit développés dans cette campagne, lui meriterent toute la confiance de Ferdinand. Ce Prince de retour à Naples le combla de bontés & d'honneur : l'envie s'arma contre lui ; elle alla même prendre des traits dans le cœur du jeune Alphonſe qui, jaloux du crédit de ſon maître, fut encore aſſez lâche pour entreprendre de le noircir. Pontanus ne ſe vengea de la calomnie qu'en s'appliquant à devenir encore plus utile à ſon Prince & à l'Etat.

Il avoit coutume de dire qu'il n'a-

voit rien à craindre de ſes ennemis parce qu'il avoit un puiſſant défenſeur. Le Roi le preſſant un jour de le lui nommer : *c'eſt ma pauvreté*, lui dit-il avec fermeté, *voilà le garant de mon innocence, & le témoin qui dépoſera toujours en ma faveur.*

Mais il eſt tems de parler d'une des plus brillantes époques de la vie de Pontanus. Quelque tems avant de mourir Alphonſe I, toujours occupé du bien des lettres, ſe propoſa d'établir une Académie dans ſa Capitale, & chargea *Antoine Panormita* de veiller à ce que ce projet fût promptement exécuté. Antoine répondit aux vues du Souverain; l'Académie fut érigée : les hommes les plus illuſtres d'Italie s'empreſſerent d'y être reçus, & quoiqu'Antoine vécût encore, ils placerent unanimement Pontanus à leur tête.

Parmi les ſtatuts qu'il fit en qualité de Chef de cette ſociété, un des principaux portoit que tous les Collegues prendroient un nouveau nom qui fût plus élégant & plus convenable à des hommes entierement voués aux Lettres. Ce fut à ce ſujet qu'il prit le nom de *Jovianus*, & que Sannazar prit ce-

lui d'*Actius Syncerus*. Il s'agit enſuite de ſavoir comment on nommeroit la Société même : on reſpectoit trop Platon & Ariſtote pour oſer lui donner le nom de Lycée & d'Académie ; on prit le parti de l'appeller le *Portique Antonien*, du nom de ſon fondateur ; mais bientôt après elle ne fut plus déſignée que ſous celui d'*Académie de Pontanus*.

Rien n'eſt plus propre à exciter l'émulation & à nourrir le germe des talens que ces ſortes d'établiſſemens littéraires : mais il eſt arrivé ſouvent que des Sociétés auxquelles une premiere ardeur avoit donné de l'éclat, eſt enſuite tombée dans l'aviliſſement & le mépris. Cette décadence eſt inévitable lorſque les places faites pour décorer le mérite ne ſont plus accordées qu'à la faveur ou à l'intrigue.

Marié à la Philoſophie, Pontanus n'avoit point encore ſongé à d'autres engagemens : les chaînes les plus douces lui paroiſſoient encore trop dures ; il avoit eté frappé d'un mot de *Puderic*, noble Napolitain, qui allant aux nôces d'un de ſes amis, le pria de l'accompagner, *pour ne pas aller ſeul*, di-

foit-il, *aux funérailles de ſon ami.*

L'ennui que la ſolitude entraîne fit taire le ſentiment d'averſion qu'il avoit pour le mariage : il craignoit, comme il le diſoit lui-même, de ſe voir abandonné, au cas qu'il retombât malade, aux ſoins d'un enfant qu'il nourriſſoit. Cet enfant c'étoit lui-même.

Il épouſa en 1461 une fille âgée de 17 ans qui, aux avantages d'une haute naiſſance, de la richeſſe, de la jeuneſſe & de la beauté, réuniſſoit des mœurs douces & pures : elle s'appelloit Adrienne.

Pontanus en eut quatre enfans qui lui furent d'autant plus chers qu'il aimoit paſſionnément la mere : c'eſt cette tendreſſe extrême qui lui fit imaginer un genre de poéſie nouveau & tout-à-fait inconnu juſqu'à lui. Les vers qu'il fit pour *Lucius Franciſcus*, celui de ſes enfans qu'il aima le plus, nous en fourniront un exemple.

*Pupe meus, pupille meus, complectere matrem,*
*Inque tuos propera, pupule care, ſinus.*
*Pupe bone, en cape, care, tuas, mi pupule, mammas.*

*Pupule belle meus, bellule pupe meus;*
*Suge; canam tibi nœniolam, næ nœnia nonne*
*Nota tibi, nate, eſt nœnia nœniola?*
*Pupe meus, pupille meus, næ nœnia nonne*
*Nota tibi, nate, eſt nœnia nœniola?*
*Belle meus, mellite meus, næ nœnia nonne*
*Nota tibi, nate, eſt nœnia nœniola?*
*Somniculus tibi jam laſſis obrepit ocellis,*
*Dum tibi, nate, placet nœnia nota nimis.*
*Pupe meus, dormiſce, meus, nec nœnia noſtra*
*Da noctem nato nœnia ſomniferam.*

Que d'agrémens, que de naïveté, que de molleſſe dans ces vers! comme tout y caractériſe un pere qui voyant ſon enfant ſe jouer & ſourire ſur le ſein découvert de ſa mere, s'abandonne tout entier aux mouvemens de la nature, balbutie, devient enfant lui-même, le careſſe, l'invite à prendre la mammelle, enſuite appelle le ſommeil par un murmure doux, long & uniforme, & qui, lorſque les tendres paupieres de l'enfant ſont fermées, privé du ſpectacle délicieux de ſes ris & de ſes mouvemens, ſe frappe de l'image de la mort & tremble que ſon enfant ne ſe réveille plus!

Lucius après avoir fait des progrès

étonnans dans la Philoſophie, mourut à l'âge de 29 ans : il y en avoit déja ſept que Pontanus avoit perdu ſon épouſe, avec laquelle il avoit vécu dans la plus parfaite union, quoique ſa tendreſſe fût ſoupçonneuſe, & qu'il fût très-facile de l'alarmer.

Peu de tems après la mort d'*Adrienne* Pontanus déja fort avancé en âge épouſa une femme de Ferrare appellée *Stella* : ſon ſurnom & ſa famille ne ſont pas connus ; mais on ſait qu'elle eut des mœurs pures, qu'elle fut attachée à ſes devoirs, & qu'elle les remplit avec exactitude. Son mari l'aimoit éperdument & voulut immortaliſer ſon amour pour elle par deux livres d'élégies qui en effet reſpirent la tendreſſe : il en eut un fils qui ne vécut que 50 jours ; ſa mere ne lui ſurvécut pas long-tems : nouveaux ſujets de larmes & de vers.

Cependant dès l'année 1463 Pontanus avoit été chargé des affaires les plus ſecretes & les plus importantes du gouvernement : ſon élévation ne porta nulle atteinte à ſa Philoſophie ; il étoit d'un ſi grand déſintéreſſement que, lorſque ſes amis le preſſoient de ſuivre

l'exemple de ſes prédéceſſeurs & de s'occuper enfin à augmenter & à aſſurer ſa fortune, il leur répondoit qu'il *craignoit également l'indigence & l'opulence*, paroles admirables dans une place où la cupidité n'eſt pas même contrainte. Ferdinand inſtruit de ſa modération le nomma citoyen de Naples, lui aſſigna des penſions ſur le tréſor royal, & le revêtit de deux nouveaux emplois très-conſidérables.

En 1482 une guerre s'éleva entre les Vénitiens & Hercule I, Duc de Ferrare. Les Venitiens ne pardonnoient pas à Ferdinand d'avoir donné ſa fille Eleonore en mariage à ce Duc, & les préparatifs qu'ils faiſoient annonçoient la violence de leur reſſentiment. L'Italie entiere étoit dans l'agitation : les opérations ſages & politiques de Pontanus tranquilliſerent l'Italie, & la paix ſe fit quand tout annonçoit & reſpiroit la guerre.

Trois ans après, l'ambition d'Innocent VIII occaſionna de nouveaux troubles. Ce Pontife exigea qu'indépendant de la haquenée dont les Rois de Naples font hommage au Saint-Siege, Ferdinand payât des ſubſides

que Paul II & Sixte V avoient abolis. Ferdinand les refuſe, la guerre s'allume : Pontanus eſt chargé de la négociation, ſe rend à Rome, concilie les eſprits & pacifie tout. Les Cardinaux marquoient quelques inquiétudes ſur la ſûreté du traité qu'on venoit de conclure : gardons-nous bien, dit Innocent, de manquer de parole à Pontanus ; eſt-il juſte que la vérité & la bonne foi abandonnent celui qui ne les a jamais abandonnées ?

A ſon retour de Rome, Pontanus trouva de grandes révolutions dans le miniſtere : Antoine *Petruci*, premier Miniſtre du royaume, s'étoit rendu coupable d'un crime de leſe-Majeſté : ſa place fut donnée à Pontanus, qui l'occupa en Philoſophe dont la fortune ne ſauroit changer ni les principes ni les mœurs. Le bonheur public fut le fruit de ſageſſe avec laquelle il gouverna. Placez Socrate au premier rang du monde & tous les hommes ſeront heureux.

Pontanus avoit donné l'exemple de toutes les vertus morales & politiques ; il voulut laiſſer un monument de ſa piété : il fit conſtruire un Temple d'une architecture de très-bon goût & qui ſe

reſſentoit à peine de la barbarie qui, dans ce tems-là oppreſſoit encore les Arts. On n'y voit pas ſans reſpect les noms, les portraits & les épitaphes de Pontanus, de ſes femmes, de ſes enfans, de ſes ancêtres & de ſes amis. La face extérieure du Temple eſt ornée de huit Sentences gravées ſur le marbre & priſes de l'antiquité. Nous en citerons ici quelques-unes.

*In utraque fortuna, fortunæ ipſius memor eſto.*

De quelque façon que la fortune vous traite, ſouvenez-vous de ce qu'eſt la fortune.

*Hominem eſſe ſe haud meminit, qui nunquam injuriarum obliviſcitur.*

Celui qui n'a jamais pardonné n'a jamais ſenti qu'il eſt homme.

*Fruſtrà leges prætereunt quem non abſolvit conſcientia.*

C'eſt en vain que les loix oublient celui qui n'eſt pas abſous par ſa propre conſcience.

Toutes les épitaphes qu'on y lit ont été compoſées par Pontanus lui-même.

Il nous ſuffira de rapporter ici celle qu'il fit pour ſon ami *Compater.*

*Quid agam requiris : tabeſco.*
*Scire quis ſim cupis : fui.*
*Vitæ quæ fuerint condimenta rogas :*
*Labor, dolor, ægritudo, luctus,*
*Servire ſuperbis Dominis,*
*Jugum ferre ſuperſtitionis,*
*Quos caros habeas ſepelire,*
*Patriæ videre excidium.*
*Uxorias moleſtias nunquam ſenſi (a).*

Petro Compatri, viro officioſiſſimo, Pontanus poſuit, conſtantem ob amicitiam, ann. LIII. MDI. XV. KAL. DEC.

Pontanus aſſigna pour l'entretien du monument qu'il avoit fait conſtruire 270 écus d'or de revenu, ſur leſquels il voulut qu'on en prélevât trente-ſix tous les ans pour doter de pauvres filles.

(a) Veux-tu ſavoir ce que je fais ? Je tombe en pouſſiere. Qui je ſuis ? Je fus. Quels ont été les aſſaiſonnemens de ma vie ? Le travail, la douleur, le chagrin, les larmes, ſervir des Maîtres ſuperbes, porter le joug de la ſuperſtition, enſévelir les perſonnes qui m'étoient les plus cheres, & voir la ruine de ma patrie.

Tendre une main ſecourable à la foibleſſe & ſauver ce que le ſexe doit avoir de plus cher, l'innocence & la réputation, c'eſt, diſoit-il, l'acte le plus agréable aux yeux de la Divinité, & le meilleur exemple qu'on puiſſe donner aux hommes. Mais les intentions de Pontanus ne furent pas longtems remplies : le monument de ſa religion & de ſa bienfaiſance fut négligé & abandonné juſqu'en 1759, où Charles de Bourbon, actuellement Roi d'Eſpagne, fondateur ou reſtaurateur de tout ce qu'il y a aujourd'hui de grand & d'utile dans le royaume de Naples, rendit à cet édifice ſon ancienne ſplendeur.

En 1494 Ferdinand mourut ; & ſon fils Alphonſe, Duc de Calabre, monta ſur le trône. Le Roi de Naples perdit les ſentimens de jalouſie que le Duc de Calabre avoit eus contre Pontanus : il le combla d'honneurs, lui confia toute ſon autorité, & lui fit ériger une ſtatue de bronze dans un de ſes palais : *je ne puis trop l'honorer*, diſoit-il, *c'eſt un grand homme, & il fut mon maître.* Frédéric, frere d'Alphonſe, étoit comme lui pénétré d'admiration

pour

pour les grands talens & les vertus de Pontanus : Un jour le conſeil étoit aſſemblé ; Pontanus entre, Frédéric ſe leve par reſpect : *ſilence*, dit-il, *voici notre maître.*

Pontanus étoit au comble de la gloire ; il jouiſſoit du premier rang dans la Littérature ; dans l'Etat il ne voyoit au-deſſus de lui que la Couronne. Heureux ſi la mort eût alors terminé ſa carriere ! Le tableau de ſes vertus va s'effacer : un crime va détruire l'ouvrage de ſoixante ans de travaux glorieux & utiles.

Alphonſe las de porter la couronne la céde à ſon fils Ferdinand II. Ce nouveau Monarque confirme à Pontanus ſes honneurs & ſes dignités : mais à peine eſt-il aſſis ſur le trône que Charles VIII, Roi de France, entre en Italie, le chaſſe de ſes Etats, s'avance vers la capitale & la ſomme de ſe rendre. Pontanus en livre les clefs ; & chargé de haranguer le nouveau Roi dans la cérémonie de ſon couronnement, il employe ſon éloquence à flatter lâchement le conquérant qui ſubjuguoit ſa patrie, & à charger d'outrages les Rois ſes maîtres

& ſes bienfaiteurs; action baſſe, indigne, abominable, que rien ne peut juſtifier parce que rien ne peut diſpenſer l'homme, de la reconnoiſſance; & le Sujet, du reſpect & de la fidélité qu'il doit à ſon Souverain.

Cependant quelques Princes de l'Europe alarmés de l'entrepriſe de Charles ſe liguent & parviennent à chaſſer les François du royaume de Naples. Ferdinand rentre dans ſes Etats, & ce Monarque généreux ſe borne à dépouiller Pontanus de ſes charges. Il faut avouer que Pontanus ſupporta ſa diſgrace comme s'il ne l'eût pas méritée; la proſpérité n'avoit point enivré ſon ame; les revers ne l'abattirent pas; jamais même il ne montra plus de contentement & de gaieté que depuis qu'il fut éloigné du commerce des Souverains, du faſte des Cours & du tourbillon des affaires. *Je ne vis donc plus*, diſoit-il, *pour les Rois, mais pour moi-même; enfin je diſpoſe de ma penſée. Hommes ambitieux, connoiſſez le véritable bonheur, il conſiſte uniquement à jouir de ſon ame, c'eſt-à-dire, du commerce des immortels.* Sa philoſophie n'étoit pas de ſpécula-

tion ; quelque tems après ſa diſgrace Louis XII. s'empara du royaume de Naples & lui offrit les premieres charges de l'Etat. Pontanus refuſa, en lui diſant que le Ciel avoit pourvu à ſa fortune, qu'il ne cherchoit pas à rendre ſa vieilleſſe plus riche, mais plus occupée. C'eſt dans ſa retraite qu'il compoſa cette foule d'ouvrages qu'il nous a laiſſés en proſe & en vers ; il y vécut l'eſpace de huit années, dont il partagea tous les inſtans entre la Philoſophie & l'amitié. Il mourut enfin en 1505 âgé de 77 ans, regretté de ſes amis, des Gens de Lettres & du public. Quelques momens avant de mourir il donna à Jérôme de Borgia ſon diſciple cette épitaphe, qu'il lui recommanda de faire graver ſur ſon tombeau, & qu'on y voit encore aujourd'hui.

*Vivus domum hanc mihi paravi, in qua quieſcerem mortuus, noli, obſecro, injuriam mortuo face e, vivens quam fecerim nemini : ſum etenim Joannes Jovianus Pontanus, quem amaverunt bonæ Muſæ, juſſ exerunt viri probi, honeſ-*

« J'ai préparé pendant ma
« maiſon pour l'habiter
» mort ; n'outragez point
» n'a outragé perſonne :
» J. Pontanus que les M
» chéri, que les gens de
» reſpecté, & que les
» honoré. Tu ſais qui je
» plutôt qui je fus. Hal
» ſéjour des ombres, je
» connoître ; mais connoi
» même ».

Pontanus étoit d'une taille
& bien priſe ; il avoit la tête
le front large, les ſourcils ba
aquilain, les yeux bleus, le m

de ſa converſation. Jamais homme ne s'eſt énoncé avec plus d'éloquence & de grace : peu de politiques & de négociateurs ont été auſſi profonds & auſſi habiles. Ses mœurs étoient pures & ſa religion ſolide : il étoit juſte, tempérant, frugal ; mais ces belles qualités furent ternies par plus d'un vice. Pontanus étoit cauſtique, médiſant & d'une ambition démeſurée : d'ailleurs ſa perfidie envers ſon Souverain eſt une tache que toutes ſes vertus ne peuvent effacer.

Il ne nous reſte plus qu'à dire un mot de ſes ouvrages. Pontanus étoit tout-à-la fois un très-bel eſprit, un grand Littérateur & un vrai Philoſophe. La plûpart de ſes écrits roulent ſur des ſujets de morale & ſont tous remplis de maximes ſaines & de réflexions profondes & judicieuſes. Son hiſtoire de la guerre de Naples eſt un chef-d'œuvre & ſuffiroit pour l'immortaliſer. Sa latinité eſt toujours pure, toujours élégante & ſon ſtyle eſt plein de douceur, de nobleſſe & d'harmonie. Quant à ſes ouvrages de poéſie, on retrouve dans ſes hendecaſyllabes les graces piquantes & naïves de Ca-

tulle ; ſes élégies reſpirent le ſentiment, & dans ſes *Météores* & ſon *Uranie* c'eſt la Philoſophie elle-même parée de tous les charmes de la Poéſie. Pontanus ne ſe borna pas à enrichir la république des Lettres de ſes propres ouvrages, nous devons à ſes recherches tout ce que *Tiberius Donatus*, ancien Grammairien, a compoſé ſur les œuvres de Virgile, ainſi que la *Grammaire* de Q. Rhemnius Palæmon. Un des plus grands ſervices que ce grand homme ait rendus à la Littérature, c'eſt d'avoir corrigé & reſtauré le ſeul exemplaire qui fût reſté des poéſies de Catulle ; en un mot rien n'a manqué à la gloire littéraire de Pontanus ; ſes ouvrages exciterent l'envie & ils en ont triomphé. Il avoit annoncé lui-même ſon immortalité : *la renommée*, dit-il dans ſon *Uranie*, *aſſiſe en habit de Fête ſur mon tombeau, portera chez tous les peuples & dans tous les âges, mon nom & ma gloire : la poſtérité la plus reculée parlera de Pontanus & le célébrera.*

Juſqu'à préſent nous ne connoiſſions en quelque ſorte de J. J. Pontanus que les ouvrages qu'il nous a laiſſés ;

les détails de ſa vie étoient ignorés: le Pere Robert de Sarno les a tracés le premier, & ſon travail eſt à tous égards digne d'éloges. Nous deſirerions ſeulement que ſa latinité fût moins laborieuſe, moins affectée, & ſur-tout plus conforme à celle du ſavant homme dont il a donné l'hiſtoire.

## ARTICLE VII.

*DE Magnete, libri quatuor, in duos tomos diſtributi, auctore* Joan. Bapt. Scorella, *Clerico regulari. Brixiæ, anno* 1759.

« TRAITÉ de l'Aiman, par le P. *Sca-* » *rella*, &c. »

AVANT la découverte de l'électricité, il étoit peu de phénomenes auſſi intéreſſans que ceux du magnétiſme; on les regardoit comme le ſeul moyen qui dût conduire à la découverte du ſecret de la nature : auſſi vit-on preſque tous les Philoſophes s'attacher à établir un ſyſtême dans lequel ils puſſent rendre raiſon, au moins d'une maniere plauſible, des principaux effets de l'aiman; mais leurs efforts ne furent point heureux, & la théorie de l'aiman demeura imparfaite & obſcure. De nouvelles expériences & ſur-tout le champ vaſte qu'ont ouvert aux Phyſiciens les différens phénomenes du fluide électrique, ont ranimé leur courage, & l'on eſt en-

ſin parvenu dans ce ſiecle à porter cette partie de la Phyſique auſſi loin qu'elle ſemble pouvoir s'étendre. On a même en quelque ſorte ſurpaſſé la nature, par la production des aimans artificiels.

L'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons ne s'eſt livré entierement à l'étude de la Phyſique, qu'après avoit cultivé long-tems les Mathématiques qu'il ſait employer avec autant d'adreſſe que d'intelligence & de ſagacité. Il a diviſé ſon traité en deux parties qui forment deux volumes *in*-4°. dont chacun eſt compoſé de deux livres.

Le premier livre traite des tourbillons magnétiques, de la nature du fer & de l'aiman, & des différences de ces deux corps. Dans le ſecond livre on examine quels ſont les effets qui doivent réſulter de ces torrens de corpuſcules magnétiques, & en particulier l'attraction & la répulſion, ainſi que la direction du courant.

Dans le troiſieme, l'Auteur s'occupe de la recherche des cauſes de l'inclinaiſon & de la déclinaiſon de l'aiguille. Enfin dans le quatrieme il explique

différens effets particuliers que la méthode qu'il s'eſt preſcrite ne lui permettoit pas de diſcuter dans les livres précédens. Nous ne rendrons compte ici que du premier volume qui renferme les deux premiers livres.

Après avoir établi l'exiſtence des émanations d'un fluide magnétique, l'Auteur fait voir l'impoſſibilité d'expliquer & par le choc de l'air groſſier & par l'attraction newtonienne, de quelle maniere le fer & l'aiman s'attirent mutuellement ou s'approchent l'un de l'autre. La premiere partie ſe prouve tout-d'un-coup par une expérience dans le vuide, de laquelle il réſulte que le fluide magnétique ne perd rien de ſa force, quelle que ſoit la raréfaction de l'air qui reſte dans le récipient & qui ne préſente plus aucune réſiſtance ſenſible aux corps les plus légers. La ſeconde partie mérite un peu plus d'attention, parce qu'elle dépend de l'idée que le P. Scarella s'eſt formée du ſyſtême de Newton & de l'uſage qu'il prétend qu'on en doit faire dans l'explication des phénomenes particuliers de la Phyſique. On pourroit imaginer ici que ce ſavant

Phyſicien eſt oppoſé à l'attraction ; on ſe tromperoit : l'attraction a peu de défenſeurs plus zélés & plus intelligens. Mais, comme il l'obſerve très-bien, rien n'eſt plus capable de détruire ce ſyſtême dans l'eſprit d'un grand nombre de jeunes Philoſophes, que l'exceſſive liberté avec laquelle on forge autant de loix variables d'attraction, qu'il y a d'effets particuliers dont on veut rendre raiſon. Le P. Scarella regarde la loi qui ſuit le rapport direct des maſſes & l'inverſe des quarrés des diſtances, comme la ſeule dont l'exiſtence ſoit invinciblement démontrée : auſſi en fait-il une loi primitive ; il prétend même qu'elle ſuffit dans une infinité de circonſtances où l'on s'eſt permis mal-à-propos d'en admettre d'autres.

Après ces remarques ſur l'attraction, l'Auteur donne un principe qui fait en grande partie la baſe de ſa théorie ſur l'aiman. MM. de Réaumur, Bouguer & pluſieurs autres Phyſiciens avoient déja ſoupçonné que cette théorie pouvoit ſe déduire immédiatement de la plus grande facilité avec laquelle le fluide magnétique traverſe le fer & l'aiman. Mais comme cette opinion

n'avoit été adoptée que parce que quelques phénomenes qu'elle sembloit expliquer très-aisément, l'avoient en quelque sorte indiquée; à la premiere difficulté qui s'offrit, on se crut obligé de l'abandonner. Le P. Scarella renouvelle ce syſtême, & l'étaye des plus fortes preuves : nous n'en rapporterons qu'une seule. Que l'on mette le pole d'un bon aiman sur le milieu d'une lame d'acier fort mince, placée horisontalement & au-dessous de laquelle il y ait, à une ligne de distance, de la limaille de fer; à peine appercevra-t-on dans la limaille le moindre mouvement : qu'on plonge au contraire l'extrémité de cette lame dans la limaille, & le pole à l'autre extrémité, à trois pouces de distance, la limaille sera fortement attirée par ce même pole. L'Auteur se sert de cette expérience pour réfuter certaines prétentions de MM. Réaumur & le Monnier; il fait voir que leurs expériences mêmes s'accordent entierement avec les siennes, & que tout conspire à établir ce premier fait comme une vérité inconteſtable. Du reſte cette théorie, confirmée aujourd'hui par

pluſieurs Phyſiciens & en diverſes manieres, eſt entierement adoptée par M. Antheaume, à qui nous ſommes redevables de l'art de former les meilleurs aimans artificiels.

Ce premier pas conduit notre Auteur à une conſéquence très-naturelle & très-heureuſe. En effet on ne peut admettre cette plus grande facilité à traverſer le fer & l'aiman, qu'on ne reconnoiſſe en même tems une eſpece de réfraction qui en eſt une ſuite néceſſaire; peut-être même faudroit-il s'en tenir à cette idée, dans l'explication d'un grand nombre d'expériences. Mais on veut remonter encore plus haut : on aſpire à découvrir, autant qu'il eſt poſſible, la nature & les propriétés du fluide magnétique, & c'eſt là le grand objet du P. Scarella; pour y parvenir, notre Phyſicien établit un ſyſtême entierement nouveau, & qui peut-être trouvera beaucoup de contradicteurs : nous tâcherons d'en donner une idée juſte & lumineuſe, après avoir expoſé en peu de mots de quelle maniere il réfute le ſyſtême de M. Euler.

Ce grand Géometre prétend, d'a-

près les principes des Carthéſiens, que la matiere ſubtile ou l'*ether* eſt la cauſe des phénomenes les plus remarquables du magnétiſme, tels que l'attraction, la direction & l'inclinaiſon de l'aiguille. Pour analyſer ce ſyſtême, on commence par examiner ſi la matiere ſubtile apporte quelque réſiſtance ſenſible aux mouvemens des planetes, & l'on conclud, avec M. Euler, pour la négative : d'où, pour renverſer la théorie de ce Géometre, on tire l'argument ſuivant : Il eſt impoſſible de concevoir qu'un tourbillon de matiere ſubtile, incapable d'apporter la moindre réſiſtance, puiſſe néanmoins attirer & mouvoir des corps d'une maſſe conſidérable, tels que ceux que nous voyons tous les jours emportés par le tourbillon magnétique : donc l'*ether* ne peut pas être la matiere de ce tourbillon. Le ſyſtême de M. Euler une fois détruit, on ſent que les autres doivent tomber néceſſairement, car ils y ont tous plus ou moins de rapport : auſſi notre Auteur paſſe-t-il tout de ſuite à l'expoſition du ſyſtême qui lui eſt propre. Conſultons, dit-il, l'expérience journaliere, & nous verrons que

*la matiere qui forme les tourbillons magnétiques, doit avoir deux propriétés eſſentielles, ſans leſquelles on ne pourra jamais rien expliquer. Il faut premierement qu'elle ait aſſez de force pour ſoutenir des corps d'une certaine groſſeur, & par conſéquent qu'elle ſoit plus denſe que la matiere ſubtile que nous venons de démontrer incapable de produire les mêmes effets. En ſecond lieu, il faut qu'elle pénetre à-travers les corps les plus denſes & les plus compacts, puiſqu'il n'en eſt aucun qui paroiſſe altérer la force ou la vîteſſe des atomes magnétiques, par ſon interpoſition.* On ne peut refuſer de reconnoître la néceſſité de ces principes; mais il faut voir de quelle maniere l'Auteur parvient à expliquer comment ces propriétés ont pu ſe trouver dans le fluide magnétique.

*Pluſieurs Auteurs*, dit-il, *ont regardé la matiere ſubtile comme deſtituée de toute peſanteur; Boërhaave & d'autres après lui, ont eu la même idée ſur le feu, d'après une infinité de phénomenes qui leur ont paru démontrer cette légereté abſolue. Pourquoi ne pourrois-je pas imaginer, comme eux, que le*

*fluide magnétique n'eſt attiré que par* le fer & l'aiman, *tandis qu'il ne peut l'être en aucune maniere par les autres corps de la nature.* Il y a donc, ſelon le Pere Scarella, entre le fluide d'une part, & le fer & l'aiman de l'autre, une attraction qui n'exiſte entre aucun autre corps, relativement à ce même fluide. Sans combattre la ſuppoſition du P. Scarella, on pourroit l'attaquer par ſes propres paroles. Perſonne n'eſt plus ennemi que lui des attractions particulieres qu'il regarde comme les derniers retranchemens d'une ignorance orgueilleuſe; on pourroit donc l'accuſer avec raiſon de ſe trouver ici en contradiction avec lui-même : mais il a prévenu l'objection, & voici comment il y répond : *Sans doute,* dit-il, *il ſeroit plus court de ſuppoſer une attraction particuliere entre le fer & l'aiman, que de l'établir entre ces deux corps d'une part, & le fluide magnétique de l'autre; mais ſi je m'étois arrêté à cette ſeconde ſuppoſition, j'aurois introduit une nouvelle attraction, contre les principes que j'ai établis; puiſque la peſanteur de ces deux corps nous démontre qu'ils ſont d'ailleurs ſoumis à la loi générale de l'at-*

*traction univerſelle.* Mais je ne ſuppoſe pas même que *le fluide magnétique ſoit attiré dans le fer & l'aiman par d'autre force que celle de cette même attraction ; je ne fais que refuſer aux autres corps la même attraction à l'égard de ce fluide.* D'où il conclud qu'il ne voit pas qu'on puiſſe lui faire aucun reproche. Il eſt ſi perſuadé de la ſolidité de ce raiſonnement, qu'il va juſqu'à prétendre que *ſans le ſecours de ce fluide, Dieu n'auroit pas pu donner au fer & à l'aiman une force d'attraction réciproque, à moins d'en établir une toute particuliere, beaucoup plus puiſſante que celle qui ſuit la raiſon des maſſes & l'inverſe des quarrés des diſtances.* Que deviendroit ce bel édifice, ſi l'on venoit à bout d'aimanter d'autres métaux que le fer, ainſi qu'on prétend l'avoir fait il y a quelques années, en préſence de la Société Royale de Londres ? En attendant, l'idée du P. Scarella devient moins inſoutenable, quoique ſujette aux plus grandes difficultés.

Le premier avantage qu'il ſe croit en droit de tirer de cette ſuppoſition, c'eſt de pouvoir donner une raiſon

plauſible & très-ſimple des phénomenes qui deviennent les plus inexplicables dans les ſyſtêmes d'Euler & des Carthéſiens ; car, dit-il, *dès qu'une fois on a privé les molécules du fluide magnétique de toute attraction ou répulſion vers les autres corps, de quelque nature qu'ils ſoient ; rien n'empêche de ſuppoſer à ces molécules, une denſité capable des effets ſurprenans dont nous ſommes témoins, ſans que le fluide perde rien pour cela de la facilité avec laquelle il pénetre les autres corps ; la petiteſſe des pores du fer & de l'aiman ne peut en aucune maniere être oppoſée à la denſité de ces atomes, comme pluſieurs expériences ſemblent nous l'indiquer.*

Notre Auteur examine enſuite comment ſe forment les poles du fer & de l'aiman. Tout concourt à établir que la figure que l'on donne à un morceau de fer que l'on veut aimanter, contribue beaucoup à la formation de ces poles. Une expérience des plus déciſives à ce ſujet, eſt celle que rapporte le Pere Scarella d'après M. du Fay : cet Académicien eut beau frotter une petite boule de fer ſur un bon aiman, il ne put jamais parvenir à y établir

des poles : c'eſt qu'alors la matiere du courant magnétique ſe trouve à-peu-près également diſtribuée par-tout.

Dans le chapitre ſuivant on examine la nature du fer & de l'aiman, ce qu'il y a de commun entre ces deux corps, & en quoi ils different ; enfin comment & par quel changement ſe fait le paſſage de l'un à l'autre. Nous regrettons que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas d'entrer ici dans un détail convenable ſur les expériences curieuſes dont on rend compte dans cette partie de l'ouvrage : mais nous ne pouvons nous empêcher d'être ſurpris qu'après avoir ſi bien analyſé ces deux ſubſtances, l'Auteur ait eu recours à des idées métaphyſiques. La théorie dont il s'agit ici ne doit & ne peut être déduite que des faits. Expoſons actuellement & développons le ſyſtême phyſique du Pere Scarella.

L'on reconnoît dans le fer deux matieres fort diſtinctes ; l'une eſt d'une nature graſſe & inflammable ; l'autre eſt terreſtre & d'une nature plus compacte. Il faut encore diſtinguer deux portions de cette matiere graſſe ou phlogiſtique ; l'une n'eſt, pour ainſi dire,

qu'interposée, & l'autre est plus intimément unie à la base terrestre du fer. Ne seroit-ce pas cette premiere qui résiste au torrent fluide magnétique, & dont il faut vaincre la résistance par des frottemens réitérés pour donner au fer la vertu d'attirer ? C'est au moins ce que prouve la maniere dont le fer se change en aiman. En effet ces deux corps ne different que parce que l'un contient un phogistique surabondant, tandis que l'autre en est dépouillé en partie, ou que du moins il a souffert une altération sensible par l'action des acides, qui, en se combinant avec lui, en ont fait un corps sulphureux plus dur & plus solide. Les idées du P. Scarella sur la maniere dont se fait ce dépouillement, sont appuyées sur les expériences les plus constatées & sur les principes de la meilleure chymie : cette matiere ainsi interposée sert à rendre raison d'une infinité de phénomenes qui sans cela deviendroient presque inexplicables. Il y a plus, Descartes avoit tellement senti la nécessité d'une pareille substance, qu'il avoit imaginé dans l'intérieur du fer une espece de duvet ou de matiere velue

adhérente aux molecules de ce métal, & dont les fils pouvoient être alternativement inclinés d'un côté ou d'un autre par le courant du fluide magnétique. Il n'y a plus actuellement de ſuppoſition à faire, la choſe exiſte & eſt inconteſtable : on explique par-là avec la plus grande facilité pourquoi les poles d'une petite barre de fer peuvent ſe détruire & ſe produire ſucceſſivement aux parties oppoſées ; pourquoi la ſeule ſecouſſe d'une pareille verge peut lui communiquer la vertu d'attirer la limaille ; enfin par quel méchaniſme on peut augmenter cette vertu attractive, en faiſant rougir les barres & en les frottant ſur un aiman juſqu'à ce qu'elles ſe refroidiſſent, tandis que d'autres perdent toute la vertu qu'elles avoient pour avoir éprouvé le même degré de chaleur. C'eſt encore par les mêmes principes que l'on explique une différence remarquable entre les poles de l'aiman & ceux du fer, dont les uns ſont plus fixes & plus invariables, tandis que les autres peuvent être changés, pour ainſi dire, à volonté.

Notre Auteur voulant d'abord éta-

blir les principes de tous les phénomènes qu'il entreprend d'expliquer dans tous les Livres ſuivans, termine celui-ci par l'examen de deux queſtions importantes ſur cette théorie : la premiere a rapport à la direction & l'inclinaiſon de l'aiguille aimantée & aux variations dont elles ſont ſuſceptibles ; non-ſeulement il reconnoît la néceſſité d'un fluide magnétique qui pénetre notre globe & circule d'un pole à l'autre, mais il eſt perſuadé qu'il y a au centre de notre terre une eſpece de noyau de la nature de l'aiman : il lui paroît que ce noyau ne pourroit pas être ſuppoſé de fer, parce qu'il ſeroit expoſé à être détruit dans la ſuite des ſiecles (*a*) : mais n'y auroit-il pas le même inconvénient à craindre s'il étoit de la nature de l'aiman ? Il faut avouer cependant que beaucoup de Philoſophes ont penſé ſur cela comme notre Auteur : ils ont même pouſſé cette idée ſi loin qu'ils

(*a*) M. de Buffon n'a pas été arrêté par cette conſidération, il en a ſuppoſé un de verre au riſque de le voir fracaſſé par la premiere comete qui viendra heurter notre globe.

ont regardé la terre comme un grand aiman & l'aiman comme un petit monde. Toutes ces hypotheſes nous paroiſſent également gratuites & inutiles. L'exiſtence & la direction du fluide magnétique démontrées invinciblement par l'expérience, ne ſont-elles pas ſuffiſantes pour expliquer tous les phénomenes de la bouſſole, & ce fluide a-t-il beſoin d'un corps ſolide placé au centre de la terre pour ſe manifeſter ſi fort au loin ? Le fluide électrique exiſte indépendamment des corps dans leſquels il exerce ſon action & qu'il pénetre avec tant de facilité. Le frottement ne fait que le mettre en mouvement & le rendre ſenſible. N'y a-t-il pas quelque cauſe méchanique à peu-près ſemblable qui donne au tourbillon magnétique ſa direction & ſa force ?

Il s'agit encore ici de ſavoir ſi les corpuſcules qui compoſent ce fluide ne ſont que d'une ſeule eſpece. Les Carthéſiens & bien d'autres Philoſophes le prétendent de même ; mais le P. Scarella prouve que ce ſentiment eſt inſuffiſant pour rendre raiſon d'une infinité de circonſtances, & ce motif

le détermine à admettre deux tourbillons dont la nature eſt telle que chacun a une entrée & une ſortie qui lui ſont propres. Cette hypotheſe eſt appuyée de pluſieurs expériences qui la favoriſent, & les raiſons que l'on en donne paroiſſent très-ſolides.

Le ſecond Livre beaucoup plus étendu que le premier, eſt bien moins ſuſceptible d'extrait à cauſe de la variété prodigieuſe de phénomenes que l'Auteur entreprend d'y expliquer. Il faut convenir qu'il en eſt peu qui ne ſoit une conſéquence naturelle des principes dont on vient de parler; mais pour donner encore plus de force à ſa théorie, le Pere Scarella commence par examiner la nature d'un corps ſolide dans un fluide. L'expérience ſert de baſe aux raiſonnemens qu'il fait ſur cette matiere épineuſe & délicate. Il expoſe enſuite de quelle maniere l'attraction doit s'opérer par le moyen des deux tourbillons dont il a démontré l'exiſtence. Il remarque à ce ſujet une différence entre le fer aimanté & celui qui ne l'eſt pas, à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention. Ce dernier, contre l'idée commune, donne également

paſſage

paſſage au fluide magnétique. En effet ſeroit-il probable que malgré la facilité avec laquelle ces corpuſcules pénetrent le fer, il n'y eût cependant aucune matiere de cette nature dans un morceau qui n'a point de vertu attractive ? Non certainement, il faut au contraire y concevoir avec le Pere Scarella ce fluide en aſſez grande abondance ; mais comme il n'a point de route conſtante & déterminée, les effets dont il eſt queſtion ne peuvent ſe manifeſter. L'art de concentrer & d'augmenter la force du magnétiſme dans les aimans naturels, quoique connu de tout le monde, n'en eſt pas moins un ſecret digne de l'admiration des meilleurs Philoſophes. La matiere graſſe & inflammable interpoſée dans les pores du fer, eſt ici la principale cauſe de ce phénomene ; & les différens degrés de mobilité dans leſquels elle ſe trouve, ſervent à expliquer toutes les variétés qui ont lieu dans l'armure des aimans naturels. Il en eſt une ſur-tout fort ſurprenante, c'eſt que le fer mou qui, tant qu'il eſt uni avec l'aiman, lui donne plus de force

qu'un acier trempé, devient auſſi le plus foible lorſqu'il en eſt ſéparé. On termine les deux premiers chapitres de ce Livre par une réponſe aux objections que MM. Muſchembroek & Krafft ont propoſées contre le ſyſtême des tourbillons de matiere magnétique: enſuite pour expliquer la direction & l'inclinaiſon de l'aiguille de la bouſſole, cauſée par le fluide qui circule autour de l'aiman terreſtre, l'Auteur conſidere attentivement toutes les circonſtances qui accompagnent ordinairement le mouvement d'une petite aiguille que l'on fait tourner autour d'une pierre d'aiman parallelement à ſon axe.

Cette matiere conduit à l'examen d'une autre queſtion qui eſt également curieuſe & importante. En admettant un noyau magnétique au centre de la terre, les poles communs de cet aiman terreſtre & des aimans ordinaires lancent-ils continuellement des atomes de même nature? On ſeroit tenté de le croire; mais conſultons l'expérience & elle nous fera voir qu'il arrive tout le contraire: tant il faut être circonſpect dans les aſſertions phy-

ſiques que l'on ſeroit tenté de faire par analogie. On trouve encore ici la maniere de faire une aiguille qui ſe dirige conſtamment du couchant au levant dans le plan de l'équateur magnétique, de même que les autres ſuivent communément le méridien. Pour compléter davantage cette partie; aux expériences que M. de la Hire a faites ſur les réſiſtances que s'oppoſent réciproquement des aiguilles aimantées poſées ſur un axe commun, ou l'une ſur un axe & l'autre ſur du verre, l'Auteur en joint de nouvelles qui lui ſervent à confirmer ſon ſyſtême & à découvrir pluſieurs obſervations qui avoient échappé à la ſagacité de M. de la Hire & des autres Phyſiciens qui ont approfondi cette partie. Juſqu'ici notre Auteur n'avoit eu aucune connoiſſance des travaux & des recherches de M. Muſchembroek; un voyage qu'il fit dans les vacances le mit à portée de connoître & de lire le grand ouvrage de ce ſavant Profeſſeur : il étoit plus capable que tout autre d'en ſentir le mérite & les défauts. il fut d'abord tenté de recommencer tout ce qu'il avoit écrit ſur cette ma-

tiere, ſoit pour enchâſſer dans ſon ouvrage certaines portions de celui du Profeſſeur Allemand, ſoit pour réfuter avec plus de force un ſyſtême qui ſe trouvoit diamétralement contraire au ſien. Enfin le parti qu'il a pris a été de conſacrer à ce dernier objet une partie du ſecond Livre, ſans rien changer au plan qu'il avoit ſuivi dans le précédent. Les objections & les expériences de ſon concurrent ne l'allarment point, il oſe même entreprendre de les aſſujettir à ſon ſyſtême: il faut voir dans l'ouvrage même, de quelle maniere tous les faits viennent ſe ranger ſous les principes généraux dont nous avons parlé : il attaque M. Muſchembroek avec une vigueur extraordinaire ; & s'applaudiſſant des raiſons & des preuves qu'il lui oppoſe, il entre dans une ſorte d'enthouſiaſme & s'écrie : « Eſt-il donc poſſible que le ſyſtême des émanations magnétiques ſoit faux, comme on oſe le dire, lorſqu'à l'aide de ce même fluide, on rend raiſon non-ſeulement d'une infinité de phénomenes particuliers, mais encore des moindres circonſtances qui

les accompagnent » ! L'embarras où ſe trouvent les partiſans de l'attraction à ce ſujet, eſt en effet un préjugé bien favorable en faveur de ceux qui admettent les tourbillons de corpuſcules magnétiques.

Ce ſecond Livre eſt terminé par la recherche la plus importante qui ait été faite ſur l'aiman : c'eſt dans ce ſiecle que l'on eſt parvenu à former des aimans artificiels & à augmenter de beaucoup les forces des aimans naturels. On voit, ſans qu'il ſoit beſoin de le faire remarquer, combien cette partie peut avoir d'applications utiles : on y paſſe en revue les différentes méthodes qui ont été employées juſqu'ici. Les Auteurs les plus connus ſont MM. Knit, Michel & Canton parmi les Anglois ; & en France, MM. Duhamel & Antheaume : ce dernier ſur-tout eſt celui qui a pouſſé le plus loin la théorie & la pratique de cette partie de la phyſique de l'aiman. Perſonne n'ignore que c'eſt par le moyen des contacts de fer, entre leſquels on poſe, dans toutes ces méthodes, les barres ou lames d'acier que l'on veut aimanter,

qu'on parvient à augmenter ſi conſidérablement la vertu de ces lames. Le Pere Scarella obſerve à ce ſujet que le fer, à cauſe de la mobilité de ſes parties graſſes, ayant moins de force que l'aiman pour conſerver ſon tourbillon lorſqu'on vient à en ſéparer le même aiman afin de le porter en arriere, le tourbillon qui s'étoit déja formé reçoit, pour ainſi dire, une action contraire à celle qui lui avoit été imprimée dans le frottement, ce qui le diminue d'autant plus. L'Auteur déduit encore des mêmes principes la maniere dont il faut diſpoſer les poles des barres que l'on veut aimanter par cette méthode. Enfin on peut expliquer par-là pourquoi les aimans médiocres ſont ſouvent les plus propres à donner la vertu magnétique à un morceau de fer, tandis que ceux qui portent des poids plus conſidérables communiquent beaucoup moins de vertu, toutes choſes étant égales d'ailleurs. La force que l'on donne avec des aimans artificiels ainſi préparés, eſt telle que l'on eſt le maître de changer par ce moyen les poles des aimans naturels

& d'augmenter conſidérablement leur force. Ces aimans ainſi améliorés peuvent ſervir de nouveau à donner à des lames d'acier trempé, une force que l'on n'auroit jamais pu obtenir au moyen de ſimples aimans naturels, même les meilleurs qui ſe puiſſent trouver. Dans l'explication de toutes ces expériences le Pere Scarella a l'avantage de déduire ſes raiſons immédiatement de la nature du fer, de celle de l'aiman, & de la maniere dont ces corps peuvent acquérir le magnétiſme. On en déduit encore des conſéquences qui peuvent ſervir à perfectionner davantage les aimans artificiels. Suivant ces principes tout ſe réduit à donner aux lames, une trempe qui ſoit telle que la matiere interpoſée acquiere plus de conſiſtance & de dureté, ſans cependant qu'elle ſoit en état de réſiſter abſolument à la force du tourbillon des corpuſcules magnétiques. Ainſi l'on pourra ſe procurer des aimans artificiels, dont les uns auront plus de force & ſeront plus ſuſceptibles d'altération, & les autres ſeront plus durables avec une force un peu moindre. M. Antheaume perſuadé, comme notre

Auteur, que la nature du fer & les différentes manieres de le préparer, contribuent beaucoup à la variété de tous les phénomenes de l'aiman, a tourné ſes vues vers cet objet important. Il faut attendre, pour confirmer encore davantage cette théorie du Pere Scarella, que les obſervations de notre habile Artiſte-Phyſicien ſoient devenues publiques.

## ARTICLE VIII.

Rabeners *Satyren*, &c.

« SATYRES de *Rabener*, ſixieme édi-
» tion. A Léipſick, 1762 ».

EN jettant les yeux ſur cette nouvelle édition, nous ſommes préciſément tombés ſur la partie de l'ouvrage où M. Rabener couvre de ridicule la maniere dont les éducations ſont faites en Allemagne. Pour donner plus de force & de vie à ſa ſatyre, l'Auteur ſuppoſe qu'un Seigneur Allemand s'adreſſe à un Profeſſeur célebre, & lui demande un Précepteur. La lettre, la réponſe & ſur-tout la note dont elle eſt accompagnée, forment un tableau trop naïf & trop intéreſſant, pour ne pas l'offrir aux yeux de nos Lecteurs.

*LETTRE de Monſeigneur le C. de*** à M. *** Profeſſeur à Léipſick.*

MONSIEUR LE PROFESSEUR,

MES deux fils commencent à gran-

dir, & il eſt tems que je leur donne un Précepteur. Juſqu'à préſent je me ſuis contenté de les envoyer au Maître d'école, mais le bon-homme ne peut plus en venir à bout. Vous jouiſſez à Léipſick d'une grande réputation, & je ſais que votre anti-chambre eſt toujours pleine de Supplians qui, proſternés juſqu'à terre, vous demandent des places de Gouverneur; ayez la bonté de me choiſir parmi eux un drôle vigoureux & réjoui. Vous n'ignorez pas que j'ai bon cœur, & que perſonne ne meurt de faim chez moi. Mon fils aîné Frédéric eſt un petit coquin plein de malice; il a l'eſprit ouvert, & beaucoup de diſpoſitions à aimer les filles: à peine a-t-il quatorze ans, & il ſait déja paſſablement ſon rudiment. Ferdinand mon cadet eſt le bijou de ma femme; il eſt d'une ſanté foible, & il faut bien ſe garder de le tracaſſer, c'eſt par la douceur qu'on parviendra à le réduire: ma femme a déja mis à la porte deux domeſtiques qui s'étoient donné les airs de le réprimander. J'ai auſſi une fille de douze ans: bien entendu que le Précepteur n'aura point à faire à elle; c'eſt à ſa Bonne de l'éle-

ver. Je compte lui laiſſer encore quelque tems pour apprendre ſon Catéchiſme, après quoi je lui chercherai un mari qui pourra à ſon aiſe achever ſon éducation. Vous voyez par ce que je viens de vous dire, que la beſogne ne ſera pas forte. Je ne demande rien d'extraordinaire; il me ſuffira que le Précepteur que vous me donnerez, parle couramment le latin, qu'il ſoit propre dans ſon linge & dans ſes habits, qu'il ſache le françois & l'italien, qu'il ait la main belle, qu'il poſſede les Mathématiques, qu'il ſache tourner un vers au beſoin, qu'il danſe, tire des armes, monte à cheval, &, s'il eſt poſſible, qu'il deſſine; il faut qu'il ſoit parfaitement verſé dans l'Hiſtoire, mais ſur-tout dans le Blaſon. Je ſerois bien-aiſe qu'il eût voyagé. Ne manquez pas de le prévenir que j'habite toujours ſur mes terres, & que nous conclurons enſemble un bail pour ſix ans. Je le logerai; il aura la table avec mon Valet-de-chambre, & cinquante florins par an. Ma coutume eſt de ne rien donner aux étrennes & aux foires: je n'aime point à avoir la tête rompue de ces miſeres-là. Quand les

ſix années ſeront expirées, il pourra aller où bon lui ſemblera; je ſerois fâché de m'oppoſer à ſa fortune. Ne trouvez-vous pas, Monſieur, ces propoſitions juſtes & honnêtes? Si par haſard cet homme ſe trouve avoir du goût pour les détails d'une maiſon, je pourrai par la ſuite l'aſſocier à mon Intendant. C'eſt une place où il y a beaucoup à apprendre: & qui ſait ſi cela ne lui ſera pas utile un jour? J'aurai une très-grande reconnoiſſance de nos ſoins. J'ai l'honneur d'être, Monſieur le Profeſſeur, votre très-affectionné . . . . . .

MONSEIGNEUR,

D'APRÈS les ordres que m'a donnés Votre Excellence, je n'ai rien épargné pour ſonder *quovis modo* tous les ſujets que j'ai cru dignes d'entrer à ſon ſervice. Les aſpirans ne manquent pas, il y en a une foule; mais malheureuſement nos jeunes gens ſont les renchéris de bonne heure, & dédaignent de commencer par peu de choſe pour poſer les fondemens d'une fortune ſolide. Cette ridicule vanité leur vient

ſans doute de ce qu'ils ſe ſentent quelques talens : ſoit ; mais faut-il pour cela exiger plus d'argent qu'on n'en dépenſe à habiller trois Laquais ? Et pourquoi encore ? Pour élever des enfans. Il eſt venu chez moi un jeune homme qui à la vérité poſſede toutes les qualités que Votre Excellence deſire dans un Précepteur ; il eſt d'ailleurs honnête, ſage & vertueux. Perſonne n'eſt plus capable que lui d'inſpirer à Meſſeigneurs vos enfans tous les ſentimens qui pourront en faire de bons citoyens & ajouter à la gloire dont jouit la haute Maiſon de Votre Excellence ; mais ce n'eſt pas là notre affaire. Cet homme extravague avec ſes prétentions ; & vous avez trop de ſagacité, Monſeigneur, pour dégénérer de la prudence de vos illuſtres ancêtres, & ſacrifier tant d'argent à l'éducation de vos fils. Si vous daignez vous amuſer un inſtant, jettez les yeux ſur la note de cet homme, que je joins ici. Je crois, Monſeigneur, que vous devez vous pourvoir à meilleur marché. J'ai traité du prix avec pluſieurs autres qui tous regarderont comme une faveur, d'être acceptés. Il faut conve-

nir que pas un d'eux n'a les qualités que Votre Excellence a ſi ſagement requiſes dans un Maître, & je ne puis même nier que la plûpart ſe conduiſent aſſez mal; mais auſſi je dois dire à leur éloge, que ce ſont des gens avec leſquels Votre Excellence pourra marchander, & qui ſont incapables de la ſurfaire.

J'ajoute encore ici une ſeconde note ſur laquelle j'attends les ordres ultérieurs de Votre Excellence. Si j'oſois lui donner un conſeil, ce ſeroit de raſſembler chez elle tous ces Candidats, & d'établir entre eux une ſorte de défi dont elle pourroit tirer un grand avantage. Chacun ſe piqueroit d'accommoder Votre Ecellence, & pour lors elle choiſiroit celui qui demanderoit le moins d'appointemens. Toutefois je ſoumets cette propoſition aux lumieres ſupérieures de Votre Excellence. Je ſuis avec un profond reſpect,

. . . . . .

## *PREMIERE NOTE.*

Le ſouſſigné penſe que, ſans être injuſte, il peut établir les prix ſuivans

pour les peines que Son Excellence attend de lui dans l'éducation proposée.

1. Pour soins, vigilance, instructions dans le Christianisme & leçons de latin, . . . . . 50 écus.

2. Pour étude de la langue françoise, . . . . 24

3. De même pour la langue italienne, . . . . . 24

4. Comme Maître à écrire, un écu 12 gros par mois, . . 18

5. Pour les leçons d'Arithmétique, de Mathématiques, 3 écus par mois, . . . 36

6. Il prie Son Excellence de le dispenser de faire des vers.

7. Comme Maître à danser, un écu par mois. Il ne donnera à cet exercice que deux heures par semaine, . . . 12

8. Comme Maître en fait d'armes, une heure tous les jours, deux écus par mois, . . 24

9. Comme Ecuyer, une heure par jour, quatre écus, . 48

Il s'engage de ne pas faire naître de faux frais & de ne point solliciter de gratification.

Pour ce qui regarde l'étude de l'Hiſtoire, du Blaſon & autres, il ne porte rien en compte & renferme cet article dans le premier.

Il eſpere obtenir la *gracieuſe* permiſſion de manger avec ſes éleves pour avoir occaſion de leur apprendre à ſe tenir & à ſe conduire décemment à table, inſtruction que l'on ne donne pas aſſez à nos jeunes Gentilshommes.

Il ſera bon d'abandonner entierement le cadet des fils de Son Excellence à la direction du Gouverneur, ſans que Madame s'oppoſe aux corrections. Cette clauſe paroît néceſſaire pour le bien de ce jeune Cavalier.

Ces diverſes occupations laiſſeront peu de tems au Gouverneur pour partager celles de l'Intendant de la maiſon, & Son Excellence ne ſauroit mieux faire que de ſe pourvoir d'un Commis.

Quand les ſix années ſeront écoulées, le ſouſſigné oſe ſe flatter d'une récompenſe.

Le total des appointemens monte . . . . . 236 écus.

Son Excellence peut être perſuadée que l'on n'épargnera rien pour remplir

avec zele & avec attachement tous les devoirs importans de cette place.

## *SECONDE NOTE.*

*Signalement des Candidats qui ſe propoſent pour l'emploi de Précepteur.*

1. *N.* eſt un jeune homme de 22 ans : il a fait d'aſſez bonnes études ; mais il eſt venu dîner chez moi, & je trouve qu'il mange beaucoup trop : il demande qu'outre ſes deux repas, on lui donne à déjeûner & à goûter, non compris trois meſures de biere qu'il eſt accoutumé de boire dans les intervalles. Il ſe borne à cinquante écus.

2. *N.* Maître-ès-Arts a quarante ans : il paroît mur. Depuis long-tems il fait le métier de Précepteur ; mais il n'a jamais pu reſter plus d'un an dans la même maiſon. Il avoit aſſez bien employé ſon tems au College ; depuis qu'il en eſt ſorti il a oublié tout ce qu'il avoit appris : cependant il en ſait encore aſſez pour ſe charger de l'éducation des enfans de Votre Excellence : il demande cinquante florins, & par-deſſus le marché du tabac & de

la biere à diſcrétion. *N. B.* Il ne fume que du tabac de Breſme.

3. *N.* n'a que 29 ans : il eſt d'un bon tempérament. Son fort eſt la Théologie. Jamais baſſe n'a ronflé plus majeſtueuſement que ſa voix quand il prêche, & j'ai entendu quelques Sermons de lui qui ont fait du bruit. Il ſera content de cinquante florins, pourvu qu'au bout de ſix ans il obtienne quelque place de Vicaire.

4. *N.* a étudié dix ans dans différentes Univerſités : cependant ſes études ne ſont pas finies ; mais je penſe que les ſix années qu'il paſſera chez Votre Excellence lui ſuffiront pour achever de ſe former ; c'eſt un perſonnage fort plaiſant, & qui fera rire les enfans de Votre Excellence : il a grand beſoin d'une condition, ayant fait une promeſſe de mariage à une couturiere. Il tire des armes.

5. *N.* a 27 ans : il n'eſt pas ſans génie, il parle latin, grec, mais il ne ſait pas l'allemand : c'eſt une qualité de plus pour entrer chez la nobleſſe. On ne ſauroit trop ſe recrier ſur l'uſage où l'on eſt à-préſent d'exiger que non-ſeu-

lement nos Savans, mais même nos Gentilshommes, ſachent leur langue & qu'ils prennent du goût pour les ouvrages des prétendus beaux eſprits Allemands. Le Candidat demande cellooll. S. autrement dit 2100 ſeſterces, qui font environ 70 écus monnoie courante.

6. *N.* eſt Poëte de ſon métier : il fait des vers très-coulans, toujours rimés ; car il eſt mortel ennemi de nos hexametres. Dieu ſoit loué ! il y a encore au monde quelques gens de goût : il n'a gueres appris autre choſe que la Mythologie : mais en revanche il la poſſede ſur le bout de ſon doigt. Il travaille actuellement à un ouvrage très-judicieux : il met en vers toutes les Epîtres des Fêtes & Dimanches, ſans changer ou tranſpoſer un ſeul mot du texte. Quand il l'aura achevé, il compte s'appliquer un peu aux Humanités. C'eſt un homme inépuiſable pour les *complimens*. Il s'offre de ſervir Votre Excellence pour rien, à condition que pour chaque piece de deux cens vers dans ce genre, elle lui paye quatre gros argent comptant. Il eſpere que cela pourra lui rapporter annuellement

quatre-vingt écus. Il demande auſſi par an un habit de la garderobe de Votre Excellence : ſi cet homme vous convient, Monſeigneur, vous feriez une belle charité de lui donner une paire de culottes au lieu d'arrhes. *N. B.* Il eſt fort rejoui & ſatyrique. Je ne doute pas que ſes bouffonneries n'amuſent Votre Excellence ; on fait de lui tout ce qu'on veut : il ne ſe fâche jamais, ſi ce n'eſt quand on critique ſes vers.

7. Ayant ſouvent entendu dire ſi judicieuſement à Votre Excellence qu'un Gentilhomme qui ne penſe pas eſt bien plus ſupportable qu'un Gentilhomme qui ne ſait pas courre un lievre, j'aurois grande envie de lui propoſer le nommé *N.* Il a été contraint d'étudier par ordre de ſon Tuteur ; mais il a autant d'antipathie pour les Sciences que de paſſion pour les chiens de chaſſe. Sa mere étoit femme de l'Intendant d'un Seigneur, cela pourroit y avoir contribué. Quoi qu'il en ſoit, il ne ſait rien, ou très-peu de choſe ; mais il eſt excellent chaſſeur, grand oiſeleur, & fait des filets avec une adreſſe merveilleuſe. Il ne demande que cinquante

écus & toutes les peaux de renards.

8. *N.* eſt un petit homme trapu, & qui peut avoir deux aulnes & demie de circonférence, obligation qu'il a à la biere, dont il boit une grande quantité. Quand il vint chez moi, je ne pus ſavoir au juſte, s'il a des connoiſſances, car il n'étoit pas trop ferme ſur ſes jambes: mais j'ai vu de bonnes atteſtations qu'il a rapportées du College. Au reſte ſi Votre Excellence ne peut en tirer parti, comme Précepteur, du moins lui ſera-t-il d'une grande reſſource comme convive. Quoique ſimple bourgeois, c'eſt un homme à tenir tête à dix cavaliers. Il ſe contentera de cinquante florins; mais il demande un ducat toutes les fois qu'il ſera obligé de ſe ſouler pour faire les honneurs de la table de Votre Excellence.

9. *N.* eſt un homme poſé & civil: il a été deux heures chez moi; mais à toutes mes demandes il n'a jamais fait d'autre réponſe que: *ah oui, mon illuſtre patron.* C'eſt je crois un Savant du premier ordre, car il n'a pas de conduite. Je lui demandai combien il ſouhaitoit avoir d'appointemens: il fit une profonde révérence & me répondit: *tout*

*comme il vous plaira, mon illuſtre patron. N. B.* Il ne porte pas de manchettes.

10. *N.* eſt un jeune homme tout gentil : il eſt paré comme une poupée, & ne penſe pas davantage. Il a étudié pendant quatre ans à Leipſick, & pendant quatre ans il n'a pas mis une ſeule fois ſon chapeau ſur la tête. Il s'eſt, dit-il, toujours appliqué à des études *galantes*. Il demande la permiſſion de friſer ſes éleves. Entr'autres talens, il a ceux d'ôter en perfection les taches, de tourner & de découper ſupérieurement. Quand je le queſtionnai ſur l'article de la penſion, il fit une pirouette ſur le talon & répondit d'une voix de fauſſet : *ſoixante-dix écus à votre ſervice, Monſieur.* Il plaît beaucoup à ma femme.

11. Si Votre Excellence veut avoir un homme verſé dans les langues, dans l'hiſtoire, qui danſe, tire des armes, monte à cheval, en un mot qui ſe vante de poſſéder toutes les qualités poſſibles, j'aurai l'honneur de lui offrir M. *N.* je ſoupçonne à la vérité qu'il n'a aucune des connoiſſances que je viens de détailler ; mais il eſt fils de

ıa ſœur, & vient deux fois par ſe-
ıaine m'aſſurer de ſes reſpects : je
oudrois lui être utile. Juſqu'à préſent
: l'ai produit dans quelques bonnes
ıaiſons, où l'on a eu la bonté à ma
onſidération de le payer tous les mois
ıns prendre de ſes leçons : je crois que
'otre Excellence ne peut lui donner
ıoins de quatre-vingt écus par an ; car
eſt mon neveu.

# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ANGLETERRE.

NOus ne nous ſommes pas propoſé uniquement de rendre compte des productions de la Littérature étrangere ; nous ne remplirions qu'une partie de notre objet, ſi nous ne faiſions pas connoître le jugement que les Etrangers eux-mêmes portent de notre Littérature. Ces jugemens dépouillés des préventions que l'illuſion du ſtyle, le caractere de l'Auteur, ou d'autres circonſtances particulieres & locales peuvent faire naître dans l'eſprit du Lecteur François, mettent le ſceau à la réputation de nos ouvrages. Les Anglois ſont ſans doute le peuple du monde ſavant dont les ſuffrages doivent intéreſſer davantage un Ecrivain qui aſpire à la célébrité ; c'eſt auſſi celui par qui notre Littérature eſt plus connue, plus cultivée, & nous oſons dire

dire mieux appréciée. Tous les bons ouvrages qui sortent de nos presses sont bientôt transmis dans la langue angloise, & tel livre françois est traduit à Londres, avant d'être connu dans le fond de nos provinces.

Pour peu qu'on connoisse le goût des Anglois, on sent avec quel empressement ils ont dû s'approprier les ouvrages de M. de Voltaire; il n'y en a aucun qui n'ait été traduit dès sa naissance : mais la plûpart de ces traductions, faites avec autant de précipitation que de négligence, n'étoient que des copies infidelles & informes, où l'on reconnoissoit à peine le génie d'un Ecrivain dont il doit être bien difficile de faire passer dans une autre langue, le feu, la finesse & les graces. Plusieurs Ecrivains (*a*) Anglois se sont réunis pour donner un corps complet des ouvrages de M. de Voltaire, d'après la derniere édition de Geneve. Cette traduction, exécutée avec beau-

(*a*) A la tête desquels sont M. Smollett, connu par une *Histoire d'Angleterre* estimée, & M. Francklin, auteur de plusieurs ouvrages & de quelques bonnes traductions.

coup de ſoin & de correction, vient d'être achevée, & a obtenu le ſuccès qu'elle mérite. Voici le petit avertiſſement que les Traducteurs ont mis à la tête : « M. de Voltaire eſt un de » ces hommes rares, de ces génies heu- » reux qui ont joui pendant leur vie » de la réputation la plus éclatante & » la plus étendue. Il a vu ſa gloire » fleurir non-ſeulement dans ſa propre » patrie, mais ſe répandre dans tous » les pays de l'Europe, où l'on admire » également le feu du génie, le bril- » lant du bel eſprit, le ſel piquant de » la ſatyre, l'élégance & les graces du » ſtyle, en un mot le charme inexpri- » mable qui embellit tous ſes écrits, » qui arrache l'attention & les ſuffra- » ges du Lecteur preſque malgré lui, » & qui enchante également les hom- » mes de tout pays, de tout âge, de » tout caractere.

» Mais quelque admiration que les » ouvrages de ce grand homme ayent » obtenue des autres Nations, ils pa- » roiſſent plus particulierement deſtinés » à plaire aux Anglois, parce qu'ils bril- » lent ſur tout de cette fougue de gé- » nie, de cette richeſſe d'imagination

» & de cette mâle liberté qui caracté-
» risent les grands Ecrivains de la Na-
» tion Britannique ».

Les papiers anglois annoncent auſſi une traduction complette des *Contes moraux* de M. de Marmontel, dont quelques-uns ont déja été traduits ſéparément, & inſérés dans les recueils périodiques. « La préciſion, la variété,
» l'intérêt & l'élégance, diſent les Au-
» teurs du *Monthly Review*, caracté-
» riſent ce genre ingénieux qui n'avoit
» point (*a*) de modele ni dans la lan-
» gue de l'Auteur, ni dans aucune
» autre. Ses peintures de ſociété, quoi-

(*a*) Quelques Critiques ont découvert que les Contes de M. Marmontel étoient des imitations d'Hamilton. Nous ne connoiſſons de cet Auteur que les *Mémoires du Chevalier de Grammont*, chef-d'œuvre de gaité & de fine plaiſanterie, que perſonne encore n'a tenté d'imiter, & des Contes de Fées agréablement écrits, mais qu'on ne ſe ſoucie plus de copier. Il faut que ces Critiques ayent vu des ouvrages d'Hamilton qui ne ſoient pas encore publiés & qui ayent quelque rapport avec les Contes, d'un genre très-neuf pour nous, que M. Marmontel a donnés; ou bien l'envie & l'habitude de médire troublent d'une maniere étrange le jugement & le goût.

» que préſentant ſans ceſſe des attitudes
» variées & frappantes, ne ſont point
» chargées de ces teintes éblouiſſantes
» & peu naturelles dont tant de Ro-
» manciers ont coutume de farder les
» portraits qu'ils veulent rendre agréa-
» bles.

» Cet ingénieux Auteur s'eſt attaché
» à peindre les principes, les déve-
» loppemens & les effets de l'amour,
» comme de la paſſion qui a le plus
» d'influence ſur les mœurs privées
» & domeſtiques. Il conſidere l'a-
» mour comme prenant ſa ſource
» dans l'imagination, dans le ſenti-
» ment ou dans le goût; & les tableaux
» qu'il préſente ſont toujours compo-
» ſés de la maniere la plus propre à
» corriger les vices & les folies, & à
» indiquer les véritables routes de la
» ſageſſe & du bonheur.

» On trouve à la tête de ce recueil
» de Contes (*a*) une épître *ſur les char-*
» *mes de l'étude*, qui prouve dans l'Au-
» teur un talent ſi heureux pour la
» Poéſie, qu'on ne ſauroit trop regret-

(*a*) C'eſt apparemment dans une édition de Hollande qu'on a inſéré cette épître.

» tût qu'un Écrivain auſſi capable de » nous intéreſſer par des peintures de » mœurs & de caracteres, ſi neuves, » ſi frappantes & en même tems ſi na- » turelles, n'exerce pas ſon génie dans » le genre dramatique. Ses talens ſem- » blent faits pour embellir encore l'é- » légance même du Théâtre François ».

L'*Hiſtoire de Jean Sobieſky*, par M. l'Abbé Coyer, ne pouvoit manquer d'être favorablement accueillie par les Anglois ; ils en ont inſéré des lambeaux dans les papiers périodiques, & la traduction entiere eſt ſur le point de paroître. « On reconnoît dans cette » Hiſtoire intéreſſante, dit un de leurs » Journaliſtes, l'eſprit de philoſophie » & d'humanité, la préciſion, & l'é- » nergie du ſtyle, qui diſtinguent les » productions de cet Abbé qui dans » quelques ſatyres ingénieuſes & har- » dies, s'eſt approché de notre Swift » & a répandu des traits de cette plai- » ſanterie qui ſemble nous être parti- » culiere & que les étrangers ne peu- » vent même rendre que par notre » propre mot *humour* ».

Le plan & l'exécution du nouvel ouvrage que M. l'Abbé Raynal vient

dé publier sous le titre d'*Ecole Militaire*, ont été fort goûtés à Londres. Voici ce qu'on trouve dans un *Magazin* anglois : « Jusqu'ici les différens » Gouvernemens se sont bornés à faire » composer des ouvrages de Tactique » & de raisonnement, dont le but étoit » uniquement d'étendre l'esprit des » Militaires. Le Ministère de France, » plus éclairé, vient d'en faire com- » poser un qui parle à leur cœur, & » qui doit nécessairement les échauffer » & leur donner l'enthousiasme de leur » état. Il est impossible qu'un jeune » homme appellé à la guerre, qu'un » Officier ou un Soldat qui la font » déja, lisent de sang froid le plus » grand recueil de vertus guerrieres » qui ait encore été formé. Leur ame » enflammée par une foule de grands » exemples, ne peut plus éprouver » que trois sentimens, une grande in- » différence pour la vie, beaucoup de » mépris pour ce qu'on appelle *com-* » *modités*, & une passion extrême pour » la gloire.

» Toutes les Nations qui ont l'amour » des grandes choses, adopteront sans » doute cet ouvrage & le feront sans

» répugnance, parce que l'Auteur a
» écrit leurs actions avec la même vé-
» rité, la même préciſion, la même
» chaleur que celles de ſes compatrio-
» tes. Ce ſeroit rendre un ſervice im-
» portant aux braves gens qui com-
» battent pour notre partie avec tant
» de ſuccès & de gloire dans toutes
» les parties du monde, que de les
» mettre en état de lire un ouvrage
» qui les ſoutiendra dans leurs travaux
» & les encouragera à mériter d'y voir
» un jour leurs noms placés ».

L'éclat que les derniers ouvrages de M. Rouſſeau de Geneve ont fait parmi nous, & la diverſité des ſentimens qu'ils ont fait naître, doivent exciter notre curioſité ſur le jugement qu'on en a porté en Angleterre. Nous avons rapporté dans le *Journal de Décembre* dernier le parallele que les Auteurs du *Critical Review* ont fait entre *la nouvelle Héloïſe* & *Clariſſe*. Voici ce que les mêmes Auteurs diſent du *Diſcours ſur l'inégalité des conditions*, dont on vient ſeulement de donner la traduction : « Il doit paroître bien extraor-
» dinaire qu'un homme d'eſprit, qui
» jouit des bienfaits de l'inſtitution

» ſociale la plus parfaite qu'il y ait
» ſur la terre, & qui tire ſa plus grande
» gloire de ſes talens littéraires, ait
» fait le panégyrique de la condition
» de l'homme ſauvage, ait inſulté à la
» ſociété, & ait attribué au gouverne-
» ment & aux progrès des Lettres tous
» les vices & les crimes dont la nature
» humaine peut être capable; mais il
» faut conſidérer que M. Rouſſeau s'eſt
» fait un plan d'être ſingulier & ori-
» ginal en tout, & ce diſcours doit être
» regardé plutôt comme un eſſai de
» ſes talens, que comme une leçon de
» Philoſophie : d'ailleurs l'art de cet
» Auteur eſt d'élever & d'étendre l'eſ-
» prit, lors même qu'il égare le juge-
» ment. Si nous conſidérons ce *diſcours*
» ſous ce point de vue, nous y trou-
» verons autant de génie que de biſar-
» rerie; on y reconnoît un grand maî-
» tre de raiſon, qui ne ſatisfait cé-
» pendant pas la raiſon; un ami de
» l'homme, qui déclame contre les
» inſtitutions qui aſſurent le bonheur
» de l'homme; un Sujet fidele, qui
» regarde le gouvernement comme une
» infraction aux loix de la nature; &
» un fils plein de tendreſſe & de reſ-

» pect pour ſon pere, qui voudroit
» briſer tous les liens qui attachent
» les enfans à leurs peres. En un mot,
» nous trouvons à chaque page de cet
» ouvrage des choſes qui contrediſent
» les notions les plus claires du bon
» ſens, & qu'il ſeroit néanmoins très-
» difficile de réfuter par écrit. Nous
» regardons enfin l'Auteur comme un
» prodige de génie, aveuglé & égaré
» par le caprice & l'affectation de la
» ſingularité ».

Le nouveau Traité *de l'éducation* eſt déja parvenu à Londres, & paroît y exciter vivement la curioſité des gens de Lettres. Nous allons traduire ſimplement ce qu'on en dit dans le *London Chronicle* du 19-22 juin. « Ce
» traité eſt un mêlange de qualités hé-
» térogenes, une bigarrure d'obſcurité
» & de clarté, de ſubtilité & de ſim-
» plicité, d'abſurdité & de bon ſens,
» d'incrédulité & de religion, d'eſprit
» & de folie, de philantropie & de
» malignité, de ſageſſe & de témérité.
» Il décele un Auteur dont le juge-
» ment eſt emporté par une imagina-
» tion ſans frein, comme Phaëton par
» les courſiers du Soleil. Cependant on

» y trouve beaucoup de choſes à ap-
» prendre : M. Rouſſeau a ſemé par-ci
» par-là de ſages conſeils, des vues ad-
» mirables, des regles pour former le
» corps & l'eſprit, qui ſont à la fois
» praticables & ſalutaires; & lors même
» que ſes inſtructions ſont chiméri-
» ques, elles ſont toujours intéreſſan-
» tes. Enfin le tour original de ſon gé-
» nie, la nouveauté qui regne dans ſon
» expreſſion, la rapidité de ſon eſprit,
» l'étendue de ſes connoiſſances & le
» feu de ſon imagination romaneſque
» & irréguliere rendront toutes ſes pro-
» ductions intéreſſantes, & le feront
» regarder comme le plus agréable *feu*
» *ſolet* qui ait jamais brillé dans la
» république des Lettres.

» Il y a peu de méthode dans ſon
» *Emile.* Il prend à la vérité ſon pu-
» pille depuis le moment où il ſort
» du ſein de ſa mere, & le mene par
» la main à-travers les différentes ſta-
» tions de la vie, juſqu'à ce qu'il ar-
» rive à l'âge de maturité, où l'édu-
» cation ceſſe; mais les excurſions de
» ſon eſprit ſont ſi irrégulieres & ſi
» excentriques, que le Lecteur ſouvent
» embarraſſé, oublie où il en étoit, &

» ne ſait plus où on le mene, *&c.* »

En rapportant ce jugement, nous ſommes cependant bien éloignés d'en adopter toute la ſévérité : nous déplorons l'uſage que M. Rouſſeau a fait de ſes talens ; mais nous ne pouvons nous refuſer à l'enthouſiaſme que fait naître en nous la grandeur & la force de ſon génie. Perſonne n'a porté dans la Philoſophie plus de chaleur & d'éloquence ; perſonne n'étoit fait pour donner à la vertu & à la vérité plus de charmes, d'intérêt & de dignité.

# PAYS-BAS.

*DE l'utilité des bains froids, particulierement en Hollande.*

L'Auteur de cet ouvrage (M. Decoré, Docteur en Medecine) démontre, 1°. que le bain chaud ne convient nullement à la plus grande partie des maladies de ce pays : 2°. que nos maladies en général procedent d'un relâchement & d'une foibleſſe conſidérable des fibres : 3°. que pour guérir cette maladie & en arrêter les ſuites, les bains froids ſont infiniment meilleurs que tous les autres remedes internes connus : 4°. enfin, que les bains froids pris à propos & avec précaution, n'ont jamais fait mal à perſonne. Ces quatre propoſitions ſont très-bien prouvées, & l'Auteur les confirme par de belles expériences.

# ITALIE.

## I.

*RACCOLTA di cento penſieri diverſi di* Anton-Dominico Gobbiani, *Pittore Fiorentino*, &c.

« RECUEIL de cent *penſées* diverſes » de M. *Gobbiani*, Peintre Florentin, gravées par M. *Hugford*, ſon » diſciple, & dédiées à S. E. M. le » Bailly *de Breteuil*, Ambaſſadeur » de la Religion de Malte à Rome. A Florence, 1762, *in-fol.* grand » papier ».

NOus ne dirons rien ici de la beauté de ces deſſins ou de ces penſées. Le nom de leur Auteur ſuffit pour en donner l'idée la plus avantageuſe : mais ce qu'on ne ſauroit trop admirer, c'eſt que M. Hugford les a gravés de maniere à en impoſer aux yeux les plus exercés & les plus attentifs, en un mot à faire prendre les eſtampes pour les originaux mêmes.

II.

*RAGIONAMENTO istorico intorno a' nuovi volcani, comparti nella fine dell' anno scorso 1760, nel territorio della torre del Greco.*

« RAISONNEMENT historique sur » les nouveaux volcans qui ont paru » vers la fin de l'année 1760 dans le » territoire *de la torre del Greco.* A » Naples, 1761. De l'imprimerie de » *Simoni*, *in*-4°. p. 67.

APRÈS le volcan qui commença le 6 du mois de novembre de l'année 1759, & qui ne cessa que vers la fin du mois de mars de l'année 1760, le Vésuve paroissoit assez tranquille; il jettoit à la vérité par intervalles du feu, de la fumée & des cendres, mais en très-petite quantité; de sorte que les habitans se flattoient qu'il se passeroit au moins une année sans qu'ils eussent rien à craindre, d'autant que la matiere liquéfiée que le Vésuve avoit lancée par son côté méridional avoit été très-abondante. Le vingt de décembre de l'année 1760 on éprouva dans les

endroits ſitués au pied de la montagne un tremblement de terre qui ſe fit ſentir encore le lendemain ; enfin la nuit qui précéda le 23 le mouvement fut ſi fort & les édifices ſi ſenſiblement ébranlés, que les payſans épouvantés s'enfuirent de leurs habitations, en rempliſſant l'air de leurs cris. Cette ſecouſſe fut accompagnée d'un phénomene qui augmenta encore leur effroi : le tems étoit calme, le ciel étoit ſerein, & l'on entendoit la mer frémir d'une maniere extraordinaire. Ce frémiſſement dura près de quatre heures. Le tremblement fut ſuivi de cinq autres ſecouſſes, mais qui furent très-foibles. Pendant tout ce tems-là la montagne ne vomit ni feu ni cendres ni fumée, quoique les ſecouſſes fuſſent ſans contredit l'effet de l'embraſement de ſes entrailles, comme on va le voir.

Le tremblement de terre du 23 ſe fit ſentir dans tous les environs du Véſuve à la diſtance de quinze milles. Il fut beaucoup plus violent dans les endroits voiſins de la montagne ; mais il ne fit aucun tort aux bâtimens : en même tems, dans un lieu appellé par les payſans le *Toſſo delle campane*, &

placé ſur le flanc méridional du Véſuve, parurent deux volcans, qui commencerent à vomir avec un bruit effroyable de la fumée, des flammes, des cendres & des cailloux embraſés. Quelques heures après il y eut coup ſur coup deux tremblemens de terre de la plus grande violence : alors le Véſuve jetta par la bouche une fumée noire, extrêmement épaiſſe, & mêlée avec de la cendre & des pierres. Cette fumée s'éleva en tourbillons immenſes à une hauteur démeſurée, juſqu'à ce que ſuſpendue par les vents ſeptentrionaux, elle ſe dilata & ſe répandit vers le midi, de maniere qu'on n'appercevoit aucune des montagnes qui étoient à l'oppoſite. Les cendres furent portées juſqu'à Surrente, à Maſſa & plus loin encore. Les pierres tomberent en abondance ſur les endroits ſitués au pied de la partie méridionale du mont. Depuis ce tems-là juſqu'au lever du ſoleil les ſecouſſes furent également fréquentes & terribles, & l'on vit paroître tout-à-coup aux environs, dans un terrein cultivé, douze nouveaux volcans. Quelques payſans qui furent témoins de cet affreux ſpectacle, rap-

portent qu'après une ſecouſſe terrible ils voyoient la terre ſe fendre au loin, ſe ſoulever & prendre la forme que lui donnent les travaux ſouterreins des taupes. Peu de tems après, de ces fentes ſortoient des petites flammes & une fumée extrêmement épaiſſe : quelques-uns d'entre eux virent la terre s'ouvrir ſous leurs pieds, & euſſent été infailliblement engloutis dans ces abîmes de feu, s'ils ne s'étoient enfuis avec précipitation. Ces quinze volcans lançoient avec un fracas épouvantable & à une hauteur prodigieuſe, des cailloux embraſés, des cendres, du feu, de la fumée, & jettoient des pierres ſpongieuſes à une diſtance très-conſidérable. Vers la fin du même jour (23 de décembre) un volcan vomit un fleuve de feu : une heure après d'un ſecond volcan jaillit une ſeconde *lave* qui, s'uniſſant à la premiere, forma un vaſte torrent qui coula ſur le chemin royal qui mene de Naples à la Tour *della Nonziata*. Après avoir entraîné quantité de hameaux & de vignobles, ce torrent parvint au chemin public du *boſco tre caſe*, & couvrit une eſpace de 413 toiſes Napolitaines. La nuit qui

précédà le 25, ſe trouvant arrêté par un mur du chemin public, il forma un bras qui s'étendit lentement dans le territoire ſitué dans la partie occidentale du *boſco tre caſe*, & de-là s'élargiſſant toujours davantage, il roula juſqu'au 27 & s'éteignit enfin vers le ſoir. Ce bras avoit 56 toiſes de longueur & 290 de largeur.

C'eſt par cette deſcription que commence l'ouvrage que nous venons d'annoncer: il eſt dédié au Cardinal Seſtale, Archevêque de Naples, & l'Auteur l'a enrichi de deux eſtampes où ſont repréſentés le Véſuve, les nouveaux volcans, le chemin de la lave, les nouveaux monticules formés par les volcans, &c.

# ALLEMAGNE.

## I.

*DE quibuſdam animalibus marinis, eorumque proprietatibus, orbi litterario vel nondum, vel minus notis.*

« DE quelques animaux marins & de » leurs propriétés, *&c.* Par M. *Bo-* » *hadſch*. A Dreſde ».

CET ouvrage eſt bien fait, & renferme des choſes très-intéreſſantes.

## II.

LE prix de Philoſophie expérimentale, qui devoit être adjugé le 31 mai à Berlin, a été renvoyé à l'année 1763. On propoſe toujours la même queſtion, ſavoir : *Si tous les êtres vivans, ſoit du regne animal, ſoit du regne végétal, ſortent d'un vent fécondé par un germe ou d'une matiere prolifique, analogue au germe ?* La Claſſe de Philoſo-

phie ſpéculative propoſe pour la même année la queſtion ſuivante : *Les vérités métaphyſiques en général, & en particulier les premiers principes de la Théologie & de la Morale ſont-ils ſuſceptibles de la même évidence que les vérités géométriques ? Et ne l'étant pas, quelle eſt la nature de leur certitude, juſqu'à quel degré cette certitude peut-elle parvenir, & ce degré ſuffit-il pour produire la conviction ?*

*Fin du Journal de Mai.*

# TABLE DES ARTICLES.

ART. I. SUITE du Mémoire sur les coutumes & usages des cinq Nations Iroquoises du Canada, pag. 5
ART. II. *Le Triomphe de Cletie*, drame lyrique, représenté à Vienne, à l'occasion de l'heureux accouchement de S. A. R. l'Archiducheſſe Iſabelle. Obſervations ſur l'Opera Italien, 39
ART. III. L'Hiſtoire d'Angleterre, depuis l'invaſion de Jules-Ceſar juſqu'à l'avénement de Henri VII. Par M. David Hume, 86
ART. IV. Troiſieme extrait de l'Eſſai analytique. Par Charles Bonnet, 107
ART. V. Extraits de Saadi, 127
ART. VI. Vie de Jean-Jovianus Pontanus. Par Robert de Sarno, 152
ART. VII. Traité de l'Aiman. Par le P. Scarella, 176
ART. VIII. Satyres de Rabener, 201

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Angleterre, 216
Pays-Bas, 228
Italie, 229
Allemagne, 234

# TABLE
## DES MATIERES,
### Par ordre des Langues.

### ALLEMAGNE.

SAVARIS de Rabener, pag. 201

### AMERIQUE.

Suite du Mémoire ſur les coutumes & uſages des cinq Nations Iroquoiſes du Canada, 5

### ANGLETERRE.

L'Hiſtoire d'Angleterre. Par M. David Hume, 86

### DANNEMARK.

Troiſieme extrait de l'Eſſai analytique ſur les facultés de l'ame, 107

### ITALIE.

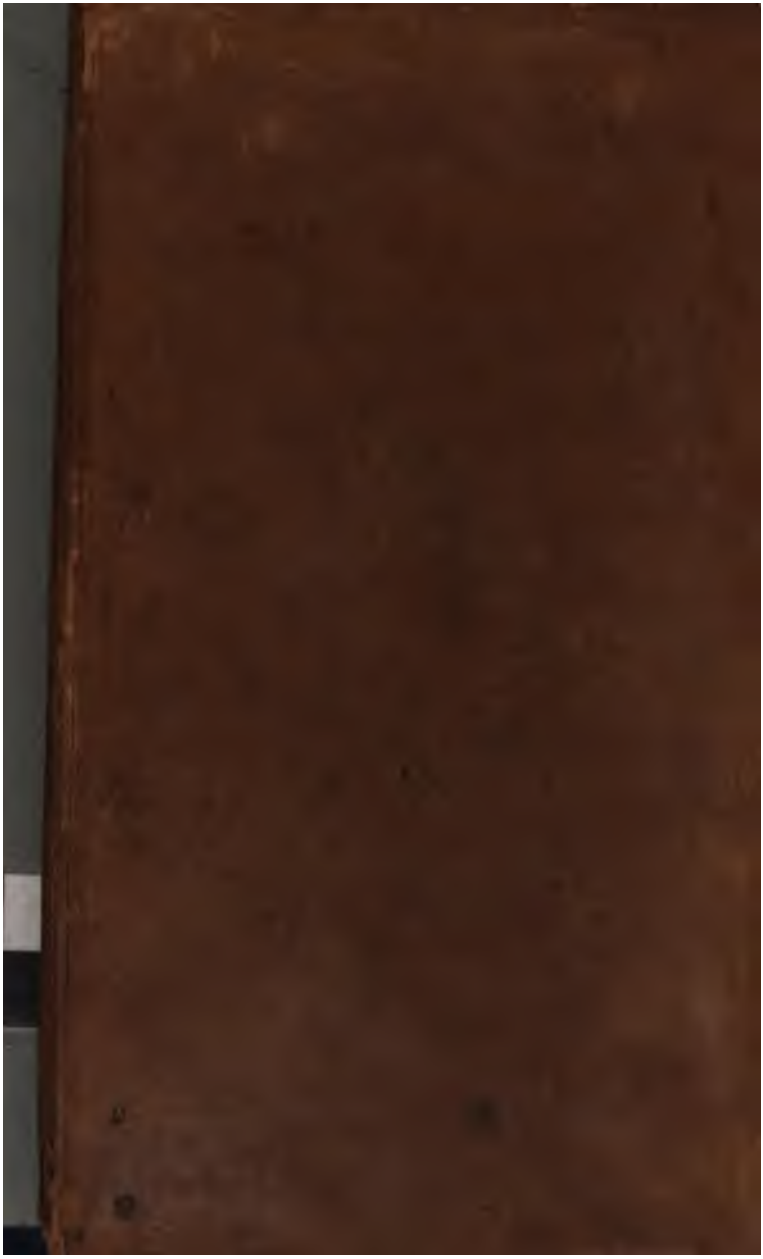
*Le Triomphe de Clelie*, drame lyrique. Par M. l'Abbé Métaſtaſe, 19
Traité de l'Aiman. Par le P. Scarella, 178

## *ERRATA du Volume d'Avril.*

*Page* 180, *ligne* 21, ta, *liſez* la.
*Page* 221, *ligne* 7, ſmall-pox, *liſez* french-pox.
*Page* 229, *ligne* 14, le fait, *liſez* les faits.
*Page* 230, *ligne premiere*, ſembloit délivrer, *liſez* ſembloit vouloir délivrer.

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Mai. Cet Ouvrage périodique, qui embraſſe toute la Littérature de l'Europe, ne paroît de plus en plus digne des ſuffrages du Public. Les extraits ſont faits avec goût, & ſemés de réflexions propres à répandre un nouveau jour ſur les matieres qui en ſont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique ſage & qui eſt également éloignée de la paſſion & de l'adulation. A Paris, ce 30 Juin 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.